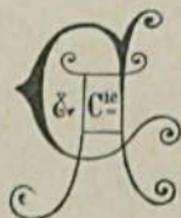


C 90693

ROGER DOMBRE

Pierrot et C^{ie}

ILLUSTRATIONS PAR M. LECOULTRE



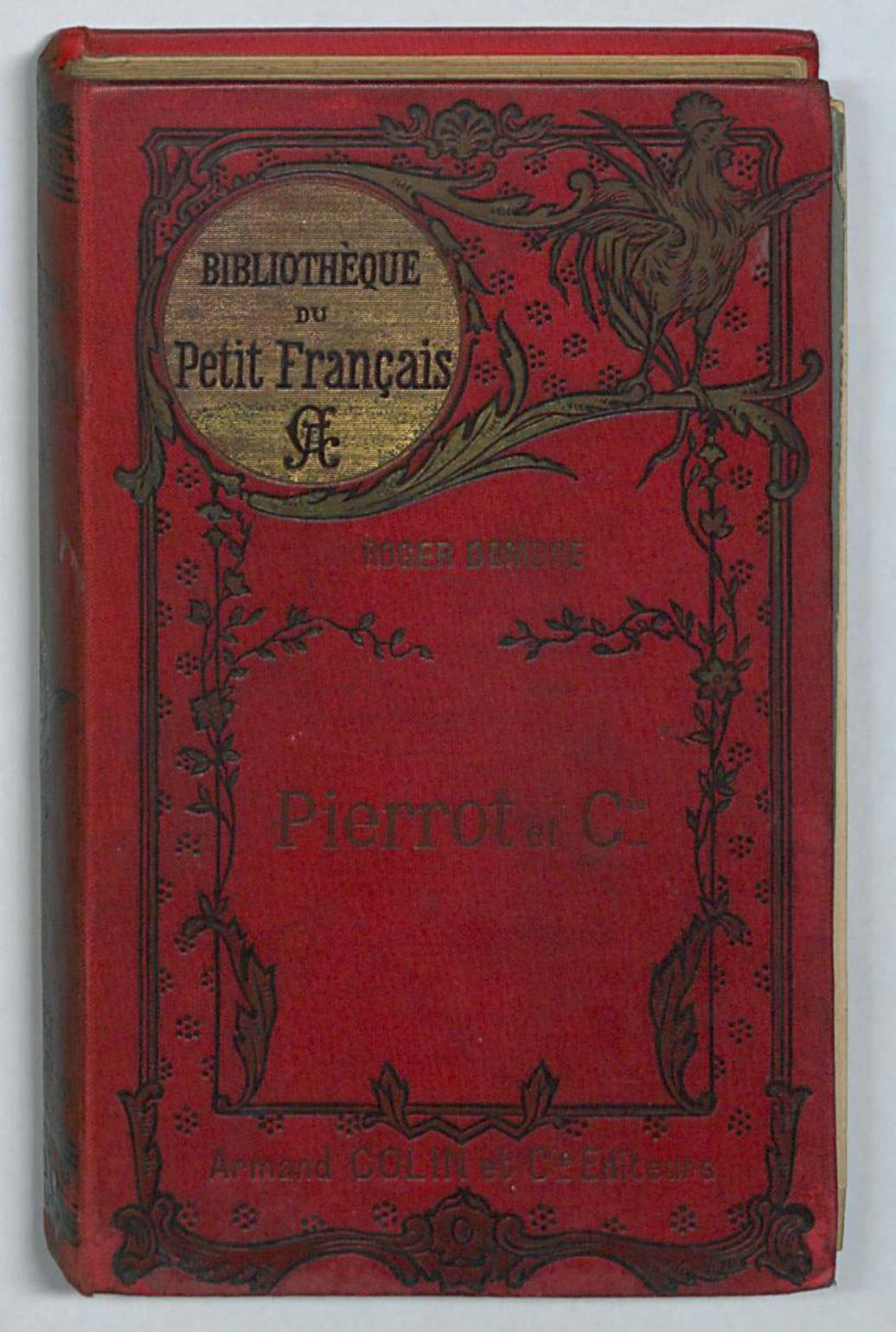
PARIS

ARMAND COLIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1898

Tous droits réservés.

The book cover is a deep red color with a decorative border in a dark, possibly black or dark green, ink. The border features intricate floral and vine patterns. In the upper right corner, there is a detailed illustration of a rooster standing on a branch. The text is arranged as follows:

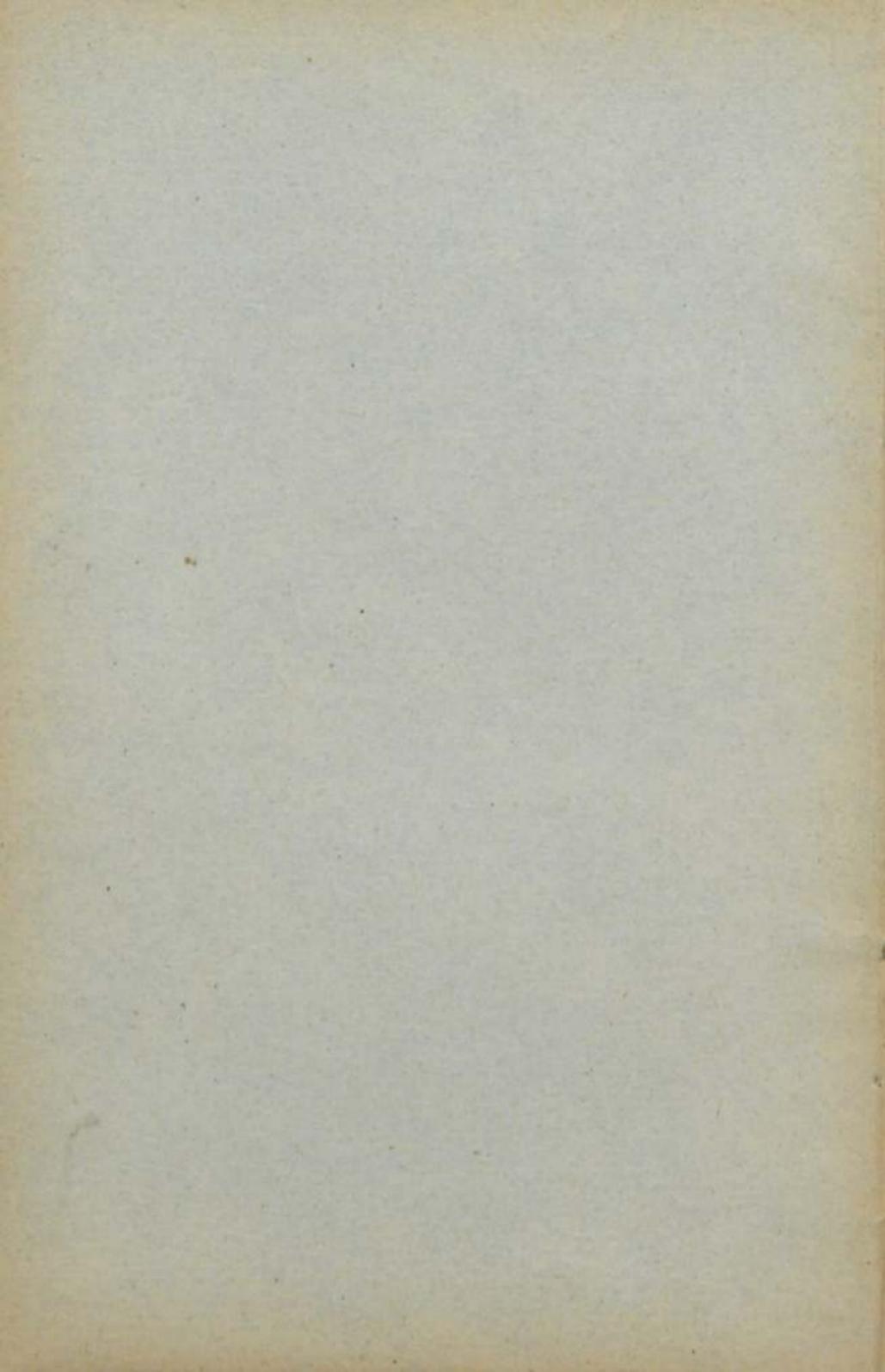
BIBLIOTHÈQUE
DU
Petit Français
Æ

ROGER BONIFÈ

Pierrot et C^{ie}

Armand COLIN et C^{ie} Editeurs

FELIX GUILLOT



FELIX GUILLOT C. 90693

20,00

Pierrot et C^{ie}

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Volumes in-18 jésus, brochés : 2 fr. ; reliés toile, tranches dorées : 3 fr.
Richement illustrés.

- | | |
|--|--|
| L'Ami Benoît. | Les Lunettes bleues. |
| L'Apprentie du Capitaine. | Les Mémoires de Primevère. |
| Chez Mademoiselle Hortense. | Mon Ami Rive-Gauche. |
| Chrysis au désert. | Le Moulin Fliquette. |
| Le Droit Chemin. | Les Petits Cinq. |
| L'Émeraude des Incas. | Les Petits Patriotes. |
| En haut du Beffroi. | Pierrot et C ^{ie} . |
| L'Exil d'Henriette. | Le Portefeuille rouge. |
| La Famille Fenouillard. | Princesse Sarah. |
| Les Filles du Clown (Rita). | Les Prisonniers de Bou-
Amama. |
| Les Fredaines de Mitaize. | Robert le Diable et C ^{ie} . |
| Frères de lait. | Le Roi de l'Ivoire. |
| Histoire de deux enfants de
Londres. | Le Sapeur Camember. |
| Histoire d'un Honnête garçon. | Six nouvelles. |
| Histoire d'un Vaurien. | Tante Dorothée. |
| Historiettes pour Pierre et
Paul. | La Teppe aux Merles. |
| Le Hochet d'or. | Le Théâtre chez Grand'Mère. |
| Jacques la Chance et Jean La
Guigne. | Une Histoire de Sauvage. |
| Jamais Contents! | Les Vacances de Prosper. |
| Journées de deux petits Pari-
siens; Jacques et Juliette. | Voyage du matelot Jean-Paul
en Australie. |
| Jours d'épreuves. | Voyage du novice Jean-Paul à
travers la France d'Amé-
rique. |
| Kerbinou le très madré. | Yves Kerhelo. |

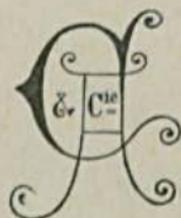
Demander le Catalogue spécial avec notices sur chaque ouvrage.

C 90693

ROGER DOMBRE

Pierrot et C^{ie}

ILLUSTRATIONS PAR M. LECOULTRE



PARIS

ARMAND COLIN ET C^{ie}, ÉDITEURS

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

1898

Tous droits réservés.

A MES PETITS AMIS

MADELEINE ET PIERRE TASSY

Souvenir affectueux

Octobre 1898.

R. D.

PIERROT ET C^{IE}

I

Où l'on voit un capitaine démissionner
à cause de deux gamins.



AINSI tu n'es plus des nôtres, Demayriol, désormais?

— Impossible, mon ami, puisque me voilà père de famille sans le vouloir.

— Tu aurais pu mettre les marmots en pension.

— Ils sont trop jeunes, ce serait inhumain. Non, vois-tu, mon cher, il faut se dévouer tout à fait ou pas du tout. Je n'aime pas les demi-sacrifices.

— Tu es héroïque.

— C'est ce qui te trompe; ne me fais pas meil-

leur que je ne suis. Au fond, j'avais assez de la vie de garnison.

— Le fait est qu'entre le Tonkin et le Soudan, tu as suffisamment payé ta dette à ton pays.

— Sans compter que si ce pays avait encore besoin de mon bras, tu me reverrais dans vos rangs ; mais tant que nous sommes en paix ou à peu près, j'estime que, puisque j'ai une fortune indépendante, mieux vaut laisser les bonnes places à ceux qui aspirent à l'avancement. Je serai aussi utile à la patrie en formant pour l'avenir deux bons petits citoyens.

— Au fait, tu as raison, soupira l'officier qui ne démissionnait pas ; tu as raison, Demayriol, mais tu nous manqueras.

— Bah ! j'étais le moins fou de vous tous. A propos, veux-tu les voir ?

— Qui ça ?

— Nos deux petits citoyens.

— Volontiers. Quand te sont-ils arrivés ?

— Hier matin », répondit le capitaine en appuyant le doigt sur un timbre électrique dont la sonnerie amena presque aussitôt un grand gaillard vêtu de l'uniforme militaire, mais en petite tenue.

Croustillard était l'ordonnance fidèle du capitaine Demayriol.

« Amène les enfants », dit ce dernier d'un ton bref.

Puis, soudain, se ravisant :

« Attends une minute. »

Et, se tournant vers son ami, l'officier ajouta :

« Je ne t'ai pas dit que mon brave Croustillard quitte aussi l'armée.

— Vraiment?

— Il a fini son temps et, au lieu de réengager, il me suit; c'est un chien que ce Croustillard, pour le dévouement. »

Le soldat jeta sur son maître un regard infiniment affectueux, un regard de chien fidèle, en effet, respectueux et bon.

« Puisque mon capitaine devient père de famille, dit-il en regagnant la porte, il faut bien que moi je devienne bonne d'enfants. »

Les deux officiers rirent et continuèrent leur conversation en attendant la gentille petite visite annoncée.

La veille, comme le disait Demayriol, les petits de Moreillon étaient arrivés dans la garçonnière du capitaine, amenés par une ancienne servante de leur aïeule qui venait de mourir, les laissant seuls au monde ou à peu près.

Orphelins depuis trois années déjà, ils ne possédaient sur la terre qu'un parent assez éloigné :

Xavier Demayriol, que, par respect, ils appelaient du nom d'oncle.

Ils arrivaient de Lyon, et ce grand Paris, si bruyant et si beau, les étourdissait un peu.

Ils entrèrent donc au salon où les deux officiers fumaient sans pitié pour les fraîches tentures de peluche mauve.

« Comment t'appelles-tu, mignon? demanda à l'ainé M. Fréneq, l'ami de Demayriol.

— Je m'appelle Henri et j'ai douze ans, monsieur, répondit le petit garçon en regardant avec une admiration peu déguisée le bel uniforme étincelant de son interlocuteur.

— Tu n'es pas timide, je le vois.

— Non, mais j'ai des autres défauts.

— Tu n'es pas menteur, hein?

— Non, monsieur; j'ai menti une fois quand j'étais petit, et grand'mère m'a fait si tellement honte (il prononçait : *tonte*, oubliant d'aspirer son *h*), que je n'ai plus jamais recommencé.

— C'était pour m'extuser! s'écria le plus jeune des Moreillons, et grand'mère l'a drondé tand même.

— Il faudra que nous apprenions à prononcer les consonnes dures, fit Demayriol en riant; en tout cas, c'est très bien de défendre ton frère, cela prouve que vous vous aimez tous deux.

— Et toi, comment t'appelles-tu, ma petite



« Et toi, comment t'appelles-tu ? »

« fille? » demanda le capitaine Fréneq au cadet des jeunes de Moreillon.

L'enfant, qui atteignait à peine ses huit ans, avait de longs cheveux blonds et une petite blouse courte tombant, toute noire, hélas! sur ses mollets nus.

Il se redressa, un peu suffoqué.

« Je suis un petit garçon, monsieur, et pas une petite fille; c'est mes cheveux ti vous trompent, mais l'oncle Zavier me les toupera. N'est-ce pas, oncle Zavier, ajouta le bambin en regardant Demayriol avec prière, vous touperiez mes cheveux? »

— Oh! moi, je veux bien : ce sera autant d'ouvrage de moins pour Croustillard qui devra les habiller, ces marmots.

— Et tu as quel âge? continua Fréneq qui s'amusait beaucoup.

— Je m'appelle Pierre et j'ai huit ans, n'est-ce pas, Henri? demanda l'enfant qui n'était pas absolument sûr de son fait.

— Oui, presque, dit Henri.

— Ah! vraiment, tu as huit ans? reprit l'officier.

— Oui, huit ans; et toi, monsieur? »

Henri le tira par sa blouse.

« Tu sais bien qu'on ne demande pas aux vieux messieurs leur âge », murmura-t-il.

L'épithète de vieux messieurs ne parut pas trop vexer les deux officiers, qui avaient environ trente-quatre ans.

« Et quels sont tes défauts? Voyons, tu dois en avoir, Pierrot? » reprit Fréneq qui riait franchement.

Henri souriait, lui, d'un petit air protecteur en regardant son frère.

« Je suis très paresseux, répondit Pierre avec sincérité.

— C'est fâcheux pour un garçon, mais j'espère que ça te passera avant peu de temps, car plus tard...

— Plus tard je veux être tocher de fiatre, dit vivement le petit garçon.

— Moi marin, comme était mon papa, s'écria Henri.

— Je vois que vos goûts sont différents, mais ça m'inquiète peu, vos vocations ont le temps de se dessiner, aussi. En attendant, aimez bien votre oncle Xavier qui est votre tuteur...

— Notre tu... quoi? demanda Pierre qui ne comprenait pas.

— Notre tuteur, fit Henri.

— Mais pas du tout, il est notre oncle.

— Ça n'empêche pas qu'il est aussi notre tuteur, c'est-à-dire qu'il remplace nos parents.

— Oh! je comprends. Mais nous l'aimions beaucoup, beaucoup déjà, l'oncle Zavier, monsieur », ajouta le petit garçon d'un air grave en se tournant vers Fréneec.

Et, avec son frère, il embrassa tendrement Demayriol qui leur rendit leurs baisers.

Croustillard vint les reprendre et, en s'en allant, Pierre lui demanda :

« T'est-ce t'il est à toi, l'oncle Zavier?

— Mon capitaine.

— Ah! ton tapitaine. Et est-ce te tu as les parents, Troustillard?

— Non, monsieur Pierre, je suis seul au monde.

— Ah! alors l'oncle Zavier, il est aussi ton tuteur.

— Non, monsieur Pierre, moi je suis trop vieux pour être en tutelle.

— Ah! » fit encore le petit bonhomme qui se laissa emmener et fourra un doigt dans sa bouche, signe chez lui de préoccupation évidente.

Demayriol habitait, comme nous l'avons dit, un petit appartement de garçon rue St-Dominique, pas trop loin de l'École militaire; il n'y avait pas de jardin, et Croustillard dut mener les enfants jouer au Trocadéro, afin qu'ils prissent l'air, chose que le capitaine exigeait tous les

jours. L'été, il devait emmener ses pupilles à la campagne, car il possédait une grande propriété à Monnières, près de Dole; la maison y était d'autant moins luxueuse, que les Prussiens l'avaient saccagée en 1870, et, depuis, on n'avait pas pris la peine de la remettre à neuf.

Demayriol, qui l'avait eue en héritage à la mort de son grand-oncle, la laissait à la garde de deux serviteurs, vieux ménage qui remplissait tant bien que mal la tâche d'aérer cette demeure et d'en chasser les araignées.

L'officier n'y faisait que de courtes apparitions de temps à autre; mais maintenant qu'il était père de famille pour ainsi dire, il projetait d'y emmener ses pupilles de juillet à octobre, l'air du Jura étant extrêmement salubre.

Il formait le dessein de faire réparer en partie la maison, mais il n'y voulait pas de luxe : il tenait à ce que les enfants fussent élevés sagement et sagement, mais sans habitudes ni raffinements de bien-être qui amollissent presque toujours l'âme et le corps.

Pour commencer, il organisa tout de suite l'existence de Pierre et de Henri.

En hiver, lever à six heures et demie pour ce dernier, à sept pour son frère.

Leurs premiers devoirs accomplis, sans oublier



Croustillard emmenait les enfants au Trocadéro.

un bain froid chaque matin (de quelques secondes seulement), ils déjeunaient d'une tasse de lait et d'un petit pain. Après une courte récréation, on se mettait au travail, Henri plus sérieusement que Pierre, qui se bornait, pour le moment, à lire, écrire, compter et apprendre des fables.

La matinée était coupée par une récréation d'une demi-heure pour Henri, par deux plus longues pour Pierre.

Le premier étudiait le violon de onze heures et demie à midi.

Après le second déjeuner, Croustillard emmenait les enfants soit au Trocadéro, soit au Luxembourg, soit au bois de Boulogne. Certains jours, le capitaine Demayriol se chargeait de la promenade qu'il dirigeait d'un côté plus agréable, afin de varier les plaisirs de ses pupilles.

Quand il pleuvait par trop, il leur offrait, si leur bonne conduite le permettait, tantôt le cirque, tantôt une séance de Robert-Houdin ou du musée Grévin.

Mais il réservait plutôt ces surprises-là comme récompenses des efforts et de l'application des deux écoliers, ne voulant pas les accoutumer à jouir de plaisirs trop fréquents qui amèneraient ensuite la satiété et l'ennui.

Pierre et Henri faisaient beaucoup de gym-

nastique, marchaient souvent et d'un bon pas, et ne mangeaient pas entre les repas, dans lesquels on comprenait le goûter de quatre heures.

L'après-midi, Henri reprenait ses leçons et ses devoirs; Pierre lisait et écrivait encore. puis l'oncle Xavier faisait un cours de langue allemande, chose utile pour les garçons et même pour un *futur cocher*.

On dînait à sept heures et demie; on couchait Pierre au dessert; quant à Henri, il avait la permission de neuf heures.

Pour l'été, nous verrons plus tard comment la vie fut arrangée à Monnières; pour le moment, on en était loin encore, puisqu'on touchait à peine à novembre, et enfin d'autres événements que nous allons raconter tout au long se passèrent avant qu'on songeât seulement à quitter Paris.

Qu'il nous suffise de dire que pendant ces premières semaines de vie commune, l'ex-officier s'attacha de tout son cœur aux deux orphelins; ceux-ci chérissent de plus en plus leur bon oncle Xavier qui, ils le savaient par Croustillard, avait renoncé à la carrière militaire et sans doute à une existence plus brillante, afin d'élever lui-même les enfants que lui avait légués une mourante.

II

Il faut décidément changer de logis.

En vérité, cet hiver-là devait être fécond en surprises pour le capitaine Demayriol.

Un matin de la fin de novembre, tandis que Henri étudiait sa géographie et que Pierre bâillait sur sa page d'écriture; tandis que Gertrude, la cuisinière, préparait ses côtelettes pour le déjeuner et que Croustillard *astiquait l'argenterie*, selon sa propre expression, l'ancien officier dépouillait son courrier d'une main preste, jetant parfois un coup d'œil à ses élèves, afin de s'assurer de leur application.

Tout en se répétant que Colombo est la principale ville de l'île Ceylan; tout en formant de majestueuses majuscules en tirant la langue, ce qui aide, paraît-il, à exécuter certains travaux, Henri et Pierre virent fort bien leur oncle

esquisser un geste de surprise et retenir une exclamation en ouvrant une grosse lettre bordée de noir.

Sa lecture terminée, il demeura rêveur, oubliant totalement Henri, qui égratignait son atlas avec son canif, et Pierre qui dévorait le bois de son porte-plume avec une gloutonnerie digne d'une souris.

Tout à coup il dit aux enfants aburés :

« Seriez-vous bien aises d'avoir ici deux compagnons d'étude et de jeux ?

— Qui ça ? fit Henri en ouvrant des yeux énormes.

— Peut-être deux chiens ? » suggéra Pierre qui adorait les bêtes.

L'oncle Xavier sourit.

« Non, ce ne sont pas des chiens, Dieu merci ! mais deux compagnons plus intéressants ; deux orphelins comme vous : un petit garçon et une petite fille...

— Alors ça ne fait pas deux orphelins, fit judicieusement observer Pierre, mais un orphelin et une orpheline. »

L'oncle Xavier dit sévèrement au raisonneur que les enfants n'ont jamais d'observations à faire aux grandes personnes et que, d'ailleurs, le masculin ayant la priorité sur le féminin, on devait parler ainsi.

« Alors », reprit le bambin, mais sans intention malicieuse cette fois, « si le masculin a la priorité, je serai libre de commander à la petite fille qui va venir et elle devra m'obéir, n'est-ce pas, oncle Xavier ? »

— Elle m'obéira à moi, répondit M. Demayriol en souriant, et non à toi, mon petit homme, attendu qu'elle a deux ans de plus que toi.

— Et son frère ?

— Il a onze ans et demi.

— Je serai tout de même l'aîné ! exhala Henri dans un soupir de soulagement.

— Oh ! de si peu ! lui dit son oncle.

— Et moi, je serai donc toujours le plus petit ? s'écria Pierre évidemment vexé.

— Ça ne fait rien, ça sera joliment plus amusant d'être quatre, fit remarquer Henri. Comment qu'ils s'appellent, oncle Xavier, vos nouveaux pupilles ?

— Gaston et Herminie.

— Et quand qu'ils viendront ? demanda Pierre qui, s'il prononçait maintenant les *c* et les *q*, ne faisait pas encore de phrases bien correctes.

— J'irai les chercher aujourd'hui même.

— Où ça ?

— A Jersey. Sais-tu où est Jersey, maître Henri ? » ajouta l'ex-officier en s'adressant à l'aîné de ses neveux.

Henri rougit jusqu'à la racine des cheveux.

« C'est... c'est une île... je crois... dans la Manche.

— Moi, fit Pierre qui n'était jamais le dernier à répondre, aux magasins du Louvre j'ai vu : *Jerseys*, écrit en grosses lettres au premier étage, vers les confections des dames.

— Tu parles du vêtement tricoté qui a emprunté son nom à l'île dont il est originaire, c'est vrai; mais cette île, Henri, qui est située, en effet, dans la Manche, sur la côte normande, appartient aux Anglais.

— Ils ne sont donc pas Français, vos neveux?

— Si, et ils se nomment Fallières, un nom bien français, tu vois; seulement leur mère était Anglaise; ils l'ont perdue il y a un peu plus d'un an, et une dame qui les aime beaucoup les a gardés pendant tout ce temps à Jersey même; mais maintenant elle doit retourner en Écosse et elle me donne mes pupilles.

— Et leur papa?

— Il a été tué par une machine qui a éclaté, à Londres, où il avait une place d'ingénieur.

— Comme le nôtre est mort noyé en mer, soupira tristement Henri.

— Aussi, reprit l'oncle Xavier avec une certaine gravité, je me dois à ces pauvres petits

autant qu'à vous, et vous ne vous montrerez pas jaloux, n'est-ce pas, mes mignons, de me voir partager mon affection entre tous ?

— Non, oncle Xavier ! s'écria Henri, nous te promettons de les aimer beaucoup nous-mêmes, nos cousins : ils seront comme notre frère et notre sœur.

— Et nous protégerons la petite fille, ajouta sentencieusement Pierre.

— Tâchez, en effet, de vous montrer gentils pour eux et de leur donner le bon exemple en tout.

— Enfin, on pourra jouer aux quatre coins, en y comprenant Croustillard ! s'exclama le rongeur de porte-plume.

— Maintenant vous allez travailler bien sagement pendant que je vais faire mes préparatifs de départ, dit Demayriol en se levant. Je ne serai pas longtemps absent et je veux, pendant ce temps, que vous obéissiez à Croustillard et à Gertrude, et je recommanderai à celle-ci de ne pas trop vous gâter, car elle paraît y être assez disposée.

— Il faudra bien que quelqu'un nous gâte à votre place, oncle Xavier, soupira gentiment Pierre ; ça ne sera pas gai, allez, quand vous n'y serez pas ! »

Demayriol embrassa les deux petits garçons et alla, ainsi qu'il l'avait annoncé, faire sa malle, et se disposer à partir pour Jersey.

III

Un quatuor.

Gertrude combinait dans sa cuisine un menu étonnant; rouge, affairée, elle ne permettait pas même aux petits de Moreillon d'y pénétrer, de peur qu'ils ne fissent envoler la muse inspiratrice d'une crème idéale.

Croustillard suait sang et eau à frotter et cirer les parquets, à « *astiquer* tout le fournement »; Henri et Pierre l'aidaient un peu et le gênaient beaucoup; cependant ils avaient arrangé avec un soin particulier la petite chambre d'Herminie.

Même, la veille du jour marqué pour l'arrivée des voyageurs, ils étaient allés au marché aux fleurs avec la cuisinière et y avaient acheté, sur leur propre bourse, une provision de violettes, de roses et de chrysanthèmes qu'ils avaient réunis en bouquet.

Ce bouquet manquait un peu de grâce, mais on l'avait disposé avec tant d'allégresse sur la cheminée devant laquelle la fillette devait chauffer ses pieds mignons, qu'elle n'y verrait certainement que l'intention gracieuse de ses nouveaux amis.

Pour Gaston (un garçon n'a pas besoin de fleurs), on avait mis de côté depuis cinq jours des billes, des images, du chocolat, des dragées... pas immaculées, hélas! des timbres pour collection (avant de savoir si le jeune Fallières en faisait une), des bouts de crayon, des plumes, vieilles ou neuves, enfin tout ce que les écoliers aiment à entasser dans leurs poches ou leur pupitre.

De la chambre des deux frères on faisait un dortoir en y ajoutant un troisième lit destiné à Gaston.

« Mon capitaine fera bien de changer d'appartement, grommelait Croustillard en se grattant l'oreille; ça finit par devenir trop petit par ici, et pour peu qu'il nous tombe du ciel une troisième fournée de bambins, n'y aura plus moyen de tenir dans cette garçonnière; déjà qu'on va prendre une femme de chambre pour la petite demoiselle.

— Et puis, l'oncle Xavier nous a promis des bicyclettes au printemps si nous sommes très

sages, ajouta Henri. Or, il faut la place de serrer les trois machines.

— Ça, on verra après; faut penser d'abord aux *personnes humaines* », conclut Croustillard en hochant sa grosse tête perplexe.

Enfin, un peu avant le dîner, par un temps effroyablement pluvieux et morose, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte cochère et, quelques minutes après, Demayriol parut, portant dans ses bras une mignonne créature à moitié endormie, toute blonde et toute blanche, qui serrait elle-même une grosse poupée contre sa poitrine.

Derrière eux venait un beau garçonnet, blond aussi, mais rose et robuste, presque plus grand que Henri de Moreillon.

On se jeta au cou de l'oncle Xavier, puis on considéra curieusement les nouveaux venus.

« Allons, mes enfants, faites connaissance, embrassez-vous! » dit l'ancien officier en déposant son gentil fardeau devant le foyer où flamblait un feu réjouissant.

Les garçons obéirent et se posèrent cette question inévitable entre bambins qui se voient pour la première fois :

« Tu t'appelles comment? »

La connaissance ainsi établie, le tour de la



Il portait dans ses bras une mignonne créature.

petite fille vint; on la dépouilla de ses innombrables châles, et Pierrot, qui ne déguisait jamais sa pensée, s'écria :

« Pour jolie, elle est jolie, mais elle a l'air d'être bien fatiguée. »

Herminie était coquette; le compliment lui alla droit au cœur et, toute languissante qu'elle était, elle daigna sourire.

« Si tu veux, lui dit Henri, nous t'appellerons Minie, c'est plus court.

— Je veux bien », répondit la fillette avec une intonation anglaise assez prononcée; « Minie, c'est joli, et Gaston m'appelle souvent comme cela. »

On la conduisit dans sa chambrette où elle aperçut tout de suite les fleurs, et remercia gentiment ses cousins de l'attention.

Mais elle était si fatiguée qu'elle ne put prendre qu'un peu de bouillon, et sa bonne, une Anglaise ramenée de Jersey, la coucha aussitôt.

Plus robuste et plus vaillant, Gaston fit honneur au dîner et prit le temps d'admirer les *trésors* que lui avaient réservés Henri et Pierre; peut-être qu'en lui-même il ne les trouva pas exceptionnellement beaux, mais le jeune Fallières était un bon petit garçon dont le cœur délicat comprenait toutes les attentions.

Blond, blanc de peau, bien charpenté, il contrastait avec Henri et Pierre qui étaient bruns et nerveux, mais plutôt minces; enfin tout ce petit monde se portait bien et, seule, Herminie avait un peu souffert du voyage.

On eut congé le lendemain afin d'organiser l'installation des deux petits Fallières et de leur bonne, et aussi pour achever de lier connaissance, ce qui ne fut pas long.

Les trois garçons jurèrent de protéger Minie en toute occasion et de ne jamais la contrarier.

« Quant à nous, ajouta naïvement Henri, il est probable que nous nous disputerons quelquefois; des garçons, ça ne peut pas être toujours du même avis; mais l'oncle Xavier dit que ça forme le caractère.

— Oui, dit Gaston, seulement je dois vous avertir que je suis très violent, très emporté et... enfin vous êtes prévenus; je cogne quelquefois un peu fort, mais quand ma colère est passée je n'y pense plus. Je voudrais bien me corriger, je n'y suis pas encore parvenu.

— Ça viendra, va, dit sentencieusement Pierrot; tiens, tel que tu me vois, moi, je suis un fieffé paresseux; j'ai horreur du travail et je ne peux pas prendre sur moi pour dominer ça. Quant à Henri », ajouta le bambin sans voir la

grimace qu'esquissait son frère, « il aime trop à commander et à faire la leçon aux autres.

— Nous nous reprendrons mutuellement, dit Gaston, et ainsi nous nous corrigerons peu à peu. Ma petite sœur Minie, elle, est coquette; vous la verrez souvent devant son miroir et il faudra un peu nous moquer d'elle pour que ça lui passe. »

Les choses ainsi réglées, on alla voir Gertrude et Croustillard dont on vanta les qualités à Gaston et à Minie; on ajouta bien tout bas que la première était quelquefois bourrue et le second assez têtû, mais il y avait tant de dévoûment là-dessous!

Quant à l'oncle Xavier, il n'y avait qu'un cri pour louer sa bonté sans faiblesse, sa générosité, sa distinction, son savoir, sa droiture, toutes perfections que les enfants reconnaissaient bien, quelque jeunes qu'ils fussent.

Demayriol laissa un peu de vacances à ses quatre pupilles, puis les études reprurent avec plus d'entrain maintenant qu'on avait le stimulant de l'émulation : Henri et Gaston travaillaient ensemble et Pierre et Minie suivaient les mêmes cours; mais le petit garçon avait la honte de se voir dépassé par sa compagne qui, non seulement en savait plus que lui, mais s'appliquait beaucoup plus et faisait plus rapidement ses devoirs.

Demayriol n'avait pas beaucoup de temps à leur consacrer chaque jour, obligé qu'il était de chercher un nouveau logement, celui qu'il habitait maintenant ne pouvant plus contenir une si nombreuse famille.

« Sans compter, oncle Xavier, faisait observer le terrible Pierrot, qu'il peut vous arriver encore d'autres pupilles, et alors, où les coucherait-on?

— J'espère bien que c'est fini, désormais, répondait l'ancien officier en riant; sans cela j'ouvrirais un pensionnat.

— Voilà, il faudrait encore une petite fille pour servir de compagne à Minie, qui est seule de son espèce; ça doit l'ennuyer; et puis nous, des garçons, nous ne pouvons pas jouer à la poupée avec elle, n'est-ce pas? »

Tout le monde riait, mais heureusement Demayriol ne se connaissait plus de tutelle en perspective; il y a des bornes au dévouement, et devenir le père adoptif de trois neveux et d'une nièce suffisait à l'abnégation du jeune homme.

Il finit par découvrir l'appartement de ses rêves, rue du Général-Foy (ce qui seyait à un ancien militaire, faisait remarquer Henri); on y était à proximité du parc Monceau où les enfants iraient jouer tous les jours.

Le déménagement et l'installation ravirent la

fillette ainsi que Gaston et Henri; mais Pierre, qui n'aimait pas se donner de mal, fut bien aise quand il vit tout emménagé et en ordre; il faisait chorus avec Gertrude qui ne retrouvait plus, dans ce nouveau quartier, ses amis et ses fournisseurs de la rive gauche.

Enfin la paix reflorissait dans l'intérieur point trop luxueux mais frais et propre où se plaisaient nos héros, et cette fois les études recommencèrent sérieusement pour n'être plus interrompues jusqu'aux vacances de Noël et du premier de l'an.

Tout le petit monde se portait bien, même Minie, qu'une vie sagement réglée fortifiait à vue d'œil.

On subissait gaiement un hiver un peu rude, et le tuteur menait souvent ses pupilles patiner au Bois, où on les admirait autant pour leur bonne mine et leur audace que pour leurs gentilles manières toujours polies.

On atteignit ainsi Noël. Tous nos jeunes amis attendaient avec impatience le 1^{er} janvier. Quelles étrennes chacun allait-il recevoir? On ne parlait plus guère que de cela, en promenade et aux heures de récréation.

Ah! l'oncle Xavier ne savait pas ce qui l'attendait comme cadeau de nouvel an!

IV

Oiseau sans nid.

« Et alors... » continuait Demayriol qui était en train de conter à ses enfants d'adoption la touchante histoire de la crèche et des bergers.

Les trois garçons se tenaient en cercle autour de lui, suspendus pour ainsi dire à ses lèvres; Minie, assise sur un genou de son oncle, en faisait autant, et Croustillard, qui mettait un peu d'ordre dans les affaires des enfants, s'attardait lui-même dans sa besogne afin d'écouter le maître qui parlait si bien.

Un beau feu de bois brûlait dans la cheminée, et la lampe suspendue au plafond jetait sur le couvert dressé pour le repas du soir des lueurs qui faisaient miroiter l'argenterie et les cristaux.

« Et alors? » répéta Gaston qui trouvait que l'oncle Xavier n'allait pas assez vite.

Soudain, la sonnette de la porte d'entrée retentit d'une façon qui sembla particulière aux enfants. Le récit fut interrompu et chacun prêta l'oreille.

Au bout d'une minute, la porte fut poussée violemment, et Gertrude et Lizzie, la bonne de Minie, introduisirent une femme de couleur coiffée d'un madras, qui tenait par la main une ravissante fillette de quatre à cinq ans, brune, avec de magnifiques yeux noirs, une petite bouche rouge et des cheveux bouclés de nuance acajou foncé.

« Monsieur », s'écria Gertrude qui était toute cramoisie, « *cette personne* veut absolument entrer et je ne comprends pas un traître mot à ce qu'elle raconte; elle dit tout le temps : « Moussi, moussi »; ça signifie peut-être « monsieur », et c'est sans doute à vous qu'elle en veut.

— Eh bien! qu'elle s'explique », dit philosophiquement Demayriol, qui trouvait le jour mal choisi pour rudoyer une pauvre femme et un enfant.

Il croyait que l'étrangère venait demander un secours d'argent, mais un coup d'œil jeté sur les énormes anneaux d'or qu'elle portait aux oreilles et sur les fourrures dont était enveloppée l'enfant, le fit renoncer à cette hypothèse.

La femme cuivrée se tenait debout, un peu embarrassée, tandis que la petite fille se précipitait au cou de Demayriol en criant avec cet accent créole, doux, mais singulier, parce qu'il supprime les *r* :

« Bonjou, gand-pè! »

Les petits de Moreillon et Fallières éclatèrent de rire.

Demayriol embrassa l'enfant en disant avec gaieté, lui aussi :

« Diable! ai-je donc l'aspect d'un bisaïeul ou simplement d'un aïeul? »

Mais la femme brune murmura en secouant la tête d'un air dubitatif :

« Li gand-pè? — Oh! non! Li pas assez vieux.

— Mais enfin, qui êtes-vous? demanda l'ancien officier.

— Li être Nénette. — Nénette Stellan, répondit l'étrangère en désignant la fillette. Moi être sa bonne, Koumiha.

— D'où venez-vous?

— Couva! Couva! » répéta-t-elle.

Les enfants se regardèrent étonnés; évidemment leurs souvenirs géographiques ne leur représentaient pas ce pays.

« Ah! Cuba! bien, j'y suis », dit l'oncle Xavier, comprenant la prononciation espagnole. « Ainsi



Une femme de couleur tenait par la main une fillette
de quatre à cinq ans.

vous venez des Antilles, avec cette fillette? Nénette, comme vous dites?

— Oui, Nénette, ou Élisabeth, c'est moi », fit la brunette qui considérait tout le monde de ses grands yeux à la fois chauds et doux.

« J'ai eu jadis un camarade de collègue du nom de Stellan », murmurait Demayriol en caressant le front de l'enfant de sa main, « et, au fait, j'ai appris plus tard qu'il avait épousé une créole. Tiens! tiens! tiens! Où sont les parents de cette petite? » ajouta-t-il en s'adressant à la femme jaune.

« Li être morts, fièvre au pays; li bon maître d'abord, la maîtresse ensuite, et petite Nénette restir toute seule avec Koumiha et venir en France trouver grand-père.

— Bien! je commence à comprendre, mais je ne suis pas son grand-père; moi, je ne m'appelle pas Stellan », dit Xavier Demayriol en retenant un sourire.

Une crainte, un chagrin voila les yeux de la petite Élisabeth.

« Alors, où donc est-il? » murmura-t-elle.

Sa bonne tira de sa poitrine un papier froissé sur lequel était écrit :

« M. Stellan, 21, rue du Général-Foy, Paris.

— Eh bien! c'est ici, le 21 », s'écria Henri à qui l'on ne demandait rien.

La femme au madras lui jeta un regard reconnaissant.

« Koumiha avoir bien de la peine pou arriver là, dit-elle. Pâtie de Couva avec petite maîtresse su grand bateau où Nénette très malade; notaire là-bas, gros blanc tout rouge, donner à Koumiha, l'adresse de li gand-pè Stellan avec agent pou aller. De Boodaux, venues à Pahis et rue du Généhal-Foy... et... où est-il alos, le vieux moussi?

— Je ne sais pas; sans doute à un autre étage, je ne connais pas les locataires de cet immeuble dans lequel je viens de m'installer avec mes enfants. »

Comme à regret, la femme de couleur et Nénette se dirigèrent vers la porte; déjà la sympathie était née entre la petite étrangère et les pupilles de Demayriol. Soudain, Croustillard, qui avait écouté toute cette bizarre conversation, posa les couteaux qu'il distribuait sur la table et s'avança vers son maître :

« Si mon capitaine le permet, dit-il, je peux le renseigner. J'ai causé avec la concierge, qui est une digne femme, mon capitaine peut m'en croire; elle m'a raconté que le troisième étage est vacant par suite du décès du locataire, un M. Stellan.

— C'est lui! s'écrièrent les enfants; c'est le

grand-papa de Nénette? Oh! pauvre Nénette! elle n'a pas de chance, vraiment. »

Demayriol, qui ne s'entendait plus, envoya ses pupilles jouer dans la chambre voisine.

« Pouvons-nous emmener Nénette pendant que vous causez avec sa bonne? demandèrent-ils.

— Oui », fit l'ancien officier.

Et bientôt on les entendit jouer et converser gentiment dans une chambre voisine.

« Croustillard, va me chercher la concierge, puisqu'elle est bien informée; nous ne pouvons laisser cette pauvre Koumiha se débrouiller toute seule. »

Croustillard obéit et, deux minutes plus tard, il reparaisait suivi de la concierge.

« Oui, monsieur, dit celle-ci, répondant aux questions qui lui étaient posées, M. Stellan mon locataire est mort il y a un mois environ, juste avant que vous veniez vous installer ici; le pauvre homme, il était bien seul, sa famille étant très loin, aux Amériques, je crois.

— En parlait-il?

— Pas souvent, je crois qu'ils étaient en froid ensemble.

— Avait-il quelque fortune?

— Oui, mais placée en viager, car, après sa mort, son unique servante, qui l'a bien soigné du

reste, n'a eu qu'un *souvenir* de cinq cents francs et elle disait que les héritiers de son maître n'auraient que le mobilier, bien simple même. »

Quand Demayriol eut tiré de la concierge tous les renseignements qu'il désirait, il la renvoya.

Effondrée sur son siège, sa tête brune enfouie dans ses mains cuivrées, Koumiha sanglotait.

« Comment que nous allons fai? répétait-elle désespérée. Li gand-pè est mort, li Nénette est pauve et li Koumiha enco plus pauve.

— Cependant, vous êtes venue munie de quelque argent? »

La femme jaune tira de sa poche une bourse de cuir dont elle extirpa trois pièces d'or et un peu de menue monnaie.

« Koumiha n'avoï plus que ça, dit-elle; li notaire, bon homme, avoï payé places su bateau.

— Mais, les parents de Nénette n'ont-ils laissé aucune fortune? demanda M. Demayriol.

— Li être ruinés; li n'avoï plus rien et li prendre la fiève de chagrin. »

Elle recommença à pleurer.

« Koumiha n'avoï plus assez d'agent pou retourner à Couva », sanglota-t-elle de nouveau.

L'ancien officier, perplexe, tordait sa moustache.

« Je ne puis cependant adopter tous les mou-

tards qui me tombent du ciel! pensait-il. Il n'y a plus de raison pour que ça finisse, alors! »

A cette réflexion il ne put s'empêcher de rire, tant sa propre situation lui paraissait bizarre.

Soudain les enfants, n'entendant plus causer dans la salle à manger, demandèrent la permission de rentrer, permission qui leur fut accordée aussitôt.

Nénette avait enlevé son chapeau et son manteau; elle venait de jouer, elle semblait contente; ses yeux brillaient, ses lèvres rouges souriaient; son petit bras rond passé sous celui de Minie, elle parlait avec volubilité. Bref, les cinq enfants paraissaient déjà les meilleurs amis du monde.

A leur vue, Koumiha se leva et attira à elle les vêtements de sa petite maîtresse.

« Allons, il faut paatir! soupira-t-elle.

— Paatir? » répéta l'enfant de son accent créole, un peu mou, mais expressif.

Et ses immenses yeux noirs se posèrent avec détresse sur ses nouveaux amis.

Ceux-ci protestèrent.

« Déjà? Elle ne va donc pas dîner avec nous? Et l'arbre de Noël que tu nous prépares pour demain, oncle Xavier, Nénette ne le verra donc pas? »

Les yeux de la petite étrangère devinrent navrés.

« Mais, répondit Demayriol effaré, je ne lui suis rien, moi, à cette enfant !

— Si, oncle Xavier, répliqua Gaston qui avait de la mémoire, tu es le bon ami de son papa ; tu as dit tout à l'heure que tu avais été au collège avec M. Stellan.

— Et puisque son grand-père de là-haut est enterré, où qu'elle va aller, cette pauvre Nénette ? ajouta Minie avec compassion.

— A l'hôtel », riposta Demayriol.

Mais, tout à coup, il évoqua la lugubre vision d'une triste chambre d'auberge, banale et sale, où dormiraient peut-être côte à côte cette jolie enfant et sa bonne, sans amis, sans guides, sans personne qui s'intéressât à elles ; perdues, effarées et isolées dans ce grand Paris qu'elles ne connaissaient pas.

« C'est impossible ! murmura-t-il comme malgré lui.

— N'est-ce pas ? dit Pierre qui suivait sur le visage de son tuteur le reflet de ces réflexions.

— Elle pourrait coucher avec Minie et Koumiha dans le cabinet de débarras, suggéra doucement Henri.

— Pour ça, c'est pas malin, ajouta Croustillard qui avait décidément repris ses couteaux, on ne sait pourquoi faire.

— Allons, pour une nuit! elles auront toujours plus chaud ici », murmura Demayriol.

« Ma bonne femme, poursuivit-il en se tournant vers Koumiha, ne vous éloignez pas; il fait noir et froid : vous coucherez chez moi toutes les deux, et demain nous aviserons à ce qu'il y aura à faire pour cette fillette. »

Éperdue de joie, la quarteronne baisa le bas de la jaquette de Demayriol. Quant à Nénette, quand elle eut compris qu'elle restait, elle ne fit qu'un bond dans les bras de l'oncle Xavier qu'elle embrassa de toutes ses forces.

« Oh! je t'aime! je t'aime tant, vois-tu! » lui répétait-elle.

Et le cœur généreux du jeune homme se sentit inondé d'une émotion très douce; il était presque réellement père de famille.

Le dîner fut gai. Éveillée et tout à fait à son aise, la petite créole racontait toutes sortes d'anecdotes très drôles sur son pays. On ne comprenait pas toujours bien son français de fantaisie et, lorsqu'elle essayait de s'exprimer mieux, elle le faisait si drôlement que tous riaient aux éclats.

A la cuisine, Gertrude et Lizzie avaient d'abord esquissé une grimace de mécontentement en voyant surgir l'étrangère au madras, mais Crous-

tillard leur conta brièvement son histoire, et enfin Koumiha pleurait encore, de sorte que les deux servantes sentirent leur mauvaise humeur se changer en pitié. Elles firent copieusement dîner la malheureuse qui leur témoigna sa reconnaissance par toutes sortes de démonstrations affectueuses; bref, au bout de deux heures, elles étaient les meilleures amies du monde, et Koumiha ayant voulu aider Gertrude à laver la vaisselle, on l'envoya dresser son lit dans le cabinet de débarras qui lui était assigné pour cette nuit et où la pauvre Havanaise dort de bon cœur.

Entre neuf et dix heures, Demayriol, qui avait achevé la lecture de ses journaux, fit, comme d'habitude, le tour du dortoir, comme il le disait lui-même en riant.

Dans leur chambre commune, les trois garçons sommeillaient déjà, leurs frais visages tranquilles, leurs menottes rouges, plus ou moins nettes, refermées sur le drap blanc. L'oncle Xavier les contempla avec une satisfaction un peu mélangée de fierté.

C'étaient ses enfants à lui, en définitive, ces beaux garçons, bons, francs, robustes et sains, et c'était lui qui les rendait ainsi, par une éducation à la fois sage et douce.

De là, Demayriol passa dans la chambre de

Minie. La blondine partageait son lit, ce soir-là, avec la petite créole : ses boucles d'or se confondaient avec les boucles brunes; les deux mignonnes figures dormaient sur le même oreiller, aussi calmes, aussi pures, aussi jolies.

« Pauvre oiseau sans nid! murmura Demayriol attendri malgré lui; la vie ne te sera pas douce... Que ne puis-je te garder ici!... Mais voilà... j'ai déjà quatre pupilles! »

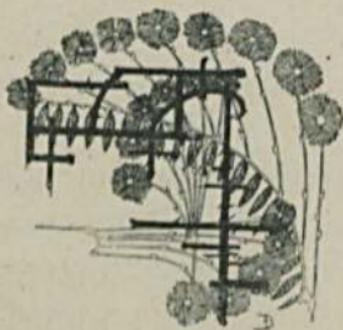
Il demeura préoccupé toute la soirée et toute la nuit et dormit peu; il examina les papiers de la petite Stellan, que Koumiha lui avait laissés et qu'il trouva en règle.

« Nénette est bien réellement la fille de mon ami de collègue, murmura-t-il en terminant, et il est de mon devoir de m'occuper de cette pauvre petite. Dès demain j'écrirai au notaire de Cuba dont la quarteronne me donnera le nom et l'adresse, et j'aviserai avec lui à ce qu'il y aura à faire pour notre mignonne protégée. »

Ainsi s'acheva cette nuit de Noël pour tous les habitants de la maison Demayriol; froide et neigeuse au dehors, elle était chaude et douce au dedans et berçait l'innocent sommeil des cinq orphelins.

La Havanaise Koumiha elle-même finit par s'endormir, confiante en Dieu, en l'avenir, en ce

bon monsieur qui lui permettait de reposer sous son toit quand elle n'était qu'une étrangère, une femme de couleur, une servante enfin. Elle avait eu un moment de si grande angoisse en apprenant la mort de l'aïeul, M. Stellan! Mais les bonnes paroles qu'on lui avait fait entendre, la chaleur de l'atmosphère, le repas réconfortant qu'elle avait pris, tout cela lui avait rendu l'espoir et le courage.



V

Trois tout petits tuteurs...

Ce matin-là, Demayriol vit arriver une députation composée de trois petits garçons dont l'air grave et même majestueux l'étonna.

« Qu'y a-t-il, mes mignons? » demanda-t-il en leur donnant le baiser quotidien.

Pierrot poussa le coude à son frère.

« Parle, toi qui es le plus grand! » dit-il.

Et Henri, un peu ému, porta la parole en ces termes :

« Oncle Xavier, vous avez déjà quatre pupilles, n'est-ce pas?

— Oui, mignon, si je sais compter.

— Eh, bien! vous hésitez à garder avec nous Nénette Stellan que nous aimons beaucoup et que vous aimez beaucoup vous-même...

— Dame ! tout autre à ma place... commença Demayriol en souriant.

— Je sais bien, oncle Xavier ; aussi, nous venons vous proposer un arrangement, reprit le petit garçon avec vivacité.

— Eh ! quel est-il, cet arrangement ?

— Voilà : si vous voulez, moi, Gaston et Pierrot, nous serons ses tuteurs.

— A qui ?

— A Nénette Stellan. Vous n'aurez pas à vous occuper d'elle ; Minie l'habillera, moi je l'amuserai, Gaston lui apprendra ce qu'il sait et moi aussi.

— Bon ! et qui la nourrira et entretiendra sa garde-robe ? fit Demayriol qui s'amusa beaucoup.

— C'est prévu aussi, répliqua fièrement le petit homme : n'est-ce pas, oncle Xavier, vous nous donnez à tous cinquante centimes par semaine pour nos menus plaisirs quand nous avons été sages ? Or, nous serons toujours sages et ça nous fera entre tous un total de huit francs par mois : avec ça nous pouvons nourrir et habiller Nénette... je le crois du moins ! » conclut le cher petit en levant sur son oncle un œil inquiet.

L'oncle avait bonne envie de les dévorer de baisers, ces trois tuteurs en herbe qui deman-



JANU 18

Demayriol vit arriver une députation
de trois petits garçons.

daient à sacrifier l'argent de leur semaine pour élever *leur pupille*; mais il se content, prit un air grave et réclama quelques jours pour réfléchir.

En réalité, il attendait la réponse du notaire de Cuba, qui ne pouvait plus tarder beaucoup. Depuis le 24 décembre, donc, la petite Stellan faisait partie du clan Demayriol et personne ne s'en plaignait.

Douce, câline et affectueuse, elle s'était conquis tous les cœurs et l'oncle Xavier lui-même se disait avec un secret dépit que s'il fallait éloigner maintenant l'orpheline, il en souffrirait plus encore que les autres.

En attendant, avec l'heureuse insouciance de son âge, la mignonne jouait avec ses nouveaux amis, commençait à étudier quelques leçons avec Minie quoique, en sa qualité de créole, elle n'eût pas pour le travail un amour passionné, et se croyait chez l'oncle Xavier pour l'éternité.

Peut-être avait-elle raison.

La neige, qui l'avait d'abord stupéfiée (car elle n'en avait jamais vu avant cette veille de Noël où elle était arrivée en France), l'amusait follement, et, toute frileuse qu'elle fût, elle aimait à en faire des boules et à en bombarder ses compagnons de jeux.

Demayriol ne l'en empêchait pas, heureux de

la voir se fortifier et braver un climat auquel elle n'était point accoutumée.

Enfin la réponse du notaire de Cuba arriva. Après divers renseignements qu'il donnait à l'ex-officier sur les Stellan, sur leur enfant et sur la quarteronne, il ajoutait que l'orpheline ne pouvait compter sur personne ici-bas, et que les cinq cents francs de rente que lui constituaient les débris de la fortune écroulée de ses parents étaient la seule dot qu'elle pût jamais revendiquer.

La déception de Demayriol fut médiocre et il dut s'avouer qu'au fond il eût été navré si on lui avait redemandé sa cinquième pupille.

« Allons, j'en aurai une de plus, dit-il; heureusement que ma fortune me permet cette folie sans porter tort à mes propres neveux. J'ai bien fait de ne pas me marier, en vérité, puisque me voilà père de cinq enfants sans le vouloir. »

Il ne jugea pas nécessaire d'apprendre aux jeunes Fallières et Moreillon que Nénette restait sous son toit. Pour eux, c'était déjà un fait accompli, et ils ne songeaient plus à leurs projets de tutelle, les chers petits.

Si leur oncle les avait réunis pour leur dire :

« Nénette Stellan ne nous quittera pas, ils auraient répondu naïvement :

— Nous y comptons bien ! »

Et, en effet, comment séparer ces cinq amis qui vivaient en si bonne intelligence, qui se regardaient comme frères et sœurs et qui s'aimaient de tout leur cœur, en dépit de quelques petites disputes par-ci, par-là?

Demayriol ne fit donc part de sa nouvelle et définitive adoption qu'à son fidèle Croustillard, à Gertrude et à Koumiha.

Le premier répondit avec le franc-parler que lui conféraient de longs mois de services dévoués :

« Je savais bien que mon capitaine ne remettrait pas la petite demoiselle à la rue; c'est pas dans la nature de mon capitaine. »

Gertrude gronda :

« Il me va falloir faire un peu plus de popotte pour ces deux moricaudes. Ben! quoi! on le fera, n'y a pas de quoi grogner! »

Elle s'admonestait elle-même, ayant par trop besoin de marmonner quelque chose chaque fois qu'un événement, même heureux, survenait chez son maître; mais, au fond, c'était la meilleure des femmes, et elle avait toutes sortes de gâteries pour Koumiha, afin de lui adoucir son exil en plein hiver dans un pays si sombre et si froid à côté de son île radieuse.

Mais la reconnaissance de Koumiha pour l'ancien officier, et ensuite pour tous ceux qui l'en-

touraient, n'avait plus de bornes; elle se fût jetée au feu pour le premier comme pour sa petite maîtresse, et se multipliait afin d'aider les autres domestiques et de simplifier leur service.

Et la petite vie douce et sereine de nos amis continua son cours heureux, d'abord pendant l'hiver où l'on brava rhumes, neiges et coups de vent pour patiner, jouer dehors, bien travailler au dedans, se fortifier et prendre bel appétit et joues roses, puis croître en sagesse et en savoir.

Au printemps, on sortit davantage; on échangea les chauds vêtements contre les habits plus légers, et surtout on compta les jours qui séparaient encore nos amis du mois de juillet.

Le mois de juillet devait amener le voyage à la campagne, dans le Jura, et un long séjour à Monnières où l'on s'amuserait comme des petits chevaux échappés. — Mon Dieu! comme on devait s'amuser!

Les garçons ne rêvaient plus que de promenades équestres à travers le pays, courses en vélocipèdes, parties de cache-cache, de barres, de toupies, etc., etc. Les fillettes joueraient à la poupée, au croquet, à la balle; enfin on partagerait aussi les plaisirs de Henri, de Pierrot et de Gaston.

Imbu des jolies histoires de Robinson Crusoé,

de Fenimore Cooper et de Mayne-Reid, le jeune Moreillon ne rêvait que luttas de Mohicans, Peaux-Rouges et enlèvements.

Il donnait à Koumiha et à Nénette toutes sortes



On le trouvait parfois à l'affût devant une peau d'ours.

de noms qu'elles ne comprenaient pas ; il appelait ses chaussures des « mocassins » et s'était planté plusieurs fois des plumes de poulet sur la tête pour imiter la coiffure indienne.

Son canif devenait un « tomahawk » ; on le trouvait parfois à l'affût devant une peau d'ours érigée en tapis moelleux, ayant entre les mains une carabine pour rire, que l'oncle Xavier lui avait donnée au 1^{er} janvier.

Gaston, lui, en sa qualité de demi-Anglais, rêvait parties de lawn-tennis et de croquet, ou

longues promenades et excursions qui seraient des voyages de découvertes.

Pierrot savourait d'avance, en paresseux qu'il était, les bonnes siestes à l'ombre chaude et parfumée des meules de foin et de l'herbe grasse, puis les après-midi de congé complet où l'on oublierait leçons et devoirs jusqu'au lendemain matin.

Minie, toujours coquette, songeait aux robes claires qu'elle exhiberait là-bas, sans se douter que l'oncle Xavier exigerait pour la campagne de simples petits sarreaux de toile, commodes pour gambader et courir.

Ajoutons, pour faire l'éloge de l'amour maternel, que Minie pensait aussi aux costumes de « sa fille », une belle poupée articulée, présent de l'oncle Xavier à ce même 1^{er} janvier dont nous avons déjà parlé.

Enfin, Nénette, qui adorait les bêtes, se réjouissait d'avance de caresser des petits poussins, des moutons et même des vaches.

Bref, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes ; c'est ce que fit observer Demayriol à son ami le commandant Fréneq, qui vint le voir rue du Général-Foy et admira la prospérité de la maison et des enfants.

On lui présenta la petite Stellan qu'il ne con-

naissait pas, et il ne put s'empêcher de dire à l'ancien officier avec lequel il ne se gênait pas :

« Mon ami, tu as la toquade de la charité, la bosse de l'adoption, et l'on t'appellera bientôt « le capitaine Saint-Vincent de Paul ». Je vais te faire décerner un prix Montyon.

— Ne raille pas, répondit doucement Demayriol : si tu savais quelle gaieté, quelle joie ces cinq petits êtres mettent dans ma vie!

— Et quel tapage aussi, hein ?

— Si le tapage devient trop fort, j'y oppose des bornes; les enfants sont dociles et bien élevés; je ne les gêne pas; ils savent que lorsque je châtie, c'est pour leur bien, et ils m'en remercient lors même qu'ils trouvent la punition dure. »

Fréneç demeura silencieux et songeur; une certaine émotion l'agitait; puis, prenant soudain la petite Nénette dans ses bras et l'embrassant :

« Comme tu dois aimer l'oncle Xavier, dis, mignonne! s'écria-t-il.

— Oh! oui, va! répondit l'enfant avec conviction. Je l'aime comme s'il était mon papa.

— Et tes petits amis, Henri, Gaston, Minie et Pierrot, les aimes-tu aussi?

— Oh! oui; *pas si tant* que l'oncle Xavier, mais joliment quand même.

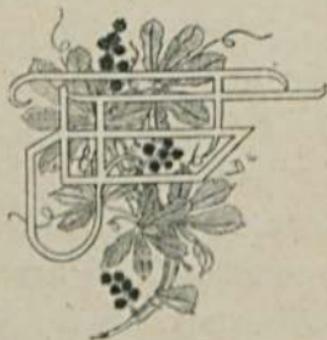
— Vous ne vous disputez pas quelquefois, eux et toi?

— Que si, de temps en temps, mais ils me cèdent presque toujours, excepté Pierrot, parce que je suis la plus petite.

— Ah! vraiment?

— Oui; Pierrot, lui, n'est pas beaucoup plus vieux que moi; Minie est un peu plus vieille, et Gaston et Henri beaucoup plus vieux encore que nous. »

Le commandant rit et posa la petite fille à terre. Depuis ce jour, il prit l'habitude, à chacune de ses visites rue du Général-Foy, d'arriver les poches bondées de bonbons et les mains pleines de joujoux.



VI

Un essai malheureux.

(Journal d'Henri.)

« L'oncle Xavier m'ayant dit que mon style est déplorable, je vais m'exercer à écrire mieux en faisant mon journal chaque jour ou à peu près. Gaston le fait, lui, et j'ai honte à l'avouer, c'est plus soigné que mon propre ouvrage.

« Je n'ai pas grand'chose à raconter, puisque nous sommes encore à Paris; quand nous serons à Monnières, ce sera différent.

« Croustillard est sorti par un temps affreux, pas couvert (Croustillard, pas le temps), et il a pincé un refroidissement; mais il est allé se la faire arracher.

« L'oncle Xavier, qui lisait par-dessus mon épaule, me dit que ma phrase n'est pas française

et que je n'ai pas déterminé qu'il s'agissait d'une dent.

« Je pensais que ça se comprenait tout seul.

« Je ne sais pas si c'est le printemps, mais nous avons toujours faim, excepté Minie qui n'aime pas la soupe.

« A propos de soupe, le jour de la mi-carême nous avons mangé un potage aux confettis.

« Eh! oui, aux confettis! Gertrude, qui n'avait pas assez de lait pour son dîner, alla en chercher à la vacherie la plus proche, mais les rues étaient pleines de gens qui s'amusaient à se jeter des confettis. On commençait à n'y plus voir très clair, et comme elle était pressée, elle versa son lait dans la soupière sans voir les petits ronds de couleur qui y tourbillonnaient, et ça nous a bien divertis de trouver ça dans nos assiettes.

« Minie commence à très bien jouer du piano; elle joue à quatre mains avec l'oncle Xavier la valse de *Haydée*; seulement, comme nous avons cet air dans la tête depuis le temps qu'elle l'étudie, nous le chantons et le sifflons trop, nous le rabâchons, quoi! faut dire le mot, et ça agace M^{lle} Minie.

« Moi, je fais des progrès sur le violon; j'espère que je deviendrai un grand artiste.

« Gaston, lui, apprend à dessiner et il aime ça.

Il n'a pas de dispositions pour la musique; aussi l'oncle Xavier a renoncé à la lui enseigner.

« Pierrot est toujours paresseux et en retard pour tout. Minie est toujours coquette.

« C'est vrai qu'elle est bien jolie, mais quand on a un joli visage, ça n'est pas sa faute à soi et on ne doit pas s'en glorifier.

« Nénette (qui n'est pas vaniteuse, elle, oh! non!) s'est trouvée mal l'autre jour, parce qu'un omnibus a écrasé un caniche dans la rue de la Pépinière. — Elle aime tant les bêtes! — C'est vrai que moi, Pierrot et Gaston qui sommes des hommes, ça nous a fait froid dans le dos d'entendre crier ce pauvre toutou; mais Nénette, elle, en a été tout à fait malade.

« Pierre a été puni la semaine dernière parce qu'il a envoyé son ballon dans la figure de notre grand-oncle à l'huile pendu au salon où il nous est défendu de jouer; s'il avait cassé le grand lustre, qu'aurait dit l'oncle Xavier?

« Nénette nous chante des chansons créoles très drôles et nous récite des fables en patois français des Antilles dont voici un échantillon :

You jou, té tini you lion
Et pis you fimelle mouton,
You fimelle cabrite, et pis
You génisse. Tous les quate dit :

« Tu nous coupé associé
 Son nous toute ensemé allé
 La chasse. » You toutt consenti.
 Yo pati an piripi,
 Après yo té boné café
 Les habitants tra taté
 Poull yo. Yo rivé dans bois;
 Manié yo té calé pois
 Pacé yo pas té ni bonhé.

« Ce qui veut dire en bon français :

Un jour il y avait un lion
 Et puis une femelle de mouton,
 Une femelle de chèvre et puis
 Une génisse. Tous les quatre se disent :
 « Nous nous sommes associés;
 « Si nous allions tous ensemble
 « A la chasse? » Tous consentirent;
 Ils partent au petit jour
 Après avoir bu leur café;
 Les habitants se mettent à tâter
 Leurs poules. Ils arrivent au bois
 Mais ils ne prennent rien
 Parce qu'ils n'avaient pas de bonheur.

« Il y en a comme cela des couplets et des couplets, mais moi je ne sais que celui-là; Nénette est si drôle quand elle parle créole ou qu'elle nous cite des proverbes de son pays ou nous chante des chansons!

« Nous l'aimons tant, Nénette! — Elle a ses petites colères, de temps en temps, elle aussi,

mais c'est si vite passé et, une fois la paix faite, elle redevient si câline, si douce, si mignonne, qu'on la croquerait.

« D'ailleurs, n'avons-nous pas tous nos défauts ?

« Et puis, nous avons parmi nous un poète ; oh ! mais oui, un vrai poète : c'est Gaston. Il a fait des vers qui sont beaux, très beaux, quoi qu'en dise l'oncle Xavier qui assure qu'ils ne passeront pas à la postérité.

« Les voici d'ailleurs :

Un jour, un homme
Veuf
Et rasé comme
Un œuf,
Vit un bœuf
Tout neuf
Et le mena jusqu'à Rome.

« N'est-ce pas que c'est joli et qu'il faut avoir du talent pour trouver ça ?

« Moi, ça n'est décidément pas mon fort, la littérature, et je crois bien que pour le journal de nos vacances à la campagne je passerai la plume à Gaston qui s'en acquittera mieux que moi.

« Ouf ! d'abord ça m'ennuie d'écrire, j'aime mieux mon violon. »

VII

En route!

La maisonnée est en partance, comme dit Henri, le futur marin; on va s'embarquer à la gare de Lyon pour Dole; on ira directement de Paris à Chalon-sur-Saône où l'on prend le train de Franche-Comté.

Toute la petite bande est en émoi, comme s'il s'agissait d'entreprendre un voyage au long cours; pourtant, les petits de Moreillon sont allés de Lyon à Paris, les jeunes Fallières venus de Jersey, et Nénette Stellan de la Havane; mais il semble qu'ils aient perdu le souvenir de ces trajets-là, tandis que celui de Paris à Monnières les ravit en extase.

D'abord, on part avec l'oncle Xavier, puis on part en famille, et enfin le but du voyage est Mon-

nières, la campagne, la grande campagne, la propriété de l'oncle Xavier, enfin!

Et Monnières est, pour les chers petits, le paradis, une sorte de terre promise où l'on s'amusera infiniment plus qu'à Paris.

Gertrude grogne, cependant, et à pleins poumons, mais M. Demayriol n'y fait pas attention : il sait qu'à chaque déplacement que subit la brave femme, elle a besoin de déverser sa bile et son ressentiment.

« Peut-on aller s'enterrer dans un trou pareil ! » murmure-t-elle à l'oreille de Lizzie qu'elle épouvante d'avance par le tableau qu'elle lui fait de la vie à la campagne.

Une maison que les Prussiens ont ravagée, où il n'y a pas même de confortable ; où nichent les rats, les souris, les araignées, les crapauds, les chauves-souris, les mille-pattes, les puces, toute la séquelle!

Un village où l'on n'a pas un boulanger, pas même un boucher, pas même un peloton de fil ! où l'on ne peut causer avec personne ! où il faut courir à deux lieues pour acheter un brin de ruban ! Et cela quatre mois : juillet, août, septembre, octobre ! — Ah ! si l'on n'était aussi attachée à ce bon maître et à ses petits diables de pupilles, comme on vous lâcherait tout ce monde-là !

En écoutant ces doléances, Lizzie se demandait tout bas si elle ne ferait pas mieux de retourner en Angleterre ou de se replacer à Paris chez des gens qui n'iraient pas dans un pays perdu.

Koumiha, résignée et passive, allait où l'on voulait, pourvu qu'elle ne fût pas séparée de sa chère petite maîtresse; seulement, croyant se diriger vers la Sibérie, elle entassait dans ses malles force jupons et châles pour Nénette et pour elle.

Croustillard aimait la campagne, lui; Monnières et ses alentours si rustiques permettent bien plus facilement de fumer la pipe que ces bonbonnières parisiennes décorées du nom d'appartements.

Quant aux enfants, ils rayonnaient : Henri avait chargé les caisses de livres illustrés, de gravures traitant de Peaux-Rouges, de sauvages, de Mohicans, d'Indiens, etc., etc.

Gaston emportait des rames de beau papier écolier, son intention étant de narrer en journal les événements des vacances. Et ces événements devaient être nombreux, selon lui.

Pierrot eut soin de ne pas oublier son hamac, Minie sa poupée escortée d'un magnifique trousseau... trop beau pour la campagne, faisait observer Croustillard en hochant sa grosse tête.

Enfin Nénette faisait des provisions de noisettes pour les écureuils qu'elle comptait apprivoiser, et de biscuits secs pour les chiens et les chats.

L'oncle Xavier, lui, pensait au pratique et emportait ses fusils et ses provisions de chasse, ses livres favoris et ceux qui devaient servir à l'instruction des enfants, et mille autres objets plus utiles à ses pupilles qu'à lui-même.

On quitta sans regret la rue du Général-Foy, que la chaleur de juillet commençait à changer en fournaise, et l'on se rendit à la gare de Lyon dans un omnibus du chemin de fer, tandis que Croustillard allait en avant afin de prendre soin des bagages.

Nos amis eurent la chance de trouver d'abord un wagon bien suspendu et propre où ils prirent d'assaut un compartiment; l'oncle Xavier, Nénette, Henri et Gaston occupèrent chacun un coin, mais Pierrot se tint debout derrière la portière de droite et Nénette devant l'oncle Xavier, après que celui-ci se fut assuré que les crochets étaient bien mis et la voiture bien fermée.

L'aspect de toutes ces têtes enfantines fit fuir les voyageurs en quête de places tranquilles, et la petite famille demeura seule en possession du compartiment, à la grande joie des chers petits.

L'oncle Xavier déploya son journal et se mit à

lire; Gaston tira un carnet de sa poche afin d'y noter les impressions de son voyage; ajoutons que cela ne dura pas longtemps.

Minie fit des recommandations à sa poupée; Nénette, le bon petit cœur, plaignait les voyageurs de troisième classe qui n'ont pas de stores pour se garer du soleil; quant à Henri, il ne trouva rien de mieux à faire que de grimper dans le filet pour imiter le trappeur à l'affût sur les palmiers.

On devine que M. Demayriol lui enjoignit de descendre immédiatement, ce qui ne fut pas facile et remplit de confusion l'infortuné chasseur.

On regarda par la portière, ce qui noircit considérablement les petits visages de nos héros; Minie, la coquette, en fut navrée, mais Henri crut se donner ainsi des airs de nègre et il était ravi.

Ce qui le ravit moins, ce fut, à Tonnerre, l'arrivée inopinée d'un couple qui occupa deux places, pour ne pas dire trois, car dès que le train se remit en marche, la dame tira d'un joli panier sur lequel était brodé en laine rouge : *Allevard*, un affreux roquet qui se mit à aboyer de toutes ses forces.

Minie avait assis sa poupée à côté d'elle sur la banquette rembourrée, et cette poupée mit le chien dans tous ses états.



L'aspect de toutes ces figures enfantines fit fuir les voyageurs.

Soit qu'il n'en eût jamais vu encore, soit que cette jolie petite personne rose et souriante l'exaspérât par son calme et son immobilité, le roquet la regardait d'un air menaçant, se hérissait et jappait à étourdir tout le monde.

Inquiète pour les jours de sa fille, Minie la mit à l'abri dans le filet et, mécontente, reprit sa contemplation à la portière.

Pendant ce temps, les trois petits garçons pouffaient de rire en faisant tout doucement : kss! kss! et la maîtresse de l'animal se disposait à dormir, ses trois mentons appuyés sur les garnitures de sa robe, sans se préoccuper des faits et gestes de son chien.

Son mari était un homme vénérable dont le crâne absolument pelé et tout rose (ce n'était pas sa faute) excitait l'admiration de Nénette.

Il fronçait le sourcil en voyant tous les coins occupés et les vitres abaissées, chose urgente par la chaleur qu'il faisait.

Puis, le monsieur vénérable et la dame aux trois mentons commencèrent à se disputer, ce qui égaya beaucoup le voyage, parce que la dame avait oublié chez elle les clés d'une valise qui avait failli écraser tout à l'heure l'infortunée poupée de Minie.

Pierrot plaignait beaucoup Croustillard et les

autres domestiques qui se partageaient un autre wagon dans le même train.

« Je suis sûr qu'ils ne s'amuse pas tant que nous », faisait observer le garçonnet.

Cependant l'oncle Xavier, qui ne perdait jamais une occasion d'enseigner la politesse et la complaisance à ses neveux, offrit ses propres clés au monsieur vénérable pour qu'on les essayât à la serrure de la fameuse valise, ce qui réussit pleinement.

Le récipient fut ouvert, exhalant un violent parfum de dentifrice; le monsieur vénérable mit un frein à ses reproches, madame reprit son somme interrompu, l'oncle Demayriol fut remercié avec chaleur, et le roquet réintégra domicile dans le panier, souvenir d'Allevard.

« Où est-ce, Allevard? oncle Xavier, demanda Henri qui perdait rarement l'occasion de s'instruire.

— Allevard, mon petit ami? répliqua aussitôt l'homme vénérable qui semblait dévoré du besoin de parler. Chef-lieu de canton dans l'Isère, à 40 kilomètres nord-est de Goncelin. Mille cinq cents habitants, mais population multipliée pendant l'été par l'affluence des baigneurs. Eaux minérales sulfureuses recherchées pour la gorge. Cuivre, fer, plomb, houille, etc. Près d'Allevard naquit



Le roquet regardait la poupée d'un air menaçant.

Bayard. Ma femme et moi nous y prîmes les eaux avec succès en 1885.

— Je n'étais pas né », déclara Pierrot.

Le monsieur vénérable daigna sourire et continua à discourir et à vanter les mérites de la petite ville d'eaux.

« Je ne sais pas si sa gorge était bien endommagée, mais pour *tenir le crachoir* si longtemps, il faut que sa cure soit bien complète », glissa Henri à l'oreille d'Herminie.

La jeune fille rit en enjoignant à son frère d'adoption d'employer des expressions moins... garçonnières en lui parlant.

Heureusement les deux voyageurs et le roquet désagréable descendirent à la gare de Dijon, laissant nos amis plus libres de jaser et de jouer.

On avait déjeuné de bonne heure avant de quitter Paris et l'on ne devait dîner qu'en arrivant à Monnières, c'est-à-dire assez tard.

Les enfants se contentèrent d'une brioche et d'un fruit pour goûter, leur oncle ne souffrant pas que l'on transformât le wagon en salle à manger.

Cependant, à mesure que le temps s'écoulait, tous commençaient à trouver le voyage un peu long. Il faisait chaud; la poussière et la suie s'accumulaient sur les portières et les coussins.

« On n'a pas la place de jouer, grognait Pierrot.

— Il fait soif, ajoutait Gaston.

— On n'est pas propre, disait Nénette.

— Nous arriverons à Monnières qu'il fera nuit et on ne verra rien du tout, soupira Henri.

— Le chemin de fer me fait mal au cœur, gémit Herminie.

— Toi, tu es une grimacière », répliqua aimablement son frère.

Minie pleura, ce qui délaya le noir de fumée sur ses petites joues blanches.

Il fallut que l'oncle Xavier intervînt :

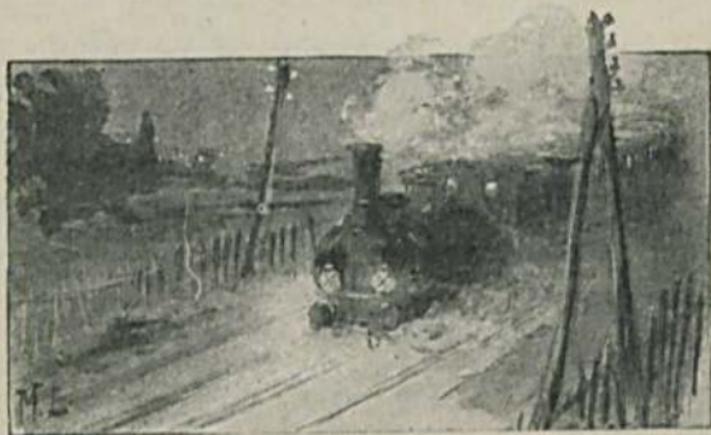
« Je comprends que vous soyez fatigués après plusieurs heures de route, dit-il, mais ce n'est pas une raison pour vous disputer ni vous plaindre de tout. Nous souffrons tous de la chaleur; que serait-ce si vous voyagiez en troisième classe et non en première? Et puis apprenez qu'on n'a nul bien sans peine; vous étiez joyeux de partir, vous l'êtes moins à présent, vous le serez de nouveau en arrivant; prenez donc patience. »

A Chalon, le changement de ligne apporta un peu de diversion, quoique les wagons réservés aux infortunés voyageurs à destination pour la Franche-Comté soient, en général, disloqués et malpropres.

On se précipita de nouveau aux portières, mais le crépuscule arrivait et l'on apercevait peu de

chose du pays plus ou moins morne qui s'étend le long de la Bresse châlonnaise.

Minie boudait encore un peu. Toujours bon et tendre, Demayriol l'installa au fond du comparti-



ment, contre la fenêtre ouverte, abaissa le petit rideau bleu sur la lampe qu'on venait d'allumer et, l'embrassant, lui dit d'essayer de dormir jusqu'à Dole.

Gaston mourait d'envie de tirer le bouton d'alarme, chose absolument défendue, sauf en cas de danger sérieux.

« S'il pouvait nous arriver un petit accident, quelque chose enfin qui pût nous permettre de toucher au bouton électrique! murmurait-il, tandis que Demayriol le surveillait d'un œil sévère, n'ayant pas du tout envie, lui, de payer une

amende sérieuse à la Compagnie et de mettre le train en retard.

On entra dans le département du Jura : on passa Allerey, Foucherans... Déjà un souffle plus frais venait de la montagne; un peu ranimée, Minie s'occupait de sa poupée et se réjouissait d'arriver.

Henri, qui portait son béret à la crâne, aidait son oncle dans les préparatifs, se donnant des airs importants et distribuant des conseils à ses frères et sœurs..., car nos cinq amis s'appelaient ainsi désormais; n'étaient-ils pas, en effet, comme des enfants de ce père adoptif, si bon et si dévoué, Demayriol?

Pierre se promenait comme un ourson en cage; les autres trouvaient le temps long.

« Oncle Xavier, une histoire! » demanda tout à coup Gaston.

Demayriol releva la tête :

« Vous êtes fous, mes enfants! Une histoire quand nous touchons au but du voyage? Nous n'avons plus que pour un quart d'heure de route, ce n'est même pas la peine de vous installer à jouer.

— Et puis, ajouta le sage Henri, l'oncle Xavier n'est pas comme le monsieur vénérable de tout à l'heure qui peut parler dix minutes de suite sans

repandre haleine. Avec ça que c'est commode de raconter une histoire pendant que le train roule! »

Les enfants se le tinrent pour dit et se réjouirent d'approcher de Dole.

On y toucha enfin, et la petite ville jurassienne apparut, toute blanche; proprette et fraîche entre les montagnes qui l'entourent et avec le bleu canal qui la traverse. Mais Dole n'était pas la « maison » et l'on avait la plus grande hâte d'arriver à Monnières.



VIII

Beaucoup de nouveau.

Une voiture un peu vieille, un peu démodée, attelée de deux chevaux plus forts qu'élégants, puis un vaste char destiné à transporter les bagages, attendaient les voyageurs à la gare, Demayriol ayant télégraphié chez lui pour prévenir de son arrivée.

Heureux de changer encore une fois de véhicule, les enfants s'entassèrent dans la voiture avec leur oncle et Croustillard; les trois femmes montaient dans un *locati* qui devait suivre, et le char attendait les bagages.

La nuit était venue et l'appétit avec, mais Monnières ne pouvait être atteint avant une heure et demie, les chevaux ne pouvant trotter longtemps, chargés comme ils l'étaient et surtout avec les rudes montées qu'ils avaient à franchir.

Malgré leur faim et leur fatigue, les enfants écarquillaient tant qu'ils pouvaient leurs yeux pour voir le plus possible de ce pays nouveau pour eux; la lune se prêta complaisamment à leur désir en éclairant majestueusement le joli paysage, la plaine riante, les côtes chargées de vignes, le mont Rolland, puis le mont de l'*Or chaud*.

La campagne était tranquille, presque endormie déjà; à peine croisait-on, de temps à autre, un couple rieur qui revenait à la ville, un charretier conduisant son cheval ou un paysan ramenant ses bœufs de l'abreuvoir.

Les vergers montraient leurs fruits jaunes ou verts sous les branches ployantes; on apercevait peu de fleurs, les paysans préférant cultiver l'utile plutôt que l'agréable. Des poules gloussaient, des coqs piaillaient, se disputant les perchoirs pour dormir.

« Oh! oncle Xavier, comme il est joli, ce pays! » s'écriait Minie tout à fait réveillée et chez laquelle naissaient déjà des instincts d'artiste.

Nénette, elle, dormait sans vergogne sur les genoux de Demayriol, Pierrot faisait ce qu'il pouvait pour garder ses yeux ouverts et paraître aussi émerveillé que ses aînés.

Enfin la voiture traversa un village pauvre, presque un hameau, mais poétique sous les rayons

de la lune ; tout semblait y reposer déjà : parfois une lumière brillait derrière une fenêtre ; un chien aboyait au passage de la voiture, une chèvre réveillée bêlait.

Puis tout retombait dans le silence, et l'oncle Xavier, montrant du doigt une masse sombre profilée sur le ciel étoilé, dit doucement :

« Voici la maison ! »

Les enfants se levèrent afin de mieux voir, mais il était décidément trop tard pour se rendre compte des choses.

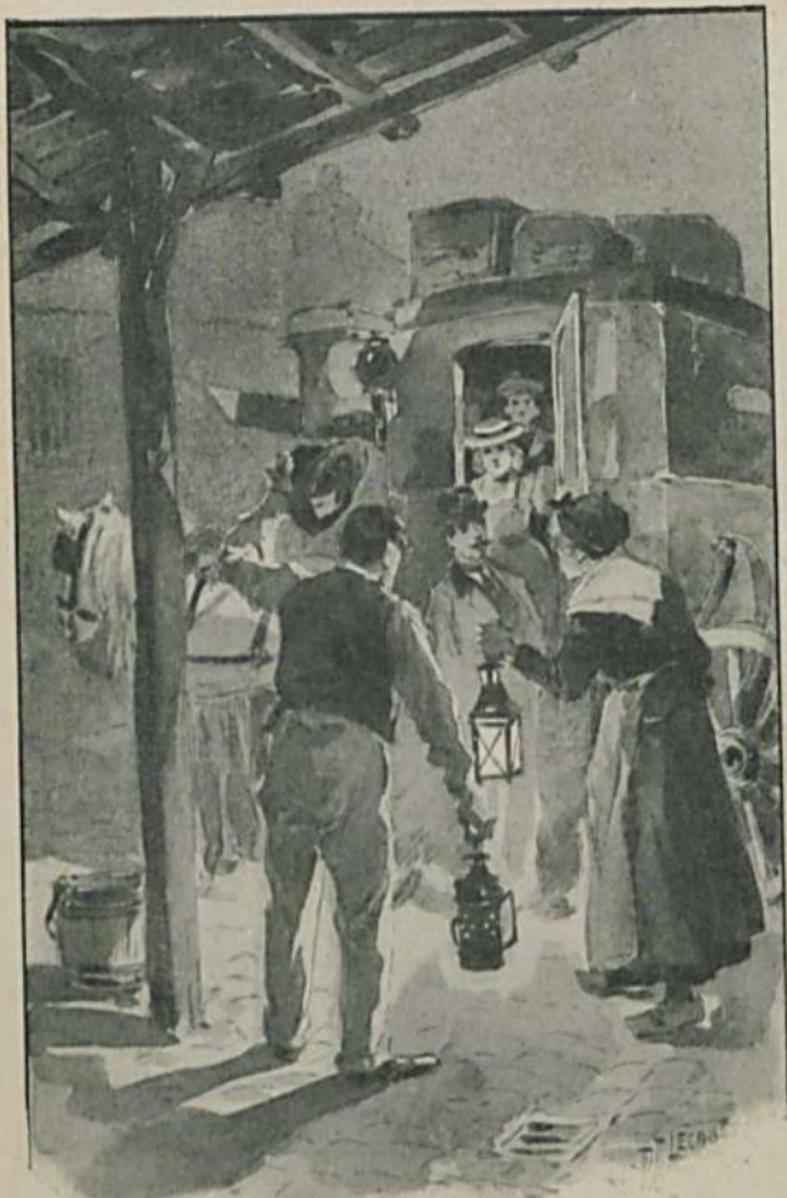
Dans la vaste cour où les chevaux s'arrêtèrent et où tout le monde mit pied à terre, un fermier, puis une servante âgée et ridée comme une vieille pomme, accoururent, munis de lanternes qui jetaient alternativement de grandes ombres et de grandes raies lumineuses sur les objets et sur les gens.

Tout à coup, Gaston poussa un cri de surprise en se sentant saisi par les épaules et enveloppé d'une haleine chaude.

« C'est rien, c'est ce gros fou de Snapp », dit la femme à la lanterne.

S'il n'y avait eu que Snapp ! mais Pétulante, Knox et Dora témoignaient aussi à leur manière leur satisfaction de recevoir de la compagnie.

Nénette se trouvait tout à fait dans son élément



Un fermier et une servante accourent munis de lanternes.

au milieu des quatre chiens, et l'intimité fut promptement établie entre elle et les bons tous.

Mais il n'était pas l'heure de s'éterniser dans la cour, pas plus qu'au jardin.

« La visite domiciliaire est pour demain ! dit péremptoirement Demayriol après avoir adressé quelques bonnes paroles à Rageot le fermier, et à Miquette, la vieille servante.

— Nous allons souper, puis on couchera tout ce petit monde. »

Fatigués, les enfants ne protestèrent pas, se promettant bien de se lever dès l'aube afin de faire connaissance avec la maison et ses dépendances.

On mangea rapidement, on se déshabilla de même dans les deux petits dortoirs, se contentant de constater avec satisfaction que les chambres, à Monnières, étaient bien plus fraîches qu'à Paris.

Bientôt les trois garçonnets et les deux petites filles dormaient à poings fermés, et si leur tuteur ne les imitait pas, c'est qu'il ne voulait pas laisser à Croustillard le soin d'organiser tout seul la maisonnée et d'ouvrir les caisses.

Mais lui aussi devait dormir d'un fier sommeil sous ce cher toit jurassien, dans ce bon pays de Franche-Comté où il avait joué tout enfant et coulé de si heureux jours.

En allant regarder ses pupilles endormis, ainsi qu'il le faisait chaque soir, il murmura, attendri :

« Puissent-ils grandir aussi insoucians et joyeux que j'ai grandi moi-même... plus même ! » ajouta-t-il dans un soupir en songeant douloureusement aux parents et aux amis perdus.

Puis il fuma un cigare au nez de la lune qui le regardait faire les cent pas sur la terrasse fleurie, et il alla ensuite tranquillement se coucher, satisfait, lui aussi, de respirer une brise saine et fraîche venant des montagnes, au lieu de l'air lourd et brûlant de la ville.

Le lendemain matin, les enfants ne se réveillèrent pas d'aussi bonne heure qu'ils l'avaient projeté, mais entre sept et huit heures, on entendit des exclamations horrifiées sortir de la chambre des fillettes.

Gaston, qui les entendit, pouffa de rire.

« Je devine ce que c'est, dit-il. Minie a voulu se regarder au miroir selon sa coutume et... voyez ce que sont les glaces ici : on y est reflété tout verdâtre. »

En effet, dans la vieille maison longtemps inhabitée, on avait négligé de renouveler bien des choses ; ainsi les tiroirs des commodes résistaient obstinément quand on voulait les ouvrir, une

partie des meubles était rongée par les vers ainsi que les boiseries, et les miroirs, comme l'avait découvert Gaston, ne renvoyaient que des images cadavériques.

C'est ce qui avait excité la désolation de Minie quand elle s'était dressée devant sa glace pour commencer sa toilette.

« Sûr qu'elle n'y fera plus de longues stations, disait ce taquin de Gaston. Ça la guérira de sa ridicule vanité. »

La guérison ne devait pas s'opérer aussi vite que le croyait le jeune Fallières, mais Herminie ne put se livrer souvent à sa propre contemplation, l'oncle Xavier ayant obstinément refusé de faire venir de Dole des glaces plus limpides.

Cette petite déconvenue fut pourtant oubliée; sitôt leur toilette et leur prière achevées, les enfants, qui avaient congé pour toute la journée, coururent dire bonjour à leur tuteur, puis ils déjeunèrent rapidement, pressés qu'ils étaient de faire connaissance avec la maison et ses dépendances.

De loin, ils recueillirent les échos des doléances venant de la cuisine où dame Gertrude n'avait pas encore reconquis son sang-froid.

« Je vous demande un peu si ça a du bon sens de garder une demeure en si mauvais état : voyez

ma batterie de cuisine ; je n'ai pas la moitié *de ce que* j'aurai besoin. Le lait ! oui, je ne dis pas, il est meilleur qu'à Paris, mais la viande ? Il faut aller la chercher trop loin, et quand je demanderai un gigot on me donnera du ris de veau, vous verrez ça !

— N'allons pas à la cuisine, dit Nénette tout effrayée : Gertrude est de trop mauvaise humeur.

— Bah ! ça lui passera, fit Croustillard qui connaissait sa vieille compagne. Je ne lui donne pas vingt-quatre heures pour redevenir plus radieuse que le soleil, plus sereine que la lune.

— Et toi, Croustillard, es-tu serein ? » demanda naïvement Pierrot.

L'ancienne ordonnance regarda de travers le petit bonhomme, ne sachant s'il voulait rire ou s'il était sérieux.

« Vous pouvez le constater, m'sieu Pierre, répliqua-t-il, je suis serein, car j'aime la campagne.

— Alors tu joueras avec nous à cache-cache et au sauvage ?

— A cache-cache peut-être, m'sieu Pierre ; au sauvage, je ne sais pas si ce sera de ma dignité.

— Bah ! nous te donnerons les beaux rôles, fit Henri. Tu seras *Oeil-de-Faucon*, le chef d'une tribu indienne très gentille, dis, Croustillard ?

— Nous verrons ça », reprit Croustillard qui ne voulait pas se compromettre.

On commença par visiter la maison, quoique les chambres n'y fussent pas encore en ordre. Ce n'était pas un château, pas même un logis aussi confortable, aussi joli que l'appartement de la rue du Général-Foy; mais qu'importait! Nénette prétendait que ça lui rappelait les demeures de la Havane.

Minie soupirait un peu en constatant l'absence de bibelots, la rareté des miroirs, la simplicité des parquets primitivement cirés, et la modestie des rideaux et des tentures.

Elle aimait le joli, le fin, l'élégant, tandis que les garçons disaient :

« C'est trop beau encore pour des sauvages! Et puis, nous passerons la moitié de notre temps dehors! »

Sous les toits, d'immenses greniers promettaient aux enfants de belles parties de cache-cache; l'étage au-dessous était réservé aux domestiques; au premier habitait le tuteur avec ses cinq pupilles; Lizzie, la bonne anglaise, continuait à coucher auprès des petites filles; parfois Koumiha la remplaçait.

Au rez-de-chaussée se trouvaient la salle à manger, le salon, un fumoir qu'on pouvait ériger

en bureau-bibliothèque; une salle d'armes, devenue inutile, servit de chambre d'étude.

La cuisine faisait suite à l'office, toujours au même étage.

Une salle de bains, bien aménagée, attenait au cabinet de toilette de l'oncle Xavier.

Cette inspection terminée, on se précipita dehors, où l'on fut accueilli avec des transports de joie par les quatre chiens : Snapp, Knox, Dora et Pétulante, transports auxquels les enfants répondirent par maintes caresses et par le don généreux de morceaux de biscuits engouffrés bruyamment et avec une vitesse de prestidigitateur dans les vastes gueules.

Escortés de ces aimables compagnons, nos amis visitèrent le jardin qui, pour n'être pas dessiné par Le Nôtre, ne manquait pourtant pas de charme.

Soigné à la diable, rempli de broussailles et de taillis où croissaient pêle-mêle des plantes et des ronces, ce jardin fit le bonheur des petits garçons.

« On dirait une savane, fit observer Henri.

— On pourra y construire des huttes et y chasser, ajouta Gaston.

— On sera très bien pour dormir sur cette mousse fraîche », dit Pierrot.

Les fillettes lorgnaient déjà les arbres fruitiers qui pliaient sous le poids des fruits, et l'oncle Xavier ayant accordé toutes sortes de permissions pour ce premier jour passé à Monnières, on ne se gêna guère pour cueillir les dernières cerises, goûter aux groseilles et mordre dans les abricots savoureux.

Nénette et Minie admirèrent aussi les fleurs; elles en cueillirent avec discrétion, et s'en parèrent. Du jardin, on passa aux buanderies, étables, écuries, granges, communs, qui n'étaient pas vastes mais proportionnés à la propriété, et bien suffisants pour les besoins de la petite famille.

Les enfants étaient dans le ravissement.

Ce fut bien autre chose lorsque, l'après-midi, Demayriol les conduisit au *Mont de l'Or chaud*, petite montagne très proche de la maison, qui ne recevait presque jamais de visites et où, par la suite, les cinq amis auraient l'autorisation de se rendre sans être accompagnés ni surveillés, à la condition expresse qu'ils ne commettraient aucune imprudence.

Dire tous les plans que les garçons formèrent sur ce lieu qui devait devenir, par la suite, une sorte de quartier général de leurs ébats, est chose impossible.

Du sommet de la colline où soufflait une

jolie brise, la vue embrassait un horizon immense.

« Voici Sampans, dit l'ancien officier en montrant le bourg le plus proche, puis Champvans, sur la droite ; là-bas, beaucoup plus loin, du côté de Dole, Mont-Rolland où nous irons après-demain, puis la ville qui ne nous verra pas souvent, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, nous avons assez de la ville, vive la campagne ! » s'écrièrent les garçons.

Le temps était toujours splendide, comme c'est la coutume en cette saison, et la promenade fut délicieuse ; on cueillit beaucoup de fleurs, on rencontra quelques troupeaux de vaches, et Minie, la moins campagnarde de tous, se réfugiait, épouvantée, derrière l'oncle Xavier ; Nénette, elle, n'avait peur de rien.

Et voilà que le soir, au moment où la petite famille se mettait à table, un bruit de grelots et un trot de cheval retentirent dans la cour.

« Déjà une visite ! firent les garçons qui espéraient vivre *loin des corvées mondaines*.

— Je ne peux pas me montrer habillée comme je le suis ! s'écria Herminie en jetant un regard désespéré sur sa petite robe de toile, passablement ternie par les démonstrations amicales des chiens.

— Il va falloir inviter ce visiteur à dîner »,

murmura Demayriol en songeant avec inquiétude à la simplicité du menu.

Mais Croustillard ne tarda pas à paraître, précédant et annonçant le docteur Marcacin.

Les enfants retinrent un fou rire à l'énoncé de ce nom suggestif, et ils y parvinrent, car, nous le savons, ils étaient bien élevés.

En même temps, un petit homme gros, rouge, trapu et jovial, roula comme une boule à travers la salle à manger et secoua rudement la main de Demayriol.

« Eh bien ! capitaine, comment va ? J'ai appris votre arrivée à Monnières par la rumeur publique, et, ayant eu à regarder près d'ici la langue de deux ou trois malades, je me suis arrêté chez vous. Y a-t-il une pomme de terre pour moi ? ajouta-t-il en jetant un regard éloquent à la table servie.

— Mais, comment donc ! dit Demayriol tout joyeux. Votre couvert sera mis ici, docteur, toutes les fois que le cœur vous en dira. Croustillard, un couvert de plus !

— Le cœur m'en dira souvent. Mais voilà vos neveux et vos nièces ? Ça, marmousets, venez dire bonsoir au docteur Marcacin ! *Mar-ca-cin*, vous entendez ! Je vous défends de rire de mon nom. C'est moi qui vous soignerai et vous administrerai des remèdes si vous ne vous comportez

pas raisonnablement. Bon! voilà que je leur fais peur. Mais, je sais fabriquer aussi des cages à mouches et des pièges à écureuils quand on est sage. Là, faisons connaissance. »

Enhardis par ce ton bon enfant et cette gaieté de bon aloi, Minie, Nénette et les trois garçons se laissèrent embrasser et examiner.

« Bon! reprit le docteur, j'y suis : Henri, Gaston, deux solides gaillards! Pierrot, tu ne grandis pas vite, mon fils, il te faudra prendre beaucoup d'exercice. Mademoiselle Nénette, nous n'avons pas froid aux yeux. Minie, nous sommes un peu pâlotte; je crois que l'hiver prochain nous aurons besoin d'huile de foie de morue. »

La pauvre eut un mouvement de recul et de terreur qui toucha Marcacin.

« Toutefois, je retirerai l'ordonnance, si l'air de Monnières met du rose sur nos joues », dit-il.

Puis, se tournant vers Demayriol, qui l'écoutait en souriant :

« Et les autres, où sont-ils?

— Quels autres? fit le jeune homme étonné.

— Vos autres pupilles?

— Je n'en ai que cinq et c'est bien assez, docteur.

— Voyez ce que c'est que les commérages de village, dit Marcacin en secouant la tête : on

affirme, au pays, que vous amenez de Paris huit enfants dont vous êtes le père adoptif.

— Désormais nous ne croirons que la moitié des nouvelles qu'on nous annoncera, n'est-ce pas, docteur? » fit Demayriol en riant.

Il avait donné ordre qu'on dételât Bistouri, le cheval du docteur, et qu'on le fit diner avec un joli picotin d'avoine.

On se mit à table et Marcacin fit preuve d'appétit et d'esprit tout à la fois. Il amusa non seulement Demayriol, mais aussi les enfants par toutes sortes d'anecdotes drôles contées avec beaucoup de verve.

C'était un médecin sérieux et consciencieux, sous une apparence à la fois joviale et bourrue; les pauvres gens le connaissaient bien, eux qui recevaient de lui, non seulement des soins gratuits, mais souvent des bouteilles de vin vieux et des confitures.

Il savait bien aussi, l'excellent docteur, que Demayriol le seconderait dans ses œuvres charitables et fournirait aux indigents le bouillon, la viande et d'autres douceurs. Aussi les enfants s'attachèrent-ils spontanément au brave docteur, devinant en lui une nature droite, généreuse et sympathique.

« Il est joliment laid, mais il est joliment

bon », disait Pierrot avec une éloquence douteuse.

Marcacin parut donc fréquemment chez son ami Demayriol, et il était toujours accueilli par des cris de joie.

Nénette bourrait de sucre Bistouri, et Demayriol bourrait de pièces de vingt sous les poches du médecin des pauvres.

Il partageait le dîner de famille, le bon Marcacin, et l'on débouchait souvent une bouteille de vin fin en son honneur; alors les enfants obtenaient la permission d'en goûter un peu, très peu, dans un verre à liqueur.

Le docteur surveillait d'un œil attentif la santé des pupilles de Demayriol; cette santé ne laissait, d'ailleurs, rien à désirer; seule Minie demeurait un peu délicate, car elle grandissait beaucoup, mais, de jour en jour, l'air du Jura semblait la fortifier, et elle avait un appétit double de celui qu'elle possédait à Paris.

Marcacin approuvait pleinement le système d'éducation de son ami Demayriol, qu'il avait connu tout jeune autrefois à Monnières, quand le futur officier venait visiter son oncle.

Comme trois mois de vacances eussent nui à l'instruction des cinq enfants, sauf le jeudi et le dimanche, ils travaillaient tous les jours de huit heures à midi; Herminie et Nénette coupaient



Miquette commença son récit.

cette longue étude par une récréation et une leçon de musique.

Bref, tout allait bien à Monnières; Demayriol s'occupait à la fois de ses pupilles et de sa propriété; nous savons si les cinq frères et sœurs d'adoption profitaient de leur été; Croustillard était heureux comme un roi... qui serait heureux. Koumiha se chauffait au soleil comme un lézard; Lizzie s'habituaît peu à peu à la vie champêtre, et Gertrude avait cessé de grogner.

Nos amis visitaient quotidiennement le fermier Rageot qui était un brave homme et leur montrait ses veaux et son bétail avec un orgueil bien justifié; et la mère Miquette qui leur cuisait tous les samedis des petits pains dorés sous la cendre et leur racontait, dans un jargon plus ou moins compréhensible, des histoires de la guerre de 1870, qui avait laissé dans sa mémoire d'ineffaçables souvenirs. Mais l'oncle Xavier et Croustillard, tout en l'estimant beaucoup, la traitaient tout bas d'illuminée et de radoteuse, prévenant les enfants qu'il ne fallait pas ajouter foi à toutes ses paroles.

Nénette et les quatre chiens formaient un groupe d'inséparables; Minie déclarait que l'air de Monnières était favorable à sa poupée, et, comble de bonheur! un beau jour l'oncle Xavier, loua, à Dole, plusieurs bicyclettes idéales.

IX

Le trésor de Miquette.

C'était un jeudi désastreux ! Non seulement l'oncle Xavier avait été passer la journée à Dole pour voir son notaire et faire des commissions, mais, la veille, un gros orage avait amené une pluie fine et continue qui détrempeait la savane de Henri et empêchait qu'on jouât dehors.

Aussi nos amis étaient-ils allés s'asseoir en cercle autour de Miquette qui, son chat bien-aimé sur les genoux, écosait des petits pois.

Or, Gaston et Pierrot goûtaient assez les petits pois crus, les carottes crues, et autres légumes tout aussi délicieux.

En picorant dans la provision, ils offrirent à la vieille femme de terminer son travail pendant qu'elle se reposerait en caressant Croûton et en leur contant une histoire.

Nous devons apprendre au lecteur que Croûton était le nom du chat de Miquette; un chat blanc et orange, la perle des chats, qui attrapait de vraies souris, en chair et en os, dans le grenier, et du lard frais dans le buffet toutes les fois qu'il le pouvait.

Croûton se pelotonna avec un ronron de satisfaction sous les doigts osseux de sa maîtresse qui, acceptant la proposition, toussa, se moucha, retira ses lunettes et commença en ces termes :

« C'était donc le 5 novembre de l'année 1870; il faisait déjà un froid rigoureux et nous nous tenions tous silencieux et tristes au coin de l'âtre, car les temps étaient durs et les Prussiens proches, lorsque notre monsieur rentra tout pâle.

— Quel monsieur? demanda Nénette.

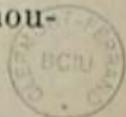
— M. Adolphe Demayriol, l'oncle de M. Xavier, votre oncle actuel.

— Ah! oui, celui qui est mort des suites de la guerre? fit Gaston.

— Justement. Il rentra donc tout pâle; nous crûmes que c'était de froid et nous approchâmes une chaise du feu, quand il nous dit d'une voix creuse :

— Laissez! je ne veux pas m'asseoir, j'ai autre chose faire.

— Y a-t-il donc encore de mauvaises nou-



velles? » demanda Rageot, mon homme, que vous connaissez.

« Il secoua la tête :

« Tout va de mal en pis; les Prussiens sont à Dole, à Montmirey-le-Château, à Mont-Rolland; demain, ils seront ici.

— Bon Dieu! m'écriai-je en courant à la cachette où je serrais un vieux bas et mes économies dedans...

— Y avait-il beaucoup d'argent, Miquette? demanda Gaston qui aimait à ce qu'on mît les points sur les *i*.

— Mon petit monsieur, une ou deux centaines de francs, à peu près.

— Et les Prussiens te les ont pris?

— Que non! Vous allez voir. Pour lors, notre monsieur dit à Josie, mon gars, qui était là...

— Tu as donc un fils, Miquette? Où est-il?

— J'avais un fils, soupira la vieille femme dont le regard se voila. Où est-il? En paradis, bien sûr, car c'était un bon petit gars.

— C'est les Prussiens qui te l'ont tué?

— Non, mais c'est tout de même à cause d'eux qu'il est mort. Je continue. Pour lors, mon Josie, qui avait alors quinze ans, répondit à l'appel de son maître qui l'emmena dans le petit bois au bout de votre jardin, vous savez.

— Oui, là où il y a tant de chênes, dit Henri. Et qu'allaient-ils faire là-bas?

— Le maître avait rapporté de la ville pour plusieurs centaines de mille francs d'or et de billets de banque. Il ne voulait pas que les Prussiens les lui prennent, et il ordonna à Josie de creuser un trou profond où il enfouit sa petite fortune, bien enfermée dans une cassette de bois.

— Tiens! mais c'était une idée, ça, murmura Nénette attentive.

— Pendant ce temps, mon homme, Rageot, que vous connaissez, posait bien gentiment au fond d'une mare une certaine quantité d'un vin précieux et bien cacheté, afin que les ennemis n'aillent pas le boire à la santé du roi Guillaume.

— C'était encore une idée, dit Henri plein d'admiration pour ce trait de génie.

— Quant aux fusils, notre maître en possédait plusieurs, et des beaux, des chers, achetés en Angleterre; on savait que les Prussiens faisaient main basse sur toutes les armes; mon homme eut la précaution d'étendre celles de m'sieu Demayriol (Dieu ait son âme!) tout de leur long dans le creux d'un grand mur enfoncé par le haut, et qu'on regarnit de pierres, de moellons et de plâtre.

« Personne ne se douta que les beaux fusils

dormaient là, les bouteilles de vin fin au fond de la mare et le trésor sous la terre... L'ennemi arriva en effet, et je me rappelle que j'ai joliment tremblé et pleuré.

— Où avais-tu mis tes économies et ton vieux bas, Miquette? demandèrent les enfants.

— Mes mignons, ça n'était pas difficile à cacher, et j'avais mis le tout sous un carreau de ma chambre. Au moins, moi, j'ai retrouvé mon bien.

— Comment? fit Gaston; l'oncle de l'oncle Xavier n'a donc pas revu le sien?

— Pour les bouteilles et les fusils, oui; quant au reste, c'est autre chose. Les Prussiens arrivèrent donc, firent grand tapage, réquisitionnèrent des chevaux, du foin, des voitures, des vivres, de l'argent et trente-six choses. Ils sont venus ici au nombre de quinze; je devais leur faire la soupe et le fricot. Ah! ce n'était pas gai, allez!

— Je te crois, dit gravement Henri.

— Dans le tas, y avait de braves gens qui auraient autant aimé se chauffer les mollets au feu, chez eux, entre leur Gretchen et leurs mioches, que faire la guerre; ceux-ci étaient faciles à vivre; mais à côté d'eux, y avait les forcenés, les mal élevés qui empochaient les pendules et les bijoux et qui saccageaient la maison.

« Vous voyez en quel état ils l'ont laissée, et

encore m'sieu Xavier l'a fait réparer tant bien que mal quand il a eu en héritage cette propriété.

— Mais le trésor, Miquette, qu'est-il devenu?

— Ah! voilà le *hic*. Tout le temps que nous avons hébergé les ennemis, je voyais mon pauvre maître qui rentrait ses colères à s'en rendre tout jaune, de rouge qu'il était autrefois.

« Enfin nous avons été délivrés de ce fléau, mais le malheureux m'sieu Demayriol était trop frappé; il n'a jamais pu se remettre du coup. Tout semblait lui être devenu indifférent; il ne parlait plus à personne et passait son temps à se promener dans son jardin, les mains derrière le dos, le corps affaissé. Rageot lui avait remis les vins fins et les fusils sauvés du pillage, sans parvenir à le faire sourire. Un jour, mon Josie lui dit :

« — Not' maître, et vos argents qui sont enterrés là, au bois? »

« M'sieu Adolphe le regarda distraitement et répondit à voix sourde : « Je sais, je sais; c'est bien. »

« Alors nous crûmes qu'il avait déterré lui-même sa cassette, et l'on n'osa plus l'interroger là-dessus.

— Josie n'avait qu'à s'assurer par lui-même de la chose, fit remarquer Gaston.

— Ben non, il n'en avait pas le droit. Et puis,

mon pauvre petit gars, il avait pris froid une nuit de ce maudit hiver, en allant chercher à Dole une potion pour un Allemand qui était bien malade (vous savez que Monnières n'a pas de pharmacien). Depuis ce temps, il s'est mis à tousser, et il s'en est allé, le pauvre chéri, quelques semaines après notre monsieur. Celui-ci est tombé de plus en plus dans le marasme, comme disait le docteur, et un beau soir de mai, on l'a trouvé tout raide dans son fauteuil. »

Les enfants demeurèrent un instant silencieux, attristés par cette histoire malheureusement vraie, mais peu réjouissante ; tout à coup Henri s'écria :

« Mais enfin, ce fameux trésor, est-il oui ou non enfoui dans le jardin ? »

Miquette eut un geste d'impatience.

« Qui peut le savoir ? Notre monsieur est mort en léguant à son neveu, m'sieu Xavier, cette propriété et de l'argent... Moi, j'ai bien parlé de cette histoire à votre tuteur, mes chéris, mais il s'est mis à rire et m'a dit que j'avais rêvé.

— Tout de même, il a peut-être tort, l'oncle Xavier, murmura Nénette toute songeuse.

— A sa place, moi j'aurais fait faire des fouilles, reprit la vieille femme ; ça ne coûte pas grand'chose. Mon pauvre Josie s'est est allé sans désigner l'endroit qu'il avait creusé... il ne pen-

sait plus qu'à son mal, le cher petit; mais en cherchant bien...

— Si nous nous mettions à l'ouvrage, nous, les *hommes*? suggéra Henri en consultant son frère et Gaston.

— Soit, répondirent ceux-ci.

— Il ne faut pas bouleverser le jardin sans en demander l'autorisation à votre oncle, dit vivement Miquette, car ça pourrait ne pas lui convenir.

— Nous la demanderons, sois tranquille », fit Gaston.

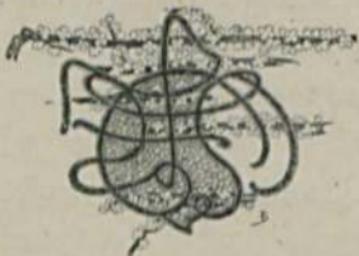
Puis les cinq enfants embrassèrent la vieille paysanne, moins pour la remercier de son récit que parce qu'elle avait du chagrin d'avoir perdu son fils; ils caressèrent un peu Croûton, qui était un chat vénérable et sérieux, et ensuite ils rentrèrent dans la salle d'étude, non pour travailler, puisqu'ils avaient congé, mais pour organiser la tribu des Mohicans.

Le soir, quand Demayriol reparut, assez poudreux (il revenait de Dole à cheval), mais les poches pleines de gâteries pour ses pupilles, ceux-ci lui proposèrent avec volubilité de pratiquer des fouilles dans tout le jardin et le petit bois, afin de découvrir le trésor cité par Miquette.

Mais Demayriol haussa les épaules en souriant et répliqua :

« Bon! je vois que Miquette vous a troublé la cervelle avec ses histoires de l'autre monde. Sachez, petits fous que vous êtes, que je n'ajoute aucunement foi à ces racontars, moi; l'oncle Adolphe, que j'aimais beaucoup, est en effet mort du chagrin que lui a causé l'invasion allemande, et il m'a légué la propriété de Monnières, plus une petite fortune qui me prouve que « plusieurs centaines de mille francs », comme dit cette crédule Miquette, ne gisent pas dans mon terrain. Cela dit, ne m'en rebattez pas les oreilles et parlons d'autre chose. »

Les enfants obéirent; il ne fut plus question du trésor de l'oncle Adolphe, et les journées de vacances s'égrenèrent de plus en plus radieuses, ensoleillées, brunissant les petits mollets nus, les menottes souvent noires de terre, et mettant de bonnes couleurs à ces chères frimousses de garçonnets et de fillettes!



La broche des anthropophages.

Depuis quelques jours Minie gardait le lit, puis la chambre, à cause d'une petite indisposition qu'elle avait eue, et elle avait si grand'peur de l'huile de foie de morue du docteur Marcacin, qu'elle suivait docilement les ordres un peu tyranniques de celui-ci.

Mais elle ne s'ennuyait pas du tout, et même, pendant cette petite réclusion, elle abandonna *sa fille*; l'oncle Xavier lui racontait de si jolies histoires! Nénette et Koumiha lui chantaient de si drôles de chansons créoles!

Ah! si l'infortunée Minie eût connu l'horrible sort réservé à sa poupée, combien plutôt elle l'aurait gardée dans sa chambre et même dans son lit!

Mais on ne s'avise jamais de tout. Soir et

matin, ainsi qu'à midi, avant le déjeuner, les trois garçons venaient embrasser leur petite sœur et lui faire un tableau séduisant des jeux *de sauvages* qu'ils organisaient et auxquels Nénette et Minie prendraient part dès que la petite malade serait tout à fait bien.

Déjà Henri se nommait la « Longue-Carabine », Gaston : « Œil-de-Faucon » ; Pierrot : « Le Cerf-Agile ». Déjà Croustillard représentait à lui seul l'ennemi, l'envahisseur ; Koumiha, par anticipation, la tribu des femmes indiennes, et Nénette et Minie : Cora et Alice, deux charmantes étrangères que devaient enlever les Mohicans.

On juge si les fillettes avaient hâte de se joindre aux garçons !

Gertrude refusait énergiquement de représenter le parti anglais dans cette fameuse guerre, disant qu'elle ne comprenait rien à ces choses-là, et Lizzie prétendait qu'elle avait trop à raccommoder pour perdre son temps à ces jeux puérils.

On se passait d'elles, et très bien.

Peut-être que si elles se fussent montrées moins rebelles, leur sage présence eût empêché une mort cruelle et le supplice atroce infligé à Célestine, la poupée d'Herminie Falières.

Le premier jour que la petite malade put sortir, elle ne fit que quelques pas dans le jardin et

demeura ensuite étendue à l'ombre des platanes sur une chaise longue..., pendant que les chenilles pleuvaient autour d'elle, ajoutait poétiquement Nénette; mais Koumiha était là, heureusement, pour y veiller.

Ce repos au grand air fit tellement de bien à la fillette que, le lendemain, se sentant forte, elle demanda à l'oncle Xavier la permission de faire une petite promenade, permission qui lui fut accordée pourvu qu'elle ne se fatiguât pas outre mesure.

Enchantées, les deux amies, Nénette et Minie, prièrent la Havanaise de les conduire au Mont de l'Or chaud.

« C'est à dix minutes d'ici, dit Minie et je me reposerai là-bas; ainsi nous surprendrons les garçons qui passent sur le mont toutes leurs après-midi et qui ont des airs mystérieux avec nous, ces jours-ci.

— Emportes-tu ta fille? demanda Nénette à sa compagne.

— Je le voudrais bien, mais elle pèse trop.

— Je la porterai, Minie, si tu veux, et quand je serai fatiguée, Koumiha s'en chargera.

— C'est cela, tu es bien gentille. »

Mais on chercha en vain Célestine : elle demeura introuvable; c'était cependant une poupée d'assez belle taille.

« Pourvu que les chiens ne s'en soient pas saisis pour la dévorer ou jouer avec ! s'écria Minie, pâlisant à cette idée.

— Non, ils ne sont plus assez joueurs pour se livrer à ces jeux-là, et puis, les domestiques les auraient vus. Quelqu'un l'aura plutôt serrée dans une armoire pendant que tu étais au lit, afin que personne ne l'abîme, dit Nénette. Viens-t'en nous promener ; on la cherchera au retour, tout simplement, et nous l'emporterons demain avec nous. »

Ainsi fut fait et l'on se mit en route ; Koumiha, munie d'un petit panier où se trouvait le goûter des fillettes, les suivait à pas lents.

Il faisait un temps idéal ; déjà l'on sentait fuir l'été, mais l'automne a son charme aussi, et les hirondelles demeureraient encore à Monnières, tournoyant dans le ciel bleu et se poursuivant avec mille petits cris joyeux.

Les jours de beau temps, de très loin, on entendait vibrer les cloches de Sampans ou de Champvans, suivant la direction de la brise ; ces jolis villages, pauvres, mais bien placés dans la plaine, étalaient leurs maisonnettes aux toits de chaume ou de tuile d'après la fortune des propriétaires.

Par-ci par-là une demeure bourgeoise, un château décoré de ce nom, mais guère plus confort-

table et plus luxueux à l'intérieur qu'une belle ferme.

Beaucoup de champs de maïs, de blé, de trèfle, de pommes de terre; de la vigne un peu maigre mais assez vigoureuse, qui fournit un petit vin aigrelet capable de rafraîchir l'homme le plus altéré.

Et par-dessus tout cela, un ciel souvent brumeux dès que vient l'automne, un soleil rarement trop ardent, et toujours une brise saine, fraîche et vivifiante.

« N'entends-tu pas les garçons? Ils ne peuvent pourtant être bien loin », disait Minie qui prêtait l'oreille ainsi que Nénette.

Mais le silence seul leur répondait.

Soudain Koumiha aspira l'air et montra du doigt un panache de fumée qui s'élevait d'un creux formé dans la colline et que les enfants connaissaient pour s'y être cachés souvent.

« Du feu! dit la Havanaise.

— C'est quelque berger qui fait rôtir du maïs ou des pommes de terre sous la cendre, répliqua Minie.

— Mais on ne voit paître ni vaches ni brebis, fit Nénette. Ça pourrait bien être nos frères. Tiens! tiens! ils font la cuisine en plein air; ça doit être amusant. »

Elle se retourna vers sa compagne, le rire aux lèvres, les yeux brillants :

« Veux-tu, Minie? nous allons les surprendre en marchant tout doucement; ils ne nous attendent pas, et nous réclamerons notre part du rôti.

— C'est cela. »

Peu à peu, sur la pointe de leurs petits pieds et en évitant de faire rouler des cailloux, les fillettes s'avancèrent, laissant derrière elles Kou-miha, que sa corpulence empêchait de marcher vite.

Les fillettes atteignirent ainsi le creux qu'ils avaient tous surnommé, nous ne savons pourquoi : « la carrière de l'Or froid ». Là, elles s'arrêtèrent subitement, et un cri de surprise et d'angoisse mourut dans leur gorge contractée.

Voici quel était le spectacle qui s'offrait à leurs yeux :

Assis à terre, en cercle autour d'un feu de branches sèches qui fumait plus qu'il ne flambait, trois sauvages dissertaient avec des paroles brèves, lentes, et des gestes encore plus rares.

Ils étaient vêtus d'un pagne de couleur rayé assez semblable aux caleçons que mettaient Henri, Gaston et Pierrot pour se baigner.

Le reste de leur corps ne présentait, même à la figure, qu'une peau couleur chocolat; les pieds étaient nus.

Disons tout de suite que les pupilles de Demayriol, afin de jouer aux sauvages selon toutes les règles, s'étaient fait faire à Dole des maillots en laine brune qu'ils avaient payés sur leurs écono-



Elles s'arrêtèrent subitement.

mies, avec l'autorisation de leur tuteur, bien entendu.

Quant à la figure et aux mains, pour leur donner la teinte locale, on les enduisait de café très fort, épaissi avec de la glycérine.

Nos Mohicans avaient dressé dans le creux de « l'Or froid » qu'ils s'étaient adjudé, une sorte de cabinet de toilette où ils reprenaient leurs vêtements et leur couleur primitive quand retentissait à la maison le premier coup de cloche du dîner.

Ils ne risquaient pas ainsi d'effrayer les rares

piétons qu'ils pouvaient rencontrer en retournant chez Demayriol.

Personne ne fréquentait ce creux de la colline; aussi retrouvaient-ils intacts les objets qu'ils y laissaient à la garde du ciel et d'une grosse pierre qui les dérobaît aux regards profanes.

Ajoutons que ces objets n'avaient aucune valeur.

Les trois sauvages avaient les cheveux relevés en touffe au sommet de la tête et agrémentés de plumes d'aigle... ou simplement de poule.

Ils roulaient des yeux terribles et échangeaient, comme nous l'avons dit, des paroles brèves et mystérieuses, d'un accent guttural.

De vastes couteaux de cuisine... heureusement ébréchés, étaient passés dans leur ceinture de cuir; à celle d'Henri, qui portait une carabine en bandoulière, pendait une blonde et soyeuse chevelure que Nénette et Minie reconnurent avec horreur pour celle de Célestine.

Henri le sauvage avait scalpé la poupée de Minie. Oh! trahison!

De plus, une broche tournait lentement au-dessus du feu de branches sèches, supportant... j'ose à peine le dire... le corps nu de l'infortunée Célestine; Koumiha, qui arriva quelques minutes après sur le théâtre du crime, reconnut la broche



Une broche tournait lentement au-dessus du feu de branches sèches.

pour celle de la cuisine... et si Gertrude la cherchait en ce moment, on pouvait s'attendre à un bel orage.

Et Minie et Nénette reconnurent dans la pauvre martyrisée, l'une sa fille, l'autre sa nièce.

Les misérables, non contents d'avoir scalpé Célestine, la faisaient rôtir à petit feu... (oh ! à très petit feu), sans doute afin de se partager ensuite et dévorer ses membres.

Les Mohicans n'ont jamais été anthropophages ; mais, n'étant pas assez nombreux pour représenter les différents sauvages de l'Amérique et de l'Océanie, nos amis réunissaient en un seul type tous les défauts et toutes les qualités des descendants de Cham et de Sem.

Entièrement résignée, sans proférer même un soupir, la malheureuse Célestine tournait, tournait au gré de la roue, présentant successivement toutes les parties de son corps de biscuit à la flamme paresseuse.

La broche aiguë l'ayant traversée de part en part, le son ayant coulé par les trous, elle avait déjà beaucoup maigri ; mais sous la fumée qui les recouvrait d'une couche noirâtre, on devinait les joues encore roses et les yeux grands ouverts.

Non loin, jetés au hasard, se voyaient la fine

chemise de batiste, la robe, le chapeau, tous les vêtements de la suppliciée.

Tout à coup, ce cri retentit :

« Oh! les monstres! les assassins! Oh! ma pauvre belle poupée! »

Puis un immense sanglot suivit ces exclamations; les trois Mohicans se levèrent d'un bond, terrifiés, coquelicots sous leur teinture au café noir.

Accablée de douleur, Minie s'était laissée tomber sur un tas de mousse amoncelée là sans doute pour servir de couche à l'un des sauvages, et elle éclatait en sanglots.

C'était d'une bonne mère.

Indignée et frémissante, Nénette dispersait d'un maître coup de pied le foyer de branches et arrachait à la broche le corps de son infortunée nièce.

Par un mouvement habituel d'ordre et de propreté, Koumiha ramassait un à un les vêtements de la poupée, les secouait et les pliait méthodiquement, tout en répétant :

« Li pauve Minie! Oh! ça être mal, très mal! »

Atterrés, les trois anthropophages se tenaient debout devant Minie éplorée, les bras pendants, le front penché, dans l'attitude que dut avoir Cinna devant son bienfaiteur Auguste.

« Les méchants, les méchants! » marmottait Nénette, qui crachait, ma foi! sur la figure de la poupée chauve, pour essayer de la lui laver.

« Je vous avais bien dit que ça ferait de la peine à Minie », hasarda enfin Pierrot, bien près d'unir ses larmes à celles de son amie.

Les deux aînés, les plus coupables, baissèrent encore plus la tête, de telle sorte que leurs plumes... d'aigle vinrent effleurer le nez de Minie.

Mais Minie n'avait pas envie de rire; elle ne voulait même pas être consolée.

« Nous ne pensions pas...

— Nous n'avons pas cru que... » commencèrent les deux garçons.

Puis, se jetant aux genoux de la fillette :

« Minie, pardonne-nous! s'écrièrent-ils. Vois-tu, nous étions tellement passionnés pour notre jeu que nous avons tout oublié, tout, même que Célestine était ta fille et que tu aurais du chagrin.

— Pierrot nous disait bien, continua Henri, que nous faisons mal en te prenant ta poupée pendant que tu étais malade, mais nous ne voulions d'abord que la déshabiller et en faire notre prisonnière. Puis, en jouant, on s'entraîne, tu sais : un de nous a imaginé la broche, moi j'ai scalpé... Nous te la raccommoderons, ma petite Minie, sois-en sûre; ne pleure plus.

— Elle n'est pas raccommodable! sanglota l'infortunée Minie; je ne veux plus la voir. Allons-nous-en; allons-nous-en, Nénette », fit la mignonne en se levant et en entraînant sa compagne vers le sentier qui conduisait à la maison Demayriol.

Les trois garçons étaient si navrés, que, ne songeant plus à se rhabiller selon la méthode européenne et civilisée, ils suivirent leurs sœurs dans le petit chemin.

Ah! c'était un sinistre cortège : Minie, un mouchoir sur ses yeux, buttait à chaque pierre; Nénette, moins désespérée pourtant, emportait dans son tablier le cadavre de Célestine et sa chevelure arrachée à la ceinture de Henri.

Koumiha serrait contre sa poitrine les dépouilles de la poupée, et les trois anthropophages suivaient d'un pas morne, plus affaissés que des prisonniers de guerre. Ils étaient réellement très fâchés et très contrits de ce qu'ils avaient fait, mais ils ne pouvaient s'empêcher de reconnaître, au fond, que leur idée était géniale et qu'ils devaient avoir l'air de vrais Indiens autour de leur victime.

Pour comble de malheur, on trouva l'oncle Xavier qui fumait une cigarette dans la cour, en surveillant des ouvriers qui y élevaient un mur.



Ah! c'était un sinistre cortège!

« Minie pleure? fit-il avec inquiétude; qu'y a-t-il? Est-elle malade? »

Bravement la fillette essuya ses yeux rougis et déclara, pour ne pas faire gronder ses frères :

« Oncle Xavier, je me porte très bien, seulement je suis bête de pleurnicher, parce que... parce que... j'ai abîmé ma poupée. »

Demayriol respira :

« Ce n'est que cela? le malheur est réparable.

— C'est nous qui avons abîmé Célestine, dit honnêtement Henri; Minie ne veut pas nous accuser, je le vois bien, mais ça n'en est pas moins Gaston et moi qui sommes les coupables.

— Maladroits et désordonnés, sans doute, plutôt que coupables, fit Demayriol en souriant; car vous ne pouvez pas avoir agi sciemment.

— Sciemment? répéta Pierrot qui ne comprenait pas.

— Je veux dire que vous n'avez pas cassé *exprès* la poupée de votre sœur.

— C'est que, justement... » commença Gaston.

Minie intervint bruyamment :

« Eh! certainement, ils n'ont été qu'étourdis, et ça ne vaut pas la peine d'en parler », dit-elle avec gentillesse.

Mais l'oncle Xavier devinait qu'on lui cachait quelque chose.

« Allons, expliquez-vous, fit-il avec un peu d'impatience.

— Ils ont voulu jouer aux *anthrobocages*, dit Nénette.

— Aux anthro...?

— pophages, gémit Henri... Notre victime était la poupée de Minie; nous ne voulions que faire semblant de la rôtir, mais... »

A ce moment, Gertrude se précipita dans la cour, le visage en feu, le bonnet de travers :

« Il y a des voleurs dans le pays, monsieur, s'écria-t-elle : on m'a volé ma broche, je ne la retrouve plus. A présent, comment faire cuire mon gigot?

— C'est vrai, la broche? nous l'avons oubliée au Trou de l'Or froid, dit Gaston.

— Comment, vous aviez emporté la broche de la cuisine? fit Demayriol, feignant une vive indignation.

— Eh! oui, il le fallait bien pour y enfiler notre victime, murmura doucement Pierrot.

— Ah! vous l'avez embrochée, cette pauvre Célestine? »

Pour toute réponse, les trois coupables baissèrent le nez. Demayriol retenait une forte envie de rire à l'aspect de ces trois anthropophages repentants; mais il se contint et leur dit d'un ton sévère :

« Montrez-moi cette poupée. »

Nénette exhiba le corps déchiré de Célestine. Les garçons devinrent cramoisis.

« Et, reprit Demayriol en s'adressant à eux, vous n'avez pas craint de peiner votre amie Herminie?

— On n'y a pas pensé, souffla Pierrot.

— Eh bien! messieurs, vous comprenez que vous devez remplacer cette poupée : avec l'argent de *vos semaines* réunies, vous en achèterez une autre. De plus...

— Mais... commença Minie apitoyée.

— Silence! dit l'ancien militaire. Enfin, pour vous apprendre à ne pas dévaliser la batterie de cuisine et à ne pas courir les chemins dans le costume que voici, vous ne jouerez pas aux sauvages d'ici huit jours. J'ai dit. Rompez les rangs, maintenant. »

Le dîner et la soirée furent tristes, mais l'impression causée par le supplice immérité de Célestine s'effaça graduellement. Le jeu des sauvages plut moins, par la suite, aux trois garçons, et ils projetèrent de le remplacer par le jeu des naufragés ou des Robinson.

Malgré la secousse éprouvée par son cœur maternel, Minie revint complètement à la santé. Ajoutons qu'au bout de quelques semaines,

l'argent réuni des trois garçons, plus celui de Nénette, qui voulut absolument se joindre à eux, purent payer une nouvelle Célestine.

Entre nous, l'oncle Xavier y avait mis beaucoup de sa poche.



XI

Le serment des trois Suisses.

« Pour lors, m'sieu Demayriol, je sais pas ce qu'y a dans not'puits, le puits municipal, vous savez. Vous, qui en avez un à vous (et un fier, vous pouvez vous en vanter!) vous n'avez pas idée de la chose. C'est un goût... un goût... je ne sais comment dire... mauvais, quoi! de pourriture, certainement; tout le monde fait la grimace en buvant de cette eau. Un vrai poison, quoi! Si le cœur vous en dit d'en essayer? conclut aimablement Souillanot, l'*adjoint* de la mairie de Monnières.

— Non, merci, je n'en ai aucune envie », répondit en riant Demayriol que le brave paysan était venu consulter.

Depuis quelques jours, l'eau du puits municipal devenait imbuvable, à ce que tous affirmaient, et

l'on venait à l'ancien capitaine comme à l'homme le plus instruit du pays, pour lui demander son avis.

« Il doit y avoir des infiltrations dans votre puits, dit enfin celui-ci.

— Des infil... — Quoi?

— Des infiltrations; des espaces entre les pierres ou dans la terre, qui laissent passer une mauvaise eau. Ou bien...

— Ou bien quoi? fit Souillanot perplexe.

— N'y aurait-il pas, au fond de ce puits, quelque corps étranger qui y serait tombé et qui s'y corromprait?

— Té! pourquoi pas? Mais comment qu'on pourrait le savoir?

— En faisant nettoyer le puits.

— Ça coûte de l'argent, gronda l'adjoint en se grattant l'oreille.

— Préférez-vous voir votre village entier contaminé par la maladie?

— Ma foi non! m'sieu Demayriol. Alors, vous croyez qu'il faudra...

— Et le plus tôt possible; en attendant, j'autorise les habitants de Monnières qui n'ont pas de fontaine dans leurs parages à venir chercher de l'eau chez moi; au moins ils seront certains de ne pas s'empoisonner.



« Ça coûte de l'argent, » gronda l'adjoint en se grattant l'oreille.

— Ah! m'sieu Demayriol, que vous êtes bon! Pour lors, je vas leur annoncer cette nouvelle.

— Et pensez à récurer votre puits, lui cria le jeune homme, comme il s'éloignait.

— Oui, m'sieu Demayriol, et bien merci pour la consulte. »

A ce moment, le docteur Marcacin arrivait dans la cour, au trot du pauvre Bistouri dont les flancs fumaient.

« Le docteur! voilà le docteur! » crièrent les enfants, heureux de revoir leur vieil ami.

Sans descendre de voiture, celui-ci regarda les garçons d'un air mi-sévère, mi-amusé.

« Vous voilà donc, messieurs les anthropophages, les mangeurs de poupées! » dit-il.

Évidemment, Demayriol lui avait raconté l'équipée de ses neveux et ils en avaient ri ensemble.

« Oh! docteur, ne réveillez pas ces souvenirs! supplia Gaston, devenu tout rouge.

— Et puis, ajouta Pierrôt, nous ne l'avons qu'embrochée et fait rôtir, la Célestine de Nénette; nous ne l'avons pas dévorée.

— Je l'espère bien, j'aurais eu à soigner trois indigestions carabinées. Là, éloignez-vous, maintenant, gamins; je vois que Minie est tout à fait bien et je repars. Non, je ne reste pas à diner,

poursuivit-il en devinant l'étonnement de tous ; j'ai un tas de malades à voir à Monnières : je ne sais pas ce qu'ils ont, dans ce pays, on les dirait à moitié empoisonnés.

— C'est peut-être le puits, dit Pierrot.

— Quel puits ?

— Le puits municipal, *que* l'eau y est très mauvaise, répondit le bambin, toujours ennemi acharné de la grammaire.

— Ah ! tu m'ouvres des horizons, clampin ; au fait, c'est peut-être une raison. »

Et, esquissant un geste amical à l'adresse de la petite bande, Marcacin claqua de la langue et repartit au petit trot de Bistouri.

« A quoi allons-nous jouer ? dit Henri, lorsque le médecin et sa voiture eurent disparu dans le chemin.

— Tu sais bien que nous attendons l'oncle Xavier qui va nous emmener au mont Rolland ; c'est une jolie promenade.

— Bon ! est-ce qu'il va bientôt venir !

— Il a dit dans un quart d'heure.

— Alors, nous avons le temps d'aller voir Miquette qu'on n'a pas aperçue hier.

— Va pour Miquette ! »

Et les trois garçons se précipitèrent vers la ferme, pendant que les petites filles achevaient

leur toilette pour la promenade au mont Roland.

Ils trouvèrent le père Rageot fumant avec volupté une courte pipe sur le seuil de sa porte, la tête à l'ombre et les jambes au soleil; puis Miquette, les yeux rougis, le visage plus crevassé que jamais, tricotait une chaussette pour son homme.

Le petit logis était toujours en ordre; la vaisselle à fleurs s'étalait, bien luisante, sur le dressoir; aux solives du plafond pendaient le lard, les saucissons, des chapelets d'oignons; le grand lit semblait dormir, solennel, sous ses rideaux clos; le soleil, indiscret, glissant à travers les fentes des persiennes, traçait des rais lumineux sur le plancher bien net.

Mais il y avait dans la vaste pièce comme un air de désolation, une atmosphère de tristesse.

« Miquette, on dirait que tu as du chagrin? demanda Henri, soudain grave.

— Ah! m'sieu Henri, ne lui en parlez pas, à la pauvre chère femme! Depuis deux jours elle ne fait que pleurer.

— Qu'y a-t-il donc? » firent les enfants.

Sombre, Miquette continuait à tricoter sa chaussette sans répondre.

« Pour lors, continua Rageot sans ôter sa pipe

du coin de sa bouche, la pauvre vieille, elle se figure que son chat s'est péri, parce qu'elle ne le voit plus.

— Croûton? Il serait...

— Péri, peut-être ben; il a disparu depuis cinq jours. Le premier moment, on n'y a pas prêté grande attention, quoique l'animal y soit toujours présent à l'heure de la soupe. Ensuite on l'a appelé, cherché; mais, je t'en fiche! pas plus de Croûton que dans ma barbe. Pour lors, ma bourgeoise, elle le croit perdu ou croqué par le renard, ou... on ne sait pas; ces bêtes-là, quand ça doit mourir, ça s'en va dans des coins.

— Il n'était pourtant pas vieux, Croûton, objecta Gaston.

— Pas vieux, ça dépend : il avait bien dans les huit ans...

— C'était mon jumeau, dit gravement Pierrot.

— Ben oui! mais, pour un chat, c'est déjà un bel âge, quoiqu'y en a qui vont à douze ans. »

Miquette recommençait à larmoyer.

Les trois petits garçons en furent émus.

« Écoute, Miquette, dit alors Henri en s'approchant de la vieille femme, nous te le retrouverons, ton cher Croûton; mes frères et moi, nous allons nous mettre en campagne pour cela, et nous saurons bien t'en rapporter des nouvelles.

— Merci, mes mignons, merci bien; fit Miquette en essuyant ses yeux tout rougis. Voyez-vous, je l'aimais tant ce Croûton; c'était mon plus cher compagnon...

— Merci bien, femme, s'écria Rageot du fond de son fauteuil.

— Dame! il était toujours content, ce bon Croûton, et il ne fumait pas la pipe, lui, fit observer Pierrot, tandis que ses frères se pinçaient les lèvres pour ne pas rire.

— Enfin, mère Miquette, nous faisons serment de vous rapporter votre chat mort ou vivant.

— Je l'aimerais mieux vivant, sanglota la fermière.

— On fera ce qu'on pourra. En tout cas, tout vaut mieux que l'incertitude. N'est-ce pas, Pierrot, n'est-ce pas, Gaston, nous allons travailler à retrouver cette pauvre bête?

— Nous le jurons », firent solennellement les enfants en étendant des mains un peu tachées d'encre.

Dame! quand on écrit toute la matinée!...

« C'est le serment des Trois Suisses, quoi! fit Henri l'érudit.

— Comprends pas, mais ça ne fait rien », dit Pierrot.

Et ils sortirent, laissant la pauvre Miquette livrée à son malheureux sort.

« Une poupée de perdue, un chat de retrouvé, fit observer Henri d'un ton grave.

— Oui, mais le retrouverons-nous, ce vilain Croûton?

— Il faudra bien, puisque nous l'avons promis.

— Et s'il est mort?

— Nous avons juré de le retrouver *mort ou vivant*, tu as bien entendu?

— Et si on l'a mangé en civet?

— Ou en gibelotte? Eh bien! nous retrouverons toujours sa peau, nous la connaissons assez, certes », répondit Henri qu'aucune objection ne démontait.

On alla rejoindre l'oncle Xavier et les petites filles pour escalader le mont Rolland, situé un peu à droite de la route de Dole.

Nous sommes obligé d'avouer que, pendant tout le trajet, le souvenir de Croûton et de son infortunée maîtresse ne hanta pas une fois l'esprit des « Trois Suisses ».

Ils ne songeaient qu'à courir entre les haies déjà roussies, à cueillir pour Minie et Nénette les jolies fleurettes, et à écouter les explications que donnait l'oncle Xavier, chemin faisant, sur la botanique et sur toutes sortes de choses, le bon



« Nous le jurons ! » firent solennellement les enfants.

Demayriol ne manquant jamais une occasion d'instruire ses pupilles tout en les amusant.

Et puis on atteignit le sommet de la montagne d'où l'on découvre jusqu'à sept départements; une brume légère flottait dans le ciel bleu, mais sans voiler l'horizon; le soleil, déjà bas, jetait çà et là des clairs et des ombres, découvrant un village, cachant les coteaux d'une colline, caressant un troupeau installé dans un champ, faisant étinceler un toit d'ardoises, brunissant un clocheton à jour, frappant à la vitre fermée d'une fenêtre, mettant des diamants dans une mare fangeuse.

Quand on eut goûté le joli pain de seigle et le lait frais des bons Pères qui habitent là; quand on eut fait une petite visite à la Vierge dont la chapelle est un bijou et domine tout le pays environnant, on redescendit pour arriver assez tard à Monnières et un peu las, les fillettes surtout.

Mais la fatigue n'empêcha pas les trois garçons de profiter des dernières lueurs du jour pour fouiller le jardin, la cour, le bois, les vignes, la maison, la cave, les greniers, la ferme, les granges, etc., etc.

On ne trouva Croûton nulle part.

Le lendemain, la matinée fut employée à l'étude, comme d'ordinaire; mais sitôt le déjeuner terminé, Henri, Gaston et Pierre s'élançèrent au

dehors, et cette fois, ce fut le village qu'on fouilla, sans hésiter à franchir les plus humbles seuils. Partout nos petits amis étaient connus et appréciés, Demayriol ayant accoutumé ses neveux et ses nièces à apporter leur obole chez les pauvres, leur sourire à tous, et même une caresse aux petits enfants.

« Ainsi vous serez toujours respectés et aimés, leur disait-il; vous n'excitez ni l'envie ni l'aver-sion, et vous ferez votre devoir envers ceux qui sont moins heureux que vous. »

Hélas! ce soir-là encore les « Trois Suisses » rentrèrent bredouilles et un peu découragés.

« Je crains bien que nous soyons forcés de manquer à notre serment, soupira Gaston.

— Bah! qui sait? » répondit Henri, plus confiant.

Le jour suivant, Demayriol fut prié avec instances par Souillanot, l'adjoint, de venir voir ce qui se passait au puits municipal.

« Oncle Xavier, pouvons-nous aller avec toi? » demandèrent les petits garçons.

— Non, mes enfants : à quoi bon respirer là des émanations peut-être malsaines, quand vous jouissez ici d'un air pur?

— Oh! oncle Xavier, seulement une minute; on dit que tout le village est réuni autour de ce fameux puits.

— Tout le village est peut-être beaucoup dire, fit Demayriol en souriant. Allons, j'emmène Henri et Gaston, mais à la condition qu'ils se tiendront à distance de l'orifice. »

Comme le tuteur et ses deux pupilles approchaient de la place publique où s'attroupaient nombre de curieux, le moindre incident prenant dans les petits bourgs la proportion d'un événement, ils entendirent des rires et des exclamations de dégoût.

Quelle pouvait être la cause de ce rassemblement? Certainement il devait y avoir du nouveau, car tout le village, hommes et femmes, était là. Henri et Gaston étaient fortement intrigués et il leur semblait qu'ils n'arriveraient jamais assez tôt pour savoir de quoi il s'agissait. Aussi se seraient-ils volontiers mis à courir, mais ils n'osaient fausser compagnie à l'oncle Xavier, qui avait été bien gentil de les emmener. Enfin, on arriva près du puits et l'on put se rendre compte de ce qui s'était passé.

Les hommes qui nettoyaient le puits en avaient retiré... on devine quoi : le cadavre de Croûton, mort noyé sans doute depuis cinq ou six jours.

« Mon Dieu ! c'est lui ! » s'écrièrent Henri et Gaston qui reconnaissaient la fourrure orangée du chat bien-aimé de Miquette.

Mais Demayriol les renvoya à la maison, ne jugeant pas nécessaire de les laisser voir de près l'animal déjà décomposé.

Les deux garçonnets rapportèrent la nouvelle à la fois sinistre et drôle à la ferme.

Selon toute probabilité, Croûton, qui aimait à rêver pelotonné en boule sur le bord des margelles, avait été pris d'un étourdissement et avait roulé dans l'abîme sans pouvoir être secouru.

Ainsi, depuis plusieurs jours, les habitants de Monnières buvaient de l'eau *Croûtonnée*, comme disait Pierrot, frissonnant à cette évocation, et ce n'était pas étonnant si beaucoup d'entre eux se trouvaient malades.

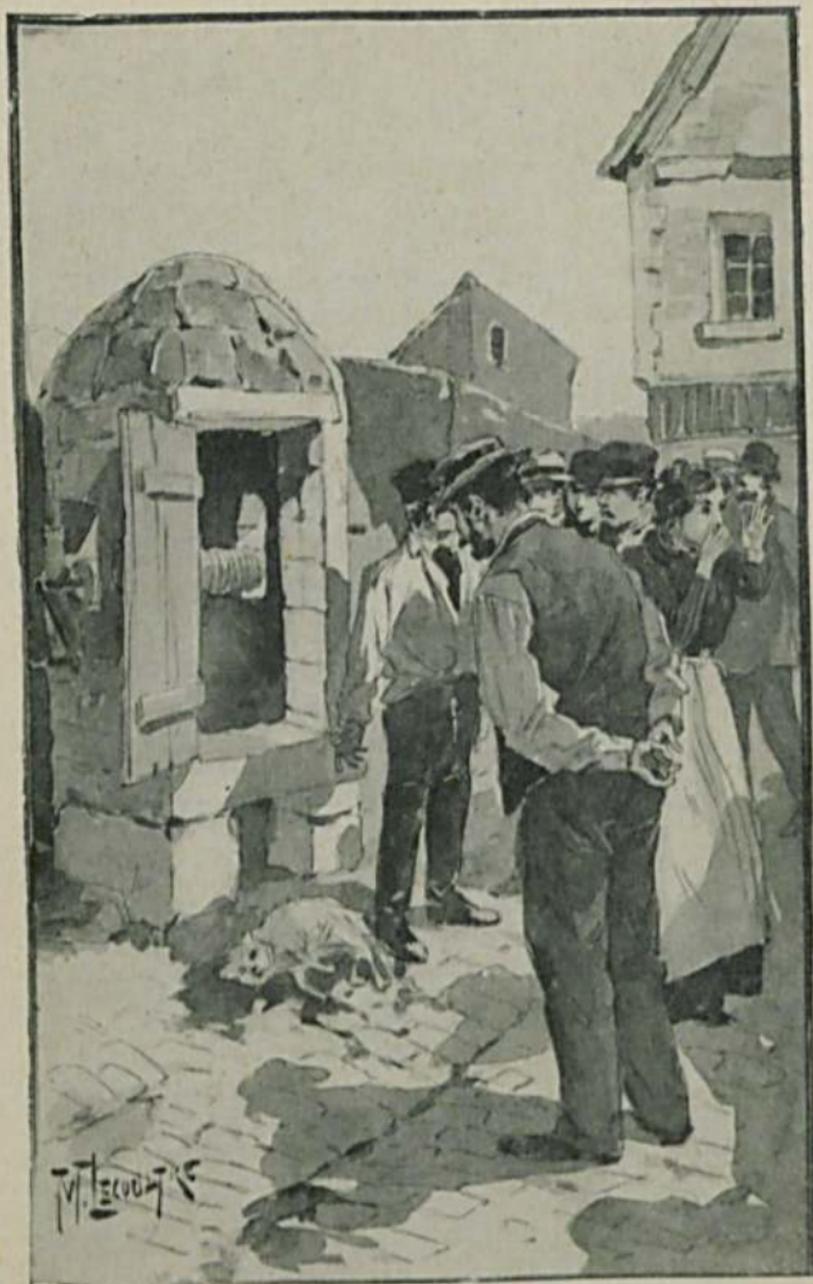
« Voilà une histoire qui amusera bien le docteur Marcacin, conclut Henri.

— Oui, mais pas la pauvre mère Miquette! » soupira Pierrot.

En effet, quand on alla lui annoncer solennellement la fin tragique de son chat, la paysanne poussa des cris aigus.

Dans son désespoir, elle accusait les gens du village, parmi lesquels elle comptait deux ou trois ennemis, d'avoir poussé son pauvre Croûton dans l'abîme.

Les pupilles de Demayriol employèrent toute leur éloquence à lui faire comprendre qu'elle



Les hommes qui nettoyaient le puits en avaient retiré
le cadavre de Croudon.

formulait un jugement téméraire, et que celui qui aurait fait cela eût été puni lui-même par la corruption apportée dans l'eau du puits avec le cadavre de l'animal. Miquette ne se rendit que tardivement à ces raisons et son chagrin fut durable.



XII

Poésies, tableaux vivants, etc., etc.

« Voyons, nous avons vingt-sept sous à nous cinq, fit Henri en agitant une bourse qui rendit un son plus cuivré qu'argenté.

— C'est maigre, soupira Pierrot, mais la faute est à la pou... »

Il allait dire : « à la poupée de Minie », mais un coup de coude de Nénette le rappela à l'ordre.

C'est qu'il s'agissait de fêter l'oncle Xavier, et, avec vingt-sept sous, on ne peut, franchement, offrir un cadeau bien remarquable.

Le conciliabule se tenait à la salle d'étude pendant que l'oncle Xavier se livrait aux douceurs de la chasse en compagnie de Dora, de Knox, de Snapp, de Pétulante et du docteur Marcacin, que

ses malades laissaient un peu en repos depuis l'expurgement du puits municipal.

Henri était assis à califourchon sur une chaise, comme un homme; il ne lui manquait qu'un cigare entre les doigts.

Gaston se carrait commodément sur la table; Pierrot dans la corbeille à papier; Nénette sur le tapis, à terre; Minie se tenait mieux, elle, assise sur une chaise comme une personne sérieuse, ses petits pieds sur le barreau de son siège.

« Que pouvons-nous acheter avec nos vingt-sept sous? répéta la mignonne.

— Oui, quoi? reprit Gaston.

— Il nous faudrait quelqu'un pour nous conseiller, fit Nénette.

— Une tante, par exemple.

— Oui, mais nous n'en avons pas.

— Il vaut mieux que l'oncle Xavier ne soit pas marié, affirma Henri, ainsi il est bien plus à nous.

— Oh! il est bien trop vieux pour se marier, maintenant, nous sommes bien tranquilles, dit Nénette.

— Nous sortons de la question, fit observer Henri d'un air digne. Voyons, que faire?

— Si nous consultions Croustillard?

— C'est cela, Croustillard, Croustillard! » crièrent cinq petites voix joyeuses.

L'ancien soldat montra sa tête embroussaillée dans l'entre-bâillement de la porte.

« Qu'y a-t-il ?

— Viens nous donner une idée.

— Laquelle ? fit Croustillard qui entra tout à fait.

— Voilà : nous avons vingt-sept sous à nous cinq.

— Eh, bien ! tant mieux ! fit le brave domestique ; qu'est-ce que ça me fait ?

— Tu ne comprends pas que nous voulons acheter quelque chose de joli à l'oncle Xavier pour sa fête ? dit Henri.

— Oui, mais quoi ? ajouta son frère.

— Dame ! avec vingt-sept sous ! fit Croustillard en se grattant l'oreille. Je ne vois pas... Si c'était vingt-sept francs encore !...

— Oui, mais ça n'est pas, remarqua judicieusement Gaston.

— Il y aurait bien deux ou trois cigares.

— Ce n'est pas assez, déclara Nénette.

— Des fleurs... commença Croustillard.

— Merci, le jardin en est plein, nous n'allons pas en acheter, je pense ?

— Té ! jouez une comédie à mon capitaine, ça ne vous coûtera qu'un peu d'effort de mémoire.

— On est en vacances, déclara Pierrot qui avait horreur de l'étude.

— Oui, mais que jouer? soupira Henri auquel cette idée souriait.

— Demandez-le à m'sieu Marcacin; y doit connaître de belles choses, lui, car c'est un homme instruit.

— Tu as raison. »

On rendit à Croustillard sa liberté et l'on suivit son conseil.

Le docteur fit apprendre aux enfants une scène d'Athalie, ne sachant trop où puiser un sujet de comédie pour ces gamins; tout érudit qu'il fût, il avait abandonné depuis trop longtemps la littérature... enfantine surtout, pour bien diriger en cela les pupilles de Demayriol.

Le jour solennel arriva enfin. En se mettant à table, l'oncle Xavier remarqua avec un étonnement plus ou moins sincère, que ses neveux et ses nièces avaient fait toilette; or, on n'avait pas d'autre hôte que le bon docteur avec lequel on n'usait pas, d'ordinaire, de cérémonies.

Demayriol trouva sur son assiette, d'abord un gros paquet fleurant le tabac caporal à une lieue; ce paquet contenait vingt-sept cigares d'un sou que l'ancien officier devait remplacer astucieusement et clandestinement par d'autres... plus fins.

Ceux-là, il devait en faire don à Croustillard, moins délicat que son maître en cette matière.

Ensuite, il déroula un petit papier pas mal écrit, sur lequel le poète de la bande avait déposé l'expression de son amour et de celui de ses frères et sœurs.

C'était court, mais bien senti. On va en juger :

C'est ta fête.
 Je suis bête,
 Mais je t'aime
 Quand même.
 De jour en jour
 Notre amour
 Augmente davantage.
 On sera sage
 Pour que tu sois content,
 Oncle Xavier qu'on chérit tant.
 Tu verras
 Et tu ne gronderas
 Pas.
 Que le bon Dieu fasse ta vie
 Longue et jolie.
 Nous t'embrassons
 Et nous signons :

HENRI, NÉNETTE, GASTON, MINIE, PIERRE.

L'oncle Xavier ne tomba peut-être pas en admiration devant cette poésie qui avait fait pâmer d'aise Croustillard, Gertrude, Lizzie, Koumiha, Miquette et Rageot, mais il la lut et la relut, le sourire aux lèvres, embrassa ses chers enfants adoptifs et plia le papier qu'il serra précieusement dans son gilet et qu'il devait conserver toujours,

comme une preuve de la tendresse et de la reconnaissance des orphelins dont il était si bien le père.

Gertrude avait soigné son menu; Croustillard avait placé sur la table un énorme bouquet qui pouvait manquer un peu de grâce dans sa forme, mais qui exprimait à son tour l'attachement de l'ancien soldat pour son capitaine.

Le dessert fut exquis; une belle glace pralinée rafraîchit les jeunes cerveaux un peu allumés par le champagne qu'avait fait monter de la cave l'oncle Xavier.

Les serviteurs eurent leur part du festin et, le café pris, Demayriol se mit en devoir de fumer un des cigares à un sou, qu'il remplaça adroitement par un londrès, et les enfants coururent se costumer pour jouer leur fameux acte d'*Athalie*.

Érigé en salle de spectacle, le salon était fort beau, largement illuminé, et comme l'auditoire était trop peu nombreux, le docteur Marcacin servant de *souffleur*, on fit venir les domestiques charmés d'être admis à la fête.

Tout se passa fort bien, sauf que, un instant, Joas (Nénette), qui avait oublié son mouchoir et éprouvait le besoin de se moucher, dut emprunter celui d'*Athalie* (Minie).

A part ce petit incident, un peu terre à terre,

que notre bon Racine a négligé de glisser dans son chef-d'œuvre, tout réussit à merveille; Abner et Joad jouèrent leur rôle dans la perfection.

Marcacin n'eut presque pas besoin de souffler.

Quant à Pierrot, comme on se défiait de sa mémoire, on l'avait chargé de la partie *décorative* de la pièce.

Enfin, on ne sait comment, ce soir-là, le docteur se trouva avoir dans le caisson de sa voiture un petit feu d'artifice, que l'on tira entre dix heures et minuit.

Les paysans qui n'étaient pas couchés, par extraordinaire, à cette heure tardive, demandèrent la permission de franchir la grille afin de mieux voir.

Non seulement on la leur accorda, mais encore on leur offrit du vin blanc et des gâteaux avec des fruits.

A minuit, tout rentra dans l'ordre et le docteur voulut regagner son domicile par un beau clair de lune, pour le cas où les malades de Sampans auraient besoin de lui pendant la nuit.

Je ne sais pas quel diner copieux on avait fait faire à Bistouri, ni ce qu'on lui avait donné à boire, mais il volait comme une flèche, et si le docteur n'eut pas la tête cassée ce soir-là, c'est

qu'il y a un dieu pour les chevaux qui ont trop bien dîné.

Le lendemain, l'oncle Xavier fit une surprise à ses pupilles : il les avait habitués peu à peu à monter à cheval et à s'y tenir crânement, même Pierrot, même les fillettes ; il loua donc à la ville cinq poneys, et montant lui-même son « cob » qu'il avait amené de Paris, il emmena les trois petits cavaliers et les deux amazones dans les bois de Champvans et même jusqu'à Jouhe.

Croustillard suivait sur un bon gros cheval de ferme pour parer aux accidents s'il en survenait.

Toute la petite cavalcade était ainsi fort gentille à voir et l'on s'amusa beaucoup.

L'oncle Xavier devait renouveler plusieurs fois avant de repartir pour Paris cet exercice salutaire et agréable.

Au retour, donc, de cette mémorable chevauchée, une nouvelle et charmante surprise attendait la petite famille à Monnières.

Assis au salon, fumant un cigare et lisant le journal, M. Fréneç laissait couler les heures sans trop s'impatienter.

A sa vue, les enfants accourent tout joyeux, et Demayriol s'écria d'un ton d'allégresse sincère :
« Fréneç ! ah ! mon ami, quel plaisir de te voir !
Y a-t-il longtemps que tu attends ?

— Oui, mais ça ne fait rien, on peut bien attendre deux heures quand on vient pour une semaine, répondit l'officier en rendant son étrenne à son ami, et en embrassant les garçons et les



M. Frénee laissait couler les heures sans trop s'impatienter.

fillettes tour à tour. Car, je te resterai huit grands jours, si tu le veux bien, Xavier; les manœuvres sont finies et c'est heureux. Ouf! par cette chaleur, c'était dur. »

Il les examina tous d'un rapide coup d'œil :

« Je vois que l'air du Jura vous est salubre, ajouta-t-il, et je m'attends à m'engraisser ferme pendant mon séjour ici.

— Tu nous accorderas plus d'une semaine,

mon ami, dit Demayriol; ton congé n'expire pas si tôt que cela.

— Non, j'ai un mois de permission, mais tu sais que j'ai des parents à aller voir dans le Berri : c'est un devoir auquel je ne puis manquer.

— Enfin, ne parlons pas encore de départ puisque tu arrives. Mais tu dois mourir de soif, mon pauvre ami, et j'oublie les règles de l'hospitalité la plus élémentaire...

— Non, non, permets, fit M. Fréneq en retenant Demayriol qui s'apprêtait à sonner; la cuisinière, dame Gertrude, je crois, m'a déjà traité comme un prince : j'ai bu un madère excellent et grignoté deux biscuits.

— Bien ! elle a eu de l'esprit; nous déjeunons dans une demi-heure, et je t'assure que ces marmots et moi, nous rapportons un solide appétit de notre promenade équestre.

— Oh ! oui, appuyèrent les enfants.

— Personne n'est tombé ? » demanda l'officier. Tous protestèrent.

« Oh ! personne, nous savons nous tenir.

— Et les poneys sont doux et dociles, il faut le reconnaître », dit Demayriol qui ne voulait pas inspirer d'orgueil à ses pupilles.

Le déjeuner fut égayé, comme on le pense, par le nouveau convive; Croustillard eut sa part

des bonjours et des félicitations; puis, le café pris, les deux amis causèrent un instant en tête à tête, et enfin les bagages de l'officier arrivèrent, lentement traînés par un char à bœufs.

On s'étonna beaucoup de voir de si grandes caisses pour un militaire qui n'annonçait qu'un séjour d'une semaine; mais l'étonnement se changea en ahurissement et l'ahurissement en allégresse indicible quand Frédec s'écria :

« Croyez-vous que ces gamins-là me coûtent quarante-deux francs d'excédent avec leurs bicyclettes?

— Avec nos...? fit Henri, n'osant comprendre.

— Avec ça, répondit Frédec en montrant deux caisses à claire-voie qui laissaient entrevoir des roues caoutchoutées et des manivelles nickelées.

— C'est... c'est pour nous? s'écrièrent les garçons, rouges d'émotion.

— Oui, clampins; vous n'imaginiez pas que j'allais arriver les mains vides, je suppose. Je me suis figuré, je ne sais pourquoi, que vous étiez sages...

— Nous le sommes, dit vivement Gaston, du moins à présent..., ajouta-t-il, sa conscience ayant un petit chatouillement en se rappelant la fameuse équipée des anthropophages.

— Il n'y en a que deux, se hâta de reprendre l'officier en se tournant vers Pierrot dont les yeux clignèrent une minute, comme si les larmes lui picotaient la paupière. Toi, mon Pierrot, tu es trop petit encore : il faut garder ce plaisir pour plus tard ; mais tu n'es pas à plaindre quand même, va : ce qui est dans cette caisse brune, là, est pour toi. »

Pierre se précipita vers ladite caisse. Croustillard ne savait plus auquel entendre ; les clous aux dents, les tenailles en main, il déclouait avec ardeur, mais il ne pouvait servir tout le monde à la fois.

Disons tout de suite que, si Henri et Gaston eurent chacun, bien à eux, une bicyclette, objet de leurs rêves et qu'ils convoitaient sans oser la demander à leur tuteur, par discrétion, Pierrot se vit possesseur de son premier fusil qui marchait avec de la vraie poudre, s'il vous plaît, mais heureusement sans danger.

Minie eut une belle poupée, cent fois plus belle que la remplaçante de l'infortunée Célestine, et pourvue d'un trousseau complet.

L'heureuse mère montra sa nouvelle fille aux anthropophages repentants, avec un geste gros de menaces s'ils avaient l'aplomb d'y toucher seulement ; mais il n'y avait aucun risque de ce côté-là.

Nénette devint la directrice et la propriétaire d'une magnifique ménagerie... en carton, rassurez-vous, et ses amis l'appelèrent immédiatement *M^{me} Bidel*.

Croustillard ne fut pas oublié dans la distribution : il eut une si belle pipe en écume de mer, qu'il alla parader dans le village à son premier moment libre, rien que pour ébahir les populations et faire admirer « Marceline ». Il nommait cette pipe « Marceline », nous ne savons pourquoi.

Les enfants rejouèrent pour leur grand ami Fréneq leur acte d'*Athalie*, et cette fois Joas n'eut pas besoin de se moucher.

Croustillard huma des pipes exquisés, et la mère Miquette se consola de la perte de Croûton en adoptant une chatte aimable, spirituelle et pleine de vertus, qu'on appela : « M^{me} de Saint-Trottin. »

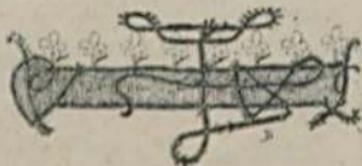
A la fin des vacances, en octobre, elle donna le jour à une nombreuse postérité, et nous aurons l'occasion, un peu plus tard, de reparler de cette intéressante dynastie des Saint-Trottin, aussi recommandables par leurs manières polies que par leurs hauts faits.

M. Fréneq voulut bien accorder à ses amis deux jours de plus qu'il n'avait décidé; mais, au

moment où il faisait ses malles pour se rendre en Berri, l'oncle Xavier se décida tout à coup à l'accompagner; on devait chasser beaucoup là-bas et l'ancien officier pouvait bien s'offrir ce plaisir et ce délassement (délassement qui consiste à se fatiguer énormément, mais ne jouons pas sur les mots), lui qui se dévouait pendant toute l'année à cinq marmots qui n'étaient, en somme, que ses neveux.

La séparation fut mouillée de quelques larmes du côté des restants, mais Demayriol promit de revenir au bout d'une semaine; il laissait les enfants en bonne santé et sous la garde fidèle de Croustillard, de Koumiha, de Gertrude, de Lizzie et surtout du bon docteur Marcacin.

On recommanda aux anthropophages de respecter les poupées de Minie et les broches de la cuisine, et l'on partit beaucoup plus léger de bagages que l'on n'était venu, du moins Fréneç, qui n'avait plus à payer quarante francs d'excédent pour les bicyclettes.



XIII

Nouveaux exploits des trois sauvages.

Le petit Guillaume Bernardi s'en allait au hasard dans la montagne, affamé, les vêtements en loques, les pieds nus dans la poussière, le visage hâve et triste.

Son maître l'avait chassé de chez lui avec un coup de pied... vous savez où, et en lui disant d'un ton bourru :

« Tu n'es qu'un imbécile, tu n'es pas même capable de gagner le peu de pain que tu manges chez nous. Va au diable! »

Et le pauvre, à huit ans, un peu simple d'esprit en effet, se trouvait seul au monde, sans asile, et marchait à l'aventure, se demandant quand il mangerait et où il coucherait.

Soudain, il s'étonna d'entrer dans une sorte d'excavation, au milieu du mont de l'Or chaud;

devant lui se dressait un poteau indicateur portant pour enseigne ces mots tracés en lettres énormes, et agrémentés de fautes d'orthographe :

« *Trou de l'Or froid. Propriété exclusive des Mohicans : « La longe Carabine, Oueil de Faucon et le Cerf-Agile. »*

« *Prière de respecté se qu'on y trouvera. »*

Mais Guillaume ne savait pas lire et l'affiche ne lui apprit rien du tout.

« Si je m'asseyais ici? pensa-t-il; la montagne est à tout le monde. »

Il joignit l'action à la pensée et se laissa tomber sur la mousse.

Au bout d'un instant il releva la tête avec inquiétude : un bruit singulier, des cris inhumains se faisaient entendre.

Bientôt, à ces exclamations discordantes succéda un galop sourd, une sorte de piélinement sur le sol; puis, arrivèrent trois êtres étranges que Guillaume considéra avec effarement.

Il y avait de quoi : devant lui, apparaissaient trois garçons de sept à onze ans, couleur de bronze, coiffés de plumes de vautour au sommet des cheveux rattachés en touffe, les reins ceints d'un pagne rayé; ils roulaient des yeux féroces et brandissaient des armes.

Eh! quoi! des sauvages en plein Jura, sur le

mont de l'Or chaud? C'était à n'y rien comprendre.

Guillaume, qui n'avait lu ni Robinson Crusoé, ni Fenimore Cooper, ni Gustave Aymard, et pour cause, ouvrit des yeux énormes à l'aspect des arrivants. Il n'était pas très effrayé : le pauvre petit avait subi la méchanceté de son maître d'abord, puis celle des garçons de la ferme ; il ne croyait pas qu'on pût être plus brutal qu'eux.

Cependant les sauvages avaient aperçu Guillaume.

« L'ennemi ! cria l'un d'eux. Sus à l'ennemi ! »

Henri arrêta son frère et, d'un geste plein de noblesse, se campant devant le petit vagabond :

« Vous vous trompez, ce n'est pas un ennemi, c'est plutôt un naufragé.

— Au fait, c'est notre affaire, s'écria Gaston.

— Il n'a seulement pas peur de nous ! » murmura Pierrot, dépité.

Mais Henri, s'adressant au petit garçon inconnu, dit en faisant le geste de caresser une longue moustache flottante :

« N'est-ce pas, tu es un naufragé ?

— Non, je suis un berger, répondit l'enfant.

— Tu viens d'un rivage lointain ?

— Je viens de Champbœuf.

— Quelle est ta nationalité ? »

Guillaume ne répondit pas : il ne pouvait comprendre ce grand mot.

« Tu es né en Europe enfin ? dit Gaston.

— A Louhans, répliqua le petit garçon intimidé par ces questions réitérées.

— C'est bien, nous fraternisons avec les Français, fit Henri d'un ton royal. Et comment te nommes-tu ?

— Guillaume, mais à la ferme on m'appelait toujours l'Imbécile. »

Étonnés, les trois sauvages se regardèrent.

« Noble étranger, reprit l'ainé avec une certaine majesté, quel vent t'a poussé vers notre rivage ? »

Guillaume leva la tête, un peu surpris : le mot rivage, ici, était certes pris au figuré, le mont de l'Or chaud restant, hiver comme été, absolument dépourvu d'eau.

« Ce n'est pas le vent, répliqua le pâtre, mais mon maître, le fermier des Baies, qui m'a trouvé trop bête pour continuer mon service chez lui. Alors j'ai marché devant moi... je suis tout seul au monde...

— Tant mieux ! s'écria naïvement Pierrot, il sera notre Vendredi !

— Votre... ? Vous avez donc des moutons à garder ? demanda Guillaume l'Imbécile avec non moins d'ingénuité.

— Il s'agit de tout autre chose, répliqua Gaston

d'un air important. Naufragé, sais-tu que tu aurais pu tomber entre les mains de nos voisins les Sioux?...

— Je ne connais pas ces gens-là, fit timidement le pâtre; je ne suis jamais sorti de Champ-bœuf... Et puis, je ne m'appelle pas Naufragé, mais Guillaume, ou l'Imb'cile, au choix.

— Tu l'as déjà dit, mais te déplairait-il de te nommer Vendredi, provisoirement?

— Vendredi Provisoirement au lieu de Guillaume Bernardi?... Oh! si cela vous fait plaisir! Ça n'est pas plus long ni plus laid.

— Si tu es docile, tu seras bien traité.

— Ah! vous pouvez bien faire de moi ce que vous voulez, soupira l'enfant abandonné avec une lassitude infinie; j'aime mieux être avec vous, tout noirs que vous êtes, qu'avec le fermier des Baies.

— Est-ce qu'il te battait, par hasard?

— Je crois bien! »

Et Guillaume montra sous ses haillons sa pauvre peau pâle et collée aux os, toute bleue des coups reçus.

« Nous châtierons cet homme, dirent les trois sauvages dans un élan magnifique et en étendant la main. Tu nous diras où il demeure et nous irons ravager ses plantations et incendier sa hutte. C'est un incivilisé, un Huron...

— Non, c'est un riche fermier, corrigea doucement Guillaume.

— Est-ce qu'il te donnait à manger?

— Bien peu.

— Tu as peut-être faim, maintenant?

— Oh! oui; très faim. »

Henri se tourna vers Gaston :

« Cours à notre grand campement, dit-il, et rapporte des vivres à cet infortuné. »

Le grand campement, c'était la maison, on le devine. Gaston jeta un regard rapide à son maillot couleur châtaigne et à son pagne :

« L'oncle Xavier ne veut pas qu'on coure les chemins en costume de sauvage », objecta-t-il.

Henri haussa les épaules :

« Il y a cas de force majeure, répliqua-t-il. Pars vite, ce malheureux va peut-être expirer de faim sous nos yeux. Et puis, tu n'as que la route à traverser en courant pour atteindre la cour de *chez nous*; or, il n'y passe jamais personne. »

Déjà Gaston franchissait l'espace, effleurant à peine le sol poudreux de ses *mocassins* de peau.

Henri avait eu d'autant moins de scrupule à le pousser à désobéir, que, l'oncle Xavier chassant en Berri dans ce moment, on ne courait pas le risque de s'exposer à une gronderie.

Gaston revint au bout de dix minutes, muni d'un morceau de viande froide, d'un énorme croûton de pain, d'une tablette de chocolat et de fruits, ainsi que d'une gourde pleine de ce liquide inoffensif et désaltérant appelé « coco ».

« Voici un quartier de l'épaule d'un blanc que nous avons rôti hier, dit-il; puis un gâteau de manioc, du cacao et de l'ananas; voici également unealebasse remplie de vin de palmier. »

A tout ce fatras, Guillaume ne comprenait qu'une chose : c'est que ces provisions étaient pour lui; de fait, il y avait là de quoi nourrir deux garçons de son âge et d'estomac solide.

Le pauvre petit se jeta sur le pain et la viande et commença à dévorer avec une satisfaction évidente.

Les pupilles de Demayriol, *mohicanisés* pour plusieurs heures, le regardaient avec non moins de plaisir; ils sentaient que, tout en s'amusant, ils faisaient une bonne action.

« Il a peut-être été abandonné sur un rocher, suggéra l'un.

— L'intelligence brille en ses yeux, dit un autre (qui se trompait joliment, par parenthèse, car le pauvre Guillaume avait une figure douce et honnête, mais absolument niaise).

— Nous lui fournirons un pagne et des mocas-



« Voici un quartier de l'épaule d'un blanc... »

sins », ajouta le troisième en inspectant les sabots usés et le piètre costume du jeune père.

Lorsque celui-ci eut consommé environ les deux tiers de ses provisions, il souffla un peu, jeta un coup d'œil inquiet sur ce qui en restait, et demanda :

« C'est-il à moi, ça ? »

— Oui.

— Alors, je peux le garder pour demain ?

— Et même pour ce soir, va ; demain tu auras d'autres vivres. »

La figure de Guillaume s'illumina.

« Ce soir je dînerai encore ? »

— Oui, et demain aussi.

— Oh ! que vous êtes bons ! Alors, vous allez me donner de l'ouvrage ?

— Oui. Auras-tu froid si tu passes la nuit là ? »

Et Henri montrait à son Vendredi une petite niche creusée dans le roc, où se trouvaient un lit de mousse sèche, une vieille couverture et quelques menus objets inutiles.

« Froid, avec une couverture et de quoi manger ? fit le père en joignant les mains dans un geste d'extase.

— Bien, c'est convenu alors. — Tu es bien heureux de pouvoir coucher là, reprit Gaston avec envie. Moi, je voudrais bien en faire autant

au moins une nuit, mais l'oncle Xavier ne le permet pas.

— Vous avez donc un oncle? soupira Guillaume; moi, je n'ai personne.

— Oui, et tu feras sa connaissance ainsi que celle de nos sœurette.

— Et s'ils me chassent d'ici? s'écria le petit bonhomme effrayé.

— Pas de danger, va! »

On joua ensemble jusqu'à la tombée de la nuit, puis les enfants organisèrent le souper et le coucher du jeune Vendredi et allumèrent un feu de branches sèches, jeu plus ou moins prudent, afin, disaient-ils, d'éloigner les fauves.

Guillaume ne comprenait toujours rien à ce que faisaient ses protecteurs, mais il se sentait à l'abri et avait de quoi manger, et cela lui suffisait. Seulement, sa surprise fut grande lorsqu'il vit les trois sauvages disparaître successivement dans la « caverne », s'y dépouiller de leur peau couleur chocolat, et reparaitre avec des vêtements bourgeois, essentiellement parisiens, et une peau, sinon très blanche, du moins très européenne aussi, les enfants se lavant avec une solution d'eau et d'alcool avant de regagner leurs pénates.

On finit par faire comprendre, non sans difficultés d'ailleurs, à Guillaume, que cette « sauvagi-

sation » n'était qu'un jeu et que ce jeu se renouvelait presque tous les jours.

« C'est drôle, pensa le petit père, moi, si j'étais un enfant riche, je me garderais bien de me déshabiller comme ça et de jouer au sauvage. »

On le laissa donc seul maître de la *savane* et de la *forêt vierge*, et l'on partit en courant pour la maison où la cloche du diner sonnait à grande volée; lors même que l'oncle Xavier était absent, les trois garçons avaient trop de galanterie pour faire attendre les petites filles.

Naturellement, tout le long du repas il ne fut question que de Vendredi, que Nénette et Minie désiraient vivement connaître.

Aussi fut-il convenu que, le lendemain, elles accompagneraient leurs frères au mont de l'Or chaud, escortées de Koumiha, car si les Mohicans avaient la permission d'y aller seuls, il n'en était pas de même pour les fillettes.

Le lendemain, donc, une fois les devoirs terminés (et on les sabrait ferme, en l'absence du tuteur), la petite troupe s'achemina vers « le Trou de l'Or froid ».

On y retrouva Vendredi-Guillaume bien vivant et tout disposé à engloutir le copieux déjeuner qu'apportaient ses protecteurs.

Mais il ouvrit une bouche énorme à l'aspect de

Nénette et de Minie, et surtout de Koumiha qui, cette fois, était *bon teint*.

« Ainsi, Vendredi, fit Gaston, tu veux bien rester avec nous ? »

— Oh ! oui », répondit l'enfant avec conviction.

Il ajouta, en coulant un regard caressant à son lit de broussailles sèches :

« Je n'ai jamais si bien ni si longtemps dormi.

— C'est bon, nous t'adoptons, dit Henri. Et, comme la saison ne tardera pas à commencer et que ton naufrage a mis tes habits en loques, nous t'en fournirons d'autres. De plus, tu feras, comme nous, quatre repas par jour. »

Vendredi joignit les mains avec onction.

« Quatre repas ! »

— Mais, fit observer la sage Minie, qui ne se hasardait plus à apporter sa poupée dans ces lieux sauvages, c'est une drôle d'idée de le faire coucher ici...

— Nous ne pouvons pas lui offrir une chambre à la maison tant que l'oncle Xavier n'est pas là pour l'autoriser, répliqua Gaston. Si ensuite il se fâchait ?

— Pourquoi qu'il ne coucherait pas dans le petit bois ? insinua Nénette. Ce serait au moins chez nous et, tout de même, pas dans la maison.

Il fait encore chaud; on lui prêterait le hamac...

— Brrr! fit Pierrot, simulant un frisson.

— Que tu es nigaud! le hamac serait pourvu d'un édredon et d'un coussin.

— Ah! bien, fallait le dire. Aimerais-tu coucher dans un hamac, Vendredi? ajouta Pierre en s'adressant au pâtre.

— Qu'est-ce que c'est?

— Un filet tressé avec du chanvre; on y est bien. Et puis, blotti sous l'édredon, tu seras encore mieux.

— J'étais plus mal logé à la ferme des Baies, murmura le petit abandonné.

— C'est convenu. A présent, nous allons faire une expédition dans la savane; ces demoiselles, que tu vois, seront deux jeunes blanches que nous aurons capturées comme otages; quant à Koumiha, on va lui donner un rôle aussi. »

Et le jeu reprit de plus belle.

Pendant huit jours, Guillaume-Vendredi Bernardi, surnommé l'Imbécile, vécut heureux comme un roi dans sa caverne et sa forêt vierge, où ses bienfaiteurs aux plumes d'aigle lui apportaient d'abondantes provisions; puis, il s'était lié d'une étroite amitié avec les quatre chiens, même avec M^{me} de Saint-Trottin, successeur de Croûton, consolatrice de Miquette; Croustillard lui-même daignait s'intéresser à lui.

De plus, il était vêtu princièrement (du moins lui semblait-il) de vêtements hors d'usage de Henri de Moreillon, mais encore bien bons pour le petit pâtre.

Bref, il dormait douze heures sur vingt-quatre et engraisait à vue d'œil.

Le matin, il s'ennuyait un peu et, comme il n'était guère intelligent, il ne savait pas s'occuper par lui-même.

Les fillettes essayèrent de lui apprendre à lire, mais elles y renoncèrent bien vite en constatant l'ineptie de leur élève.

Vendredi était doux, docile et reconnaissant, mais assez bête, en effet. Ce n'était pas sa faute; on ne lui en voulait donc pas pour cela, mais le pauvre petit, même en grandissant, ne devait jamais se rendre très utile. Or, un jour que la pluie vint et que les enfants durent rester dans la maison, Croustillard eut l'idée d'essayer les capacités de Guillaume. Il l'envoya à Champvans avec ordre d'aller dire au docteur Marcacin, de la part des enfants Fallières et Moreillon : « On ne vous a pas vu depuis deux jours et on serait bien content, à Monnières, si vous veniez partager ce soir le dîner de vos petits amis. »

Guillaume, qui n'avait pas plus de mémoire que d'esprit, se répéta tout le long du chemin sa com-

mission afin de ne pas l'oublier, mais il ne se sentait pas de joie à l'idée de *se montrer* bien mis, gras, et porteur d'un parapluie surtout, dans le pays où on l'avait vu misérable et honteux.

Arrivé à destination, comme il allait sonner à la porte du docteur, un passant l'arrêta :

« Y n'y est pas, m'sieu Marcacin; c'est-y pour quéqu'un de très malade?

— Non, répondit l'enfant.

— En ce cas, va donc chez le pharmacien, m'sieu Aly Boron (le pharmacien s'appelait Aly Boron, ce n'est pas ma faute, je vous assure) : dans certains cas, médecin ou pharmacien, c'est tout un.

— Bon! si c'est tout un, tout va bien, se dit l'innocent qui courut à la pharmacie et prononça les paroles tant de fois répétées le long de la route :

« Mes maîtres vous envoient dire qu'ils voudraient bien vous voir et souper avec vous ce soir. »

— Tes maîtres? Qui ça? demanda l'apothicaire.

— Je suis en service chez m'sieu Demayriol.

— Ah! l'ancien officier?... Ce monsieur si distingué?... Et il me fait l'honneur..., s'écria Aly Boron rouge d'orgueil et suffoquant de joie.

— Eh! oui, puisqu'on dit qu'un médecin et un

pharmacien c'est tout comme », conclut Guillaume qui se retira et se plaça au beau milieu de la rue pour ouvrir son fameux parapluie et ainsi ébahir la population de Champvans.

Il ne pleuvait plus, mais ça ne faisait rien. A son tour, il se rengorgeait en entendant les exclamations suivantes :

« Tiens! l'innocent de la ferme des Baies qui n'y est plus! On lui a fait un sort chez le m'sieu de Monnières. Regardez-moi s'il a l'air cossu; a-t-il de la chance, bon Dieu! a-t-il de la chance! »

Mais le pauvre fut moins fier le soir, lorsque, à l'heure du souper, on vit paraître Aly Boron, rasé de frais, ganté pour la seconde fois de sa vie, souriant et joyeux, et qui demandait à saluer son amphitryon.

Tout finit par s'expliquer, hélas! non sans peine; Aly Boron repartit, mais non comme il était venu, car, afin d'apaiser sa colère, Croustillard dut le lester d'un joli petit lunch au madère, et faire atteler le coupé en son honneur.

Par exemple, l'histoire fit la joie du docteur Marcacin, qui arriva au moment du dîner, à la vive allégresse des cinq marmots; il leur conseilla de ne pas trop gronder le pauvre Guillaume et surtout de ne plus lui confier de commissions de ce genre.

Deux jours plus tard, on oublia cette recommandation. Trois fois par semaine, l'ancien pâtre se rendait au presbytère pour y apprendre le catéchisme, tâche à laquelle avait renoncé Gertrude, tant le pauvre avait la tête dure.

Un matin, il dit aux fillettes qui lui demandaient des nouvelles de sa leçon :

« M'sieu le curé, il m'a dit comme ça : « Je veux toujours aller voir les pupilles de M. Demayriol, à qui je dois une visite, et je suis trop occupé pour le faire. » Qu'est-ce qu'il faudra répondre s'il me répète ça ?

— Eh bien ! tu répondras, fit Minie, que lorsqu'il nous fera l'honneur de venir, il sera le bienvenu.

— Bon ! »

Et l'innocent crut apprendre la phrase par cœur. Le surlendemain, comme il retournait au presbytère, le prêtre lui redit par hasard la même chose que l'autre jour.

« Eh bien ! monsieur le curé, s'écria vivement Guillaume, les petites demoiselles, elles ont dit que si vous veniez à leur maison vous seriez..., attendez donc, ça finit par... menu ! Vous seriez haché menu !... » ajouta-t-il triomphant.

D'abord un peu interloqué, le vieillard réfléchit ensuite à la bêtise de son disciple, et il résolut

de ne pas se formaliser avant de savoir le fin mot de l'histoire.

Ce fin mot, il l'eut le jour même en allant visiter les gentils pupilles de l'officier, et il rit beaucoup, tout en cherchant à apaiser le courroux d'Herminie, révoltée de tant d'ineptie.

« Le docteur avait raison, dit-elle à ses frères, ne donnons jamais de mission à remplir à ce pauvre garçon : il ne nous ferait que des sottises. Si je sais à quoi on pourra l'employer quand nous quitterons le Jura !

— Ne vous inquiétez pas de ça, mademoiselle, répliqua Croustillard en riant. Mon capitaine l'adjoindra sûrement comme aide au vieux père Rageot qui n'a plus toute sa force. »



XIV

Correspondance graduée.

Mon bon petit oncle,

C'est joliment long, dix grands jours sans toi ! Nous t'écrivons chacun à notre tour, moi d'abord qui suis le plus grand.

Nous allons tous bien, excepté Minie qui s'est donné une indigestion de petits fours ; mais le docteur Marcacin l'a sauvée, je veux dire guérie.

Il y a eu aussi de malade M^{me} de St-Trottin ; le docteur l'a aussi guérie ; il ne nous l'a pas laissé voir de toute une journée, de peur que ça ne soit la fièvre scarlatine, et ça se prend, il paraît.

C'est un grand médecin.

Mais quand elle a été mieux, elle a trouvé des petits chats, tout petits, petits, dans une corbeille, et elle s'est faite leur nourrice ! Elle les

lèche toute la journée; ça doit joliment la fatiguer.

Miquette est toute consolée de son Croûton.

Elle donne à téter aussi toute la journée (toujours M^{me} de St-Trotin) aux deux petits chats, mais dans deux mois on les fera manger.

Nous lui apportons des biscuits, tu permets bien, n'est-ce pas, oncle Xavier? des cassés seulement, qu'on ne peut pas mettre sur la table.

Nous les appelons : Paul et Virginie (toujours les petits chats), sur le conseil de Croustillard qui a lu une histoire comme ça qui l'a fait pleurer, qu'il nous a dit.

Il nous en a raconté quelques-unes d'histoires, qu'il est question de voleurs et de pirates. C'était joli, mais pas tant que celles que tu nous racontes, oncle Xavier; je ne le dis pas à Croustillard pour ne pas lui faire de chagrin puisqu'il se donne la peine de nous les raconter, mais à toi je peux, n'est-ce pas?

Pierrot est tout enthousiasmé des aventures des pirates. A présent il dit qu'il voudrait être forban, corsaire, ce qui est bien nigaud de sa part, lui qui est poltron comme un lièvre ou comme une fille!

Oh! mon Dieu! s'il lisait ma lettre, il me ferait rayer ça, bien sûr.

Folichonne a encore fait des siennes quand on l'a sortie avec les autres chevaux; Croustillard croit qu'on lui donne trop d'avoine.

Gertrude et Lizzie se sont prises aux cheveux l'autre jour, mais maintenant elles ont fait la paix.

Nous sommes allés au mont Rolland à pied vendredi soir avec Croustillard et Koumiha; les petites sœurs n'avaient pas emporté d'ombrelles, et il faisait un soleil, et une chaleur! Nous nous sommes tous mis à l'ombre de ma carabine que j'avais plantée en terre.

J'ai perdu mon couteau dans la promenade; tu sais, oncle Xavier, mon beau couteau à trois lames, que Nénette s'est coupée avec une fois?

Ça n'est pas pour demander de m'en rapporter un autre; je n'avais qu'à ne pas le perdre, mais ça m'ennuie bien, va.

A présent, oncle Xavier, chasse bien, mais ne tue pas trop de jolis petits chevreuils et ne te tue pas toi-même; nous en mourrions tous de chagrin. Embrasse bien pour moi ton ami M. Fréneç et sa maman, puisque tu es chez elle.

Nous t'embrassons tous bien et ce sera au tour de Minie à t'écrire bientôt.

Croustillard et les bonnes te disent bien des

choses. Reviens vite pour voir les deux petits chats avant qu'ils grandissent.

Ton petit garçon qui t'aime beaucoup et qui est respectueusement,

HENRI DE MOREILLON.

.

Mon cher oncle Xavier,

Tu ne feras pas attention aux fautes d'orthographe, n'est-ce pas ?

Comment allez-vous tous chez ton ami M. Fré-
nec que je remercie bien de sa belle poupée ?
Les petits frères ne me l'ont pas encore mangée,
mais un peu plus, l'autre jour, le jeune chien
Knox l'emportait au fond du jardin ; j'ai eu une
peur ! D'ailleurs, il emporte toutes les bottines
pour jouer avec et les mordre ; hier on a retrouvé
ma chemise de nuit au fond du petit bois ; sûre-
ment, c'est Knox le voleur.

Quant à Dora, elle devient si grasse que ses
quatre jambes ont des mollets ; ça n'est pas comme
moi qui n'en ai guère, mais Gertrude dit que ça
me poussera plus tard.

Adieu, cher oncle Xavier, nous sommes
sages pour que tu sois content de nous et
nous t'embrassons tous très fort. Oh ! si tu pouvais

revenir plus tôt que tu ne l'as dit, quelle joie ce serait !

J'ai perdu un soulier de ma poupée et je suis

Ta petite Minie qui t'aime beaucoup et qui t'embrasse respectueusement.

.

Mon cher oncle,

Nous avons adopté un petit garçon que nous te présenterons à ton retour; tu permets bien, n'est-ce pas? C'est en jouant aux sauvages, mais nous ne l'avons pas mis à la broche comme la poupée de Minie.

Ça serait trop long de te raconter son histoire à présent, ça prendrait toute une feuille de papier; ça sera pour quand tu reviendras et je voudrais bien que ça soit bientôt.

Une fois rentré à Paris, nous projetons d'écrire nos mémoires; Henri dit que ce sera mal écrit et plein de fautes d'orthographe, mais ça n'est pas pour le public que nous voulons faire ça, c'est pour le faire lire plus tard à nos enfants quand nous serons vieux comme toi, oncle Xavier.

Nous avons visité Dole à fond et ses anciennes choses; pour ça, on nous a donné un *Cicéron* pourtant pas vieux (j'aurais cru Cicéron plus

ancien) à qui Croustillard a donné quarante sous pour avoir parlé tout le temps de choses que nous ne comprenions pas. Nous aurions mieux aimé aller goûter chez le pâtissier.

Il est venu ce matin un homme déchiré à qui nous avons donné du pain et à manger.

Adieu, mon cher oncle que j'aime beaucoup ; je comprends rien au thème latin que tu m'as donné à faire et je t'embrasse de tout mon cœur très respectueusement.

Ton neveu.

GASTON FALLIÈRES.

.....

Mon cher petit oncle,

J'ai renversé de l'encre sur ma table à écrire, mais le papier buvard l'a buée comme un ivrogne ; heureusement, sans ça j'aurais fait des taches sur ma lettre.

Nous sommes presque tous sages et nous nous amusons bien, mais nous nous ennuyons aussi bien de ne pas te voir.

T'enrhume pas, et je te quitte pour aller jouer en t'aimant et t'embrassant de tout notre cœur.

Ton petit garçon respectueux et soumis,

PIERRE DE MOREILLON.

.....

Mon cher oncle Xavier,

Je t'aime bien, reviens vite et reçois tous les baisers de ta petite

NÉNETTE.

Koumiha aussi t'embrasse.

.....

Mon capitaine,

J'ai pensé que mon capitaine serait bien aise d'avoir de ma propre bouche des nouvelles de ses pupilles et je viens lui faire le rapport.

Pour lors, comme on dit ici, tout va bien, excepté que M. Henri, qui aime toujours à taquiner les animaux qu'il ne connaît pas, s'est fait mordre à..., je ne sais comment préciser l'endroit à mon capitaine : entre la ceinture et le bas des reins, par derrière; ça n'a pas été grand'chose, mais de deux jours l'enfant n'a pu s'asseoir sans difficulté.

La cuisinière et la mère Miquette ont été en froid pendant quarante-huit heures.

Par vingt-deux degrés de chaleur qu'il faisait, ça n'était pas désagréable, je pense.

Les pupilles de mon capitaine travaillent... comme ça; M^{lle} Herminie égratigne tous les jours son piano et M. Henri son violon, mais ça ne va pas comme quand mon capitaine est là.

A part ça, tout le monde va bien; M^{lle} Herminie n'aime toujours pas beaucoup la soupe, mais ses frères et sœur ont bon appétit.

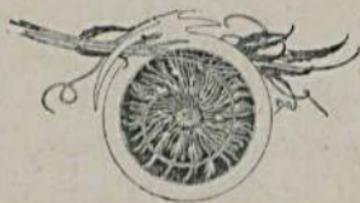
J'espère que mon capitaine jouit toujours d'une belle santé et qu'il joue du fusil avec bonheur.

Les enfants ont découvert sur le mont de l'Or chaud un galopin qui est doux et bien élevé, mais bêta en diable; je ne sais pas ce que mon capitaine pourra en faire, mais pour sûr il ne sera bon qu'à la ferme.

Et je suis avec bien du respect, mon capitaine,

Votre ordonnance dévouée,

HIPPOLYTE CROUSTILLARD,
ex-cavalier au 27^e dragons.



XV

Un taureau et une jaunisse.

Nous ne parlerons pas du retour de l'oncle Xavier, ni de l'enthousiasme avec lequel on l'accueillit; cela se conçoit facilement, étant donné l'attachement, l'amour même, qui liait le tuteur à ses pupilles.

Disons tout de suite que, les vacances touchant à leur terme et l'automne étant venu, on ne jouait plus au sauvage et l'on songeait, un peu tristement, au collège qui allait engloutir dans son vaste sein nos amis Henri de Moreillon et Gaston Fallières.

Pierre était trop petit encore; quant aux fillettes, dès la rentrée à Paris, on devait leur donner une institutrice qui s'occuperait d'elles du matin au soir.

Guillaume-Vendredi revint à son état naturel

de vacher et de pâtre et, s'il n'acquerrait guère d'intelligence, du moins aidait-il de tout son pouvoir Rageot et Miquette.

Mais voici qu'un incident, un accident plutôt, retarda le départ pour Paris.

Un jeudi d'octobre, la petite bande alla se promener pour la dernière fois au mont de l'Orchaud, surveillée par Koumiha qui commençait à trouver *frais* le climat du Jura.

L'oncle Xavier et Croustillard s'occupaient des bagages que l'on envoyait en petite vitesse, Lizzie de raccommodages et Gertrude de son dîner.

Tout à coup, comme Henri, Gaston et Nénette marchaient en avant des autres, ils virent accourir un jeune garçon, tout rouge et essoufflé, qui leur dit d'une voix entrecoupée :

« Faites attention ! Mon taureau s'est lâché dans la montagne et je ne peux plus le retrouver. Pour lors, faut se garer, car y n'est pas commode, et la petite demoiselle, elle a une jupe rouge », ajouta-t-il en désignant la robe de Minie.

La fillette eut un mouvement de terreur et devint pâle :

« Retournons à la maison », dit-elle.

Et, afin de courir plus vite, elle détacha son châle qui glissa à terre.

Henri s'en saisit, disant :



« Mon taureau est lâché dans la montagne. »

« Bah ! nous ne risquons rien ; mais si tu as peur, Minie, cours devant, ne t'inquiète pas de ton châte : je le porterai.

— Je te crois, que j'ai peur », riposta la fillette qui se mit à courir dans la direction des retardataires, afin de leur faire rebrousser chemin.

Mais elle avait à franchir une cinquantaine de mètres, et tout à coup, au détour d'un sentier qui serpentait dans la colline, un galop lourd et irrégulier retentit, remplissant d'effroi tous ceux qui l'entendirent.

« Minie, gare-toi ! » lui cria son frère d'un accent étranglé par l'émotion.

Mais au lieu d'obéir, paralysée par la crainte, la pauvrete demeura au milieu du chemin, pâle comme une morte et tremblant de tous ses membres.

Soufflant et renâclant, la bête arrivait droit sur elle, agacée à l'aspect de la jupe rouge et furieuse de se voir poursuivie par son gardien auquel elle avait échappé.

Minie tomba par terre et s'évanouit ; son pauvre petit corps ne formait plus sur le sol qu'une masse inerte et sombre que le taureau flaira l'espace d'une seconde ; puis, il releva son énorme tête, prêt à foncer sur sa victime...

Koumiha, grise d'épouvante, les jambes flageo-

lantes, faisait ce qu'elle pouvait pour accourir, mais elle avait encore une trentaine de mètres à franchir.....

Nénette, folle de terreur, se cramponnait à sa jupe; prudemment, Gaston et Pierrot, poussant des clameurs désespérées, s'étaient mis à l'abri.

Restait Henri.

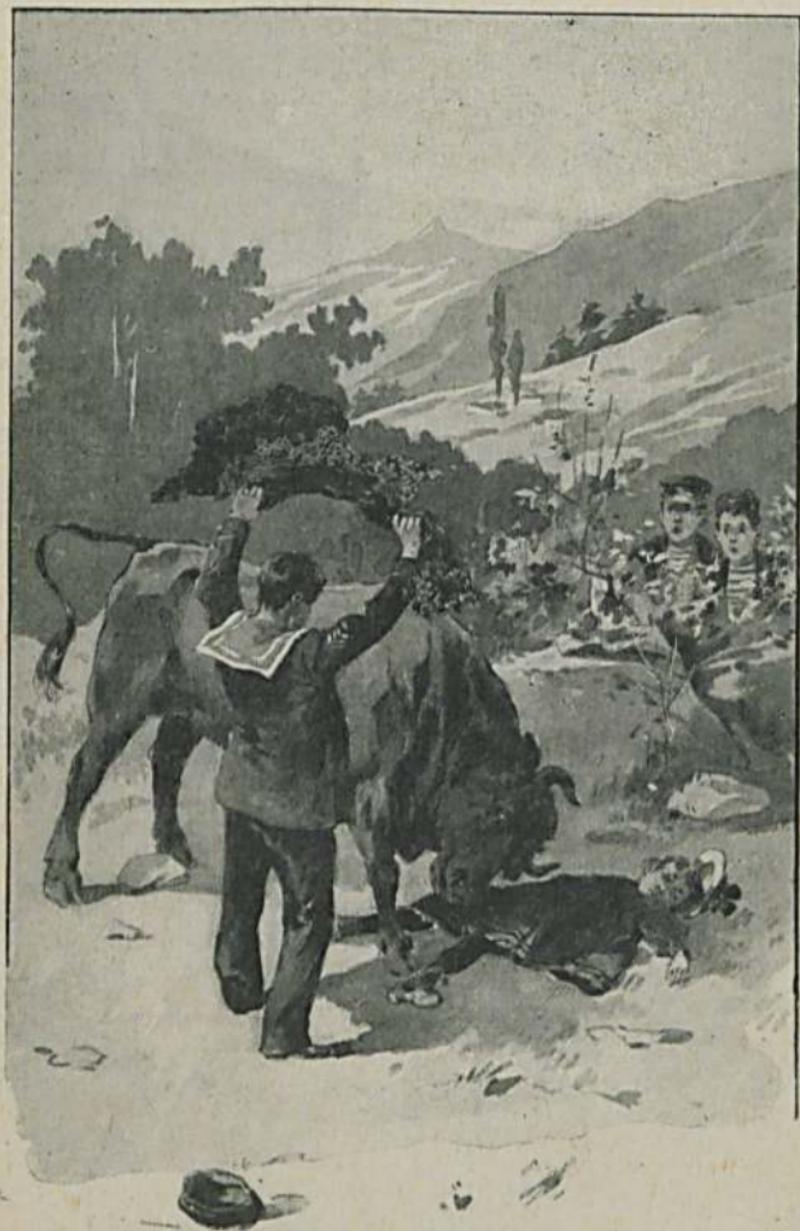
Il ne se mit pas à l'abri, lui, non; et, fou de rage contre l'horrible bête qui allait piétiner et transpercer sa chère petite sœur adoptive, prompt comme l'éclair, il lui jeta une pierre assez grosse.

Atteint au flanc, gêné et étonné par cette attaque imprévue, le taureau se retourna; Henri avait eu le temps de réfléchir, promptement, il est vrai, mais l'idée lui vint de jeter sur la tête de l'animal furieux le châle de Minie qu'il portait sur son bras depuis quelques minutes.

Ce mouvement, bien calculé ou heureux, décidait de la vie de la petite fille et peut-être de celle de Henri.

Le courageux enfant adressa mentalement une courte prière au ciel, sentant qu'il jouait une partie suprême, et il eut la joie de voir son coup réussir : le taureau, aveuglé, cherchait à se débarrasser du châle et, dans ses bonds désordonnés, il s'y empêtrait de plus en plus.

Henri en profita et, aidé de la Havanaise qui



Henri lança un châle sur la tête de l'animal furieux.

arrivait enfin, il traîna Minie hors du chemin, à l'abri de la haie qui protégeait déjà Pierrot, Gaston et Nénette.

Quand ils se virent réunis et sains et saufs, les cinq enfants se mirent à pleurer, et Koumiha plus fort que tous; mais c'était une salutaire réaction; les nerfs de Minie étant ainsi soulagés, elle reprit ses forces, et le jeune paysan qui, tout à l'heure, cherchait la bête échappée, l'ayant retrouvée et ramenée à l'obéissance, la petite bande, encore très émue, retourna à la maison.

« Quoi? déjà de retour? Est-ce qu'il pleut? » demanda Demayriol en apercevant ses pupilles plus tôt qu'il ne les attendait.

Mais en apprenant l'horrible danger qu'avait couru Minie, l'ancien officier devint pâle et dut s'asseoir.

Ce que voyant, la fillette se jeta à son cou et l'embrassa en lui disant de sa petite voix caressante :

« N'aie pas peur, oncle Xavier, puisque je suis là, et sans mal encore! »

Mais, lorsque par la suite du récit, il apprit la courageuse action de Henri, Demayriol attira à lui le petit garçon et, doucement, tendrement, sans parler mais en le serrant bien fort contre sa poitrine, il le couvrit de baisers sans nombre, infiniment aimants.

Puis, les promeneurs, si rudement secoués, et Demayriol lui-même, burent un doigt de liqueur réconfortante et l'on ne parla plus de l'accident afin de ne pas susciter de cauchemars aux enfants.

Mais Henri devina que son oncle avait conté la chose au docteur Marcacin, car celui-ci embrassa, ce soir-là, le petit de Moreillon avec plus de tendresse que de coutume.

Ensuite, tout rentra dans l'ordre, mais les pupilles de l'oncle Xavier ne demandèrent pas à reprendre la promenade interrompue.

La veille du jour fixé pour le départ de Monnières, le matin de bonne heure, Henri entra chez Demayriol, l'air effaré, et lui dit :

« Minie est toute jaune.

— Comment, toute jaune?

— Oui, même ses yeux, et elle y voit jaune aussi; et puis, elle a été malade cette nuit. »

Inquiet, Demayriol s'élança vers la chambre des fillettes où il trouva, en effet, Minie couleur citron et toute dolente.

« C'est la jaunisse, dit-il; j'aime mieux cela qu'une maladie grave, et c'est la conséquence naturelle de la frayeur qu'elle a éprouvée l'autre jour.

— La jaunisse? Ah! bien, je vais être jolie! » s'écria la malade prête à pleurer.

Ses frères se moquèrent un peu d'elle; puis, comme au fond ils étaient fort gentils, ils s'installèrent près de son lit et jouèrent avec elle au lieu d'aller dehors.

L'après-midi, Marcacin arriva et constata, comme l'avait prévu Demayriol, que Minie était atteinte d'une belle et bonne jaunisse.

Le départ pour Paris (et par conséquent pour le collège) fut donc indéfiniment retardé, à la grande joie des cinq amis qui aimaient Monnières même par les temps de pluie et les bourrasques.

Alors Demayriol montra son dévouement vraiment paternel : il passa des heures assis au chevet ou près de la chaise longue de Minie, racontant de ravissantes histoires qui lui faisaient prendre son mal en patience et qui intéressaient fabuleusement les autres enfants.

L'oncle Demayriol était perplexe : il eût voulu aller installer Henri et Gaston au collège et ne pas quitter Minie; mais il ne pouvait se partager, et force lui était de rester auprès de cette dernière.

Enfin, après une longue conférence avec son ami Marcacin, l'ancien officier tint un beau soir ce langage à ses pupilles :

« Mes chers enfants, voici Minie à peu près

guérie et même sur pied; mais le docteur me conseille un petit tour dans le Midi avant de rentrer à Paris, afin de raffermir tout à fait cette petite santé.

« J'avais donc pensé d'abord à aller installer Henri et Gaston au collège, puis j'aurais emmené les trois plus jeunes à Cannes... »

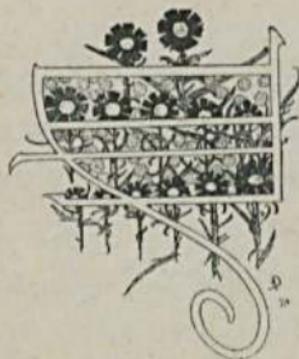
Il s'arrêta une minute et sourit en voyant les têtes des deux collégiens s'incliner vers le sol, sans doute afin de dissimuler une grimace éloquente.

« Mais...., poursuivit-il après cette courte pause, j'ai réfléchi que maître Henri devait être récompensé de son courage lors de l'affaire du taureau, et je lui permets de se joindre à nous pour la petite expédition que nous savons, avec Gaston, quoique celui-ci n'ait pas déployé un héroïsme digne d'éloges en la même circonstance; une autre fois, j'espère qu'il se comportera plus bravement. »

Un peu honteux, Gaston mêla pourtant ses hurrahs de joie à ceux de ses compagnons, et les cris d'allégresse furent tels, que Paul et Virginie, épouvantés, s'enfuirent sous le lit de Nénette.

Il fut convenu qu'on n'emmènerait que Croustillard et Koumiha; le premier était utile aux

voyageurs; quant à la seconde, dans sa délicate bonté, Demayriol pensa qu'elle serait bien heureuse de voir le soleil, la mer et une végétation qui lui rappellerait... de très loin, son pays.



XVI

O soleil!

Le jour où nos amis abandonnèrent le Jura, une lourde tombée de neige rendait le pays joli peut-être, mais froid à voir; seuls, les garçons pensèrent aux glissades qu'on aurait pu faire, un peu plus tard, sur la pièce d'eau, minuscule, il est vrai, de Monnières.

Bah! on oublia bien vite cela lorsqu'on approcha d'Avignon et que le ciel bleu reparut; l'oncle Xavier trouva même le temps si doux, qu'il consentit à s'arrêter une nuit et une matinée à Arles; on coucha à l'*Hôtel des Beaux-Hommes*, ce dont Henri, Gaston et même Pierrot ne furent pas peu fiers.

Le plus tôt possible on se remit donc en route pour Marseille, puis pour Cannes.

Les enfants se plurent beaucoup dans cette pre-

mière ville : le vent n'avait duré qu'un jour, on put parcourir les plus belles rues (la Cannebière en première ligne), les allées de Meilhan, le cours du Chapitre, visiter le palais de Longchamp, le parc Borelli, et faire cette ravissante promenade de la Corniche que ne néglige aucun voyageur.

On dina même à la Réserve, en vue de la mer, à l'heure où rentrent au port, la voile déployée, toutes les barques de pêcheurs.

Encore secouée de la tempête de la veille, la mer avait de grosses lames, avec ces vagues courtes mais dures de la Méditerranée.

« J'aime mieux cette mer-là que celle de Jersey, disait naïvement Minie : au moins ici elle est d'un joli bleu. »

Vingt-quatre heures plus tard ils étaient installés à Cannes, dans un hôtel plus familial et tranquille qu'élégant. La petite bande passait presque toute la journée au bord de la mer, à Cannes-Éden, à la petite Californie, à la Croisette, à l'île Sainte-Marguerite enfin et surtout, où l'on goûtait, à l'ombre dentelée des pins magnifiques, devant la plage bleue, ensoleillée et si paisible qu'aucun bruit n'en troublait l'harmonieux silence.

Quand l'humidité du soir s'élevait, on rentrait, rouges, frais, éreintés mais d'une fatigue salu-

taire, et l'on prenait un excellent thé dont Croustillard avait le secret.

Et de quel bienfaisant sommeil on dormait après ces heures si bien remplies !

Nos amis n'eurent la pluie qu'un seul jour ; alors ils restèrent à la maison et l'oncle Demayriol entendit cette prière inévitable :

« Oncle Xavier, une histoire ! »

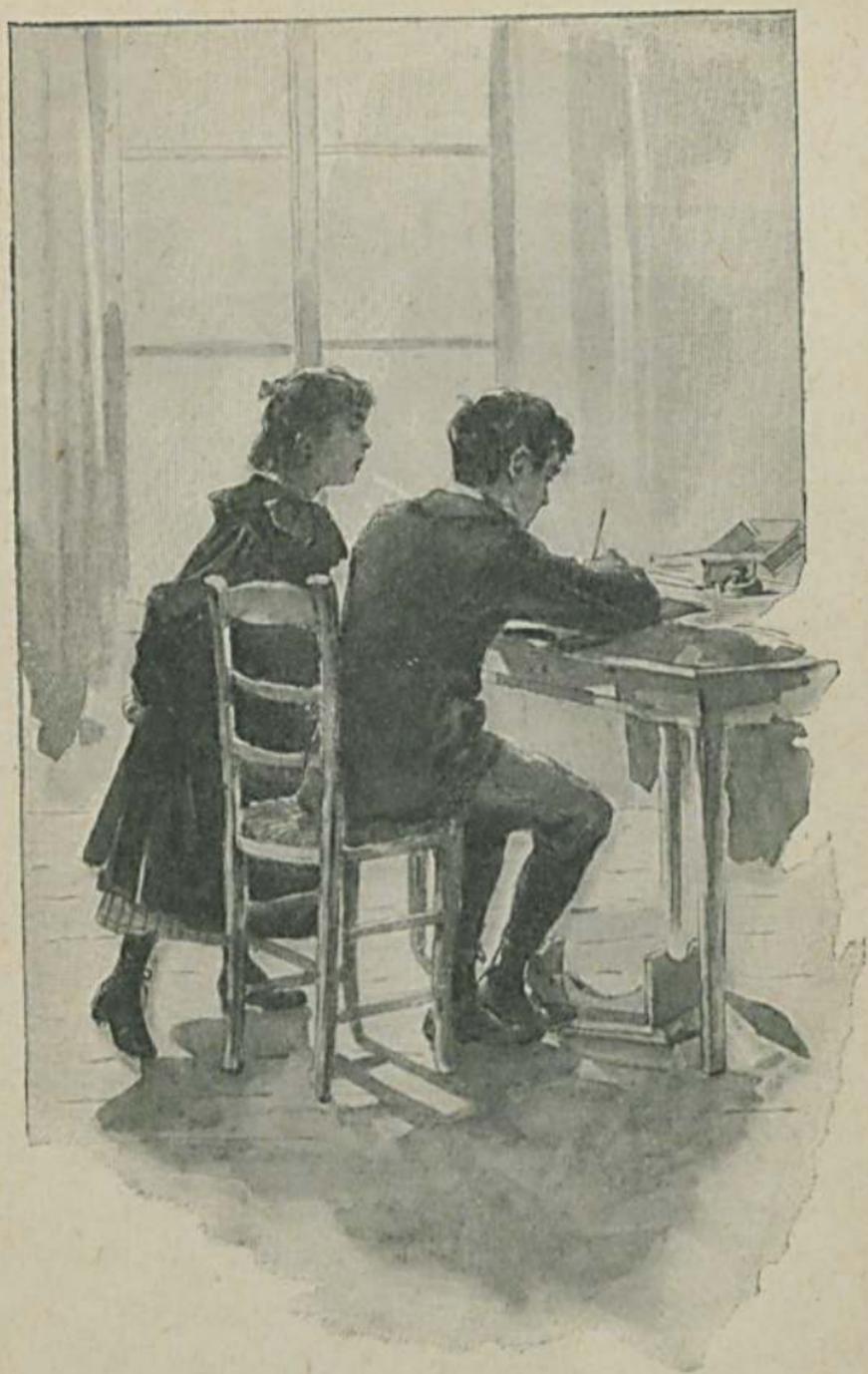
Il répondit par cette phrase traditionnelle :

« Je veux bien, à condition toutefois que Pierrot ne rongera pas ses ongles, que Gaston ne balancera pas ses jambes, que Nénette n'interrompra pas à chaque minute, que Minie n'aura pas tout le temps les yeux sur le miroir qui lui fait face...

— Et que Henri ne poussera pas ma chaise si j'ai le malheur de trop le serrer », conclut maître Pierrot qui n'avait toujours pas la langue dans sa poche.

Alors Demayriol commençait une histoire captivante, tandis que Minie chauffait au feu « ce qui lui restait de mollets », disait irrévérencieusement Gaston ; le conteur s'arrêtait net, par exemple, dès qu'il voyait celui-ci entamer une gymnastique peu récréative pour ses voisins, ou Pierrot porter à sa bouche ses ongles raccourcis.

Les autres jours furent si radieux qu'on ne quitta guère les jardins ou la plage.



Nénette est venue indiscrètement lire par-dessus mon épaule.

Signalons seulement une affreuse querelle entre Henri de Moreillon et Gaston Fallières, querelle qui faillit finir tragiquement.

Citons à l'appui un fragment du journal de Gaston où il consignait les événements quotidiens :

Ce mardi, 3 décembre.

Il est bien méchant, le pupille de l'oncle Xavier, celui qu'on appelle Henri de Moreillon; d'abord c'est un orgueilleux qui croit qu'il n'y a que lui de bien au monde; un taquin aussi; et si encore ses taquineries étaient spirituelles; mais non.

Hier, à la plage, nous regardions en riant une énorme dame traînée par un tout petit chien qu'elle menait en laisse; une dame si grosse que, quand elle marchait, ses trois mentons dansaient.

« D'abord, dit Henri qui a toujours besoin de faire la leçon aux autres, l'oncle Xavier nous a recommandé de ne jamais nous moquer des gens trop gros, parce que ce n'est pas leur faute s'ils le sont, puis parce que nous pouvons devenir comme ça, nous aussi, plus tard.

— Au lieu de faire la morale aux autres, garde-la donc pour toi, répondis-je agacé.

— Tu as assez besoin de leçons, mon petit, qu'il me dit; tu as tant de défauts!

— Après toi s'il en reste, que je lui dis. »

Nous nous sommes disputés un bon moment.

Un peu plus tard, Pierrot, qui lisait une histoire d'un nommé... nommé... un M. Roger Dombre, je crois, demanda tout à coup :

« Qu'est-ce que ça veut dire : un homme chevaleresque ? »

— Qui aime le cheval, parbleu ! répliqua le *savant* Henri.

— Mais non, que je lui dis, c'est pas ça.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Interroge l'oncle Xavier.

— Ah ! fit-il d'un air à souffleter, tu crois toujours en savoir plus que les autres et tu ne sais rien du tout.

— Comme toi.

— Non.

— Si. »

Ça continua comme cela un bon moment et, ma foi ! exaspéré, j'ai allongé une claque... pardon, je voulais dire un soufflet, à mon camarade qui riposta, on le devine.

A la fin on perd patience et Henri est par trop orgueilleux aussi ; il est d'un susceptible ! — et avec ça qu'il se gêne pour se moquer des autres ! — Si je veux à mon tour parler et expliquer ce que je sais, il fait entendre une espèce de petit

sifflement très significatif mais de très mauvais ton; je ne comprends pas où il a pris ces manières-là.

Ce matin j'ai voulu faire la paix avec lui et j'ai consenti à lui parler le premier; mais monsieur n'a pas daigné me répondre. Je lui disais pourtant avec amabilité :

« Allons, Henri, ne soyons plus fâchés ensemble : j'ai été bête, mais tu l'as été encore plus que moi »...

Eh bien, ça ne l'a pas amadoué, au contraire. Et comme c'est très dur d'avoir un ennemi au sein de sa propre famille, je sais ce qu'il me reste à faire.

Sans compter que ma sœur et mes cousins ont passé du côté de mon adversaire, et que je n'ai que Nénette pour me défendre.

Ce matin, que nous avons déjeuné sans l'oncle Xavier, qui est allé à Nice aujourd'hui, le dessert a fini à coups de poing.

Mais comme je ne veux plus supporter la vie qu'on me fait ici, je vais, avec l'assentiment de l'oncle Xavier, bien entendu, m'engager comme mousse sur un bateau quelconque. Après tout, commencer ma carrière un peu plus tôt ou un peu plus tard, ça ne fait rien; j'abandonne donc mon Journal. Peut-être le reprendrai-je dans la suite

des temps et le ferai-je passer à la postérité, comme Pierre Loti dont l'oncle Xavier nous a lu des jolis morceaux de livres. En attendant, ce chapitre que j'arrose de mes larmes sera mon dernier et...

.

Nénette, qui est venue indiscrètement lire pardessus mon épaule, dit que je suis un méchant de vouloir m'en aller et que...

Bon! voilà qu'elle pleure, maintenant! Comment la consoler?...

Eh! bien, je lui ai promis de rester. — Au fond, je n'en suis pas fâché : on est si bien avec l'oncle Xavier dans ce joli pays, quand tout le monde est de bonne humeur!

Voilà : Henri, moi et les autres, nous nous sommes réconciliés et l'on serait très heureux si l'oncle Xavier n'avait pas quelquefois l'air tout chose; pas sévère, non; nous sommes très sages depuis notre dernière dispute; mais Croustillard, que nous avons interrogé, nous a dit que notre tuteur a des soucis *financiers*. Oh! alors, ce n'est rien, nous sommes bien tranquilles.

XVII

On demande des fonds sérieux.

La brise aigre a remplacé le vent velouté, saturé de parfums; les longs arbres dépouillés, les frais palmiers, les mimosas, les orangers. L'horizon borné du collège a succédé, pour Henri et Gaston, aux lointains bleus, aux vagues frissonnantes sur lesquelles flottent les barques endormies ou les petits vapeurs légers; les cours sérieux, les leçons sévères des professeurs provoquent des soupirs de regret au souvenir des palpitants récits de l'oncle Xavier.

Chassés du paradis terrestre, Cannes la jolie, par la nécessité impitoyable qui pousse les écoliers de dix à douze ans au collège, nos amis s'étaient séparés de la famille, le cœur bien gros, mais en refoulant leurs larmes afin de paraître *hommes*.

Quant à Minie, à Nénette et à Pierrot, ils ont mouillé à eux trois une douzaine de mouchoirs, et Croustillard lui-même n'a pu parvenir à les dérider.

Et puis enfin, la gaité de la jeunesse a repris le dessus : on rit moins haut, si vous voulez, parce que deux voix manquent au concert, mais on rit tout de même. Quant aux deux exilés, ils ont pris bravement leur parti des choses : ils travaillent ferme, ce qui leur procure des bons points, et les bons points procurent des sorties de faveur.

Quant à l'oncle Xavier, il est de fait qu'il est préoccupé, ennuyé, quelques efforts qu'il tente pour s'en cacher.

Chose bizarre, il n'a pas donné aux fillettes l'institutrice qu'il avait annoncée, et il continue à s'occuper lui-même de leur instruction, ce qui doit joliment « l'embêter », dit Croustillard qui a un langage imagé.

Enfin Lizzie, qui n'était pas tous les jours aimable, par parenthèse, a été congédiée, placée chez des amis de Demayriol qui avaient besoin d'une bonne anglaise, et l'oncle Xavier n'a pas jugé à propos de la remplacer.

De plus, lui qui aimait tant les chevaux, il a vendu tous ceux qu'il possédait, et ses pupilles ont bien vu que ça lui causait une peine réelle.

Un jour que Demayriol reconduisait son ami Fréneç, ils entendirent qu'il lui disait :

« Voilà, il me faudrait des fonds sérieux, et je n'en ai pas; je ne sais pas même où m'en procurer.

— Tu sais, ma bourse est à ta disposition, répliqua Fréneç.

— Mais, mon pauvre ami, tu ne peux malheureusement pas dire cela, puisque tu as subi le même revers que moi »...

Les enfants ne purent en entendre davantage, mais, un moment après, ils demandaient à Croustillard :

« Qu'est-ce que c'est, des fonds?

— Une somme d'argent, répondit l'ancien soldat.

— Et des revers?

— Y en a trente-six espèces, m'sieu Pierre : y a les revers de médailles, les revers d'habit, les revers de fortune et les revers...

— De bottes, oui, je sais, merci. »

Et le petit homme retourna à ses sœurette et leur dit :

« Des fonds, c'est de l'argent qu'on a, et des revers c'est encore de l'argent, mais qu'on n'a plus, cette fois.

— Bon! alors l'oncle Xavier a perdu de l'argent et il a besoin d'en avoir.

— Qu'est-ce qu'on peut bien entendre par « fonds sérieux » ? murmura Minie perplexe.

— Vingt francs, peut-être ! suggéra Nénette.

— Vingt francs, oui, répéta Pierrot ; mais c'est une somme, ça, et nous ne pouvons pas la fournir à l'oncle Xavier, puisque nous ne l'avons pas.

— Moi, j'ai six sous, dit Nénette.

— Moi, vingt et un, ajouta Pierre.

— Moi, j'ai donné ma semaine à mon frère, soupira Minie.

— Il résulte de tout ça que nous n'avons pas vingt francs à nous trois.

— Faisons des économies et nous y arriverons », dit Pierre.

Sur cette sage déclaration, les enfants allèrent travailler.

Mais une certaine restriction se faisait sentir dans le budget et dans le train de vie de la maison Demayriol. Gertrude composait des menus très simples ; Croustillard faisait beaucoup plus de choses par lui-même au lieu de les confier à des mains mercenaires, et Minie, toujours coquette, hélas ! remarquait avec douleur qu'elle usait ses vieilles robes de l'année dernière ; on les lui rallongeait simplement, et on ne lui en achetait pas de neuves !...

XVIII

Pour la dernière fois...

Les vacances, les grandes vacances d'août, ont été longues à venir, mais enfin elles sont venues, à l'infinie allégresse de nos cinq amis.

Eh bien! oui, ils sont gais, et pourtant l'oncle Xavier est triste, lui! Mais aussi, pourquoi l'est-il quand il se porte bien, que ses pupilles rayonnent de santé et de contentement et qu'ils ont remporté plusieurs prix au collège?

On part pour Monnières, le cher Monnières où l'on s'amuse tant!... et l'on a fait ses malles avec un entrain des plus joyeux.

Cette fois-ci, c'est en seconde classe que nos amis voyagent, mais ça leur est bien égal, pourvu qu'ils soient réunis et que leur cher oncle Xavier ne les quitte pas.

A la gare de Dole, ils ne trouvent plus l'omnibus

aux fringants trotteurs; une antique berline disloquée, traînée par deux rosses agonisantes, transporta toute la *smala* et les bagages à Monnières.

Nous disons *toute la smala*, car, en effet, la domesticité ne se composait plus que de Croustillard et de Koumiha.

Celle-ci avait appris à faire la cuisine... tant bien que mal; elle servait aussi de femme de chambre aux fillettes; quant à Croustillard, il cumulait tout le reste du service.

Gertrude, de souriante mémoire, avait trouvé une autre place à Paris.

Quant aux bagages, on n'avait pas eu d'excédent, cette fois, l'oncle Xavier ayant bien recommandé qu'on n'emportât que le strict nécessaire.

Alors Pierrot avait pensé à « oublier » ses livres et ses cahiers à la maison de la rue du Général-Foy, mais son tuteur y avait songé pour lui et lui enjoignit d'« oublier » plutôt quantité de joujoux qui pèseraient beaucoup plus.

A propos de la rue du Général-Foy, on devait la quitter à la rentrée d'octobre, pour aller habiter un appartement plus simple et plus haut perché dans la rue du Rocher.

Mais alors, puisqu'on faisait tant d'économies forcées, l'oncle Xavier était donc devenu pauvre?

Pauvre, pas absolument, car on n'est pas

pauvre tant qu'on a le pain assuré pour le lendemain et deux bons bras pour travailler; mais il est de fait que Demayriol était aujourd'hui ruiné ou à peu près, lui qui avait possédé jadis une jolie fortune.

Il lui restait quinze cents francs de rente, plus les cinq cents francs, revenu de Nénette.

On comprend qu'il n'est guère facile, avec si peu, de faire face aux exigences d'une situation compliquée de cinq tutelles, car, pas une minute il ne vint à l'esprit de l'ancien officier de se débarrasser des orphelins dont il s'était chargé un an auparavant.

Eh! mon Dieu! il travaillerait, car il faudrait bien subvenir à l'éducation des cinq chéris dont il restait l'unique soutien.

Même, dès le mois d'octobre, au retour de la campagne, Demayriol devait entrer dans une administration où il gagnerait la somme nécessaire à leurs besoins.

Ce n'était pas des appointements énormes qu'il aurait là, mais au moins les chers mignons ne manqueraient de rien.

Seulement, Demayriol pria le ciel de lui conserver sa belle santé, car, s'il venait à tomber malade, qui donc nourrirait les fillettes et pourvoirait à l'instruction des garçonnets?

Le jour où Demayriol avait vu sa ruine consommée, il l'avait avouée à Croustillard, lui disant d'une voix émue :

« Mon pauvre vieux, il va falloir nous séparer : je ne peux plus te garder maintenant que me voilà devenu pauvre. »

Et la grosse voix enrouée de l'ordonnance avait répondu avec non moins d'émotion :

« Mon capitaine n'a donc plus même assez de pain pour son vieux grognard? Je peux pourtant m'habituer à manger très peu.

— Nigaud! du pain, il y en aura toujours pour toi.

— Eh bien! alors, mon capitaine?

— Et tes gages, donc? »

Pour le coup, Croustillard s'était fâché tout rouge.

« Est-ce que j'ai besoin de gages, moi? Pour qui me prend donc mon capitaine? J'en acceptais jusqu'à présent, parce que mon capitaine avait de l'argent à perdre; mais, maintenant, mon capitaine me pilerait plutôt que de me faire accepter un sou.

— Cependant, Croustillard...

— Je ferai observer à mon capitaine que mon capitaine me fait injure en insistant; injure et peine en même temps, car ce n'est plus me traiter en ami, en vieux serviteur... »

Ici la voix de Croustillard s'enroua tout à fait et il se détourna pour se moucher bruyamment.

Demayriol lui tendit la main :

« Allons, reste, mon vieux camarade, dit-il, les yeux humides, lui aussi; tu nous seras très utile, je t'assure; seulement la vie ne te paraîtra plus très douce sous mon toit...

— Que si, mon capitaine.

— Enfin, je gagnerai de l'argent et, dès que je serai assez riche pour cela, je te remettrai tout l'arriéré.

— Si mon capitaine ne me parlait pas de ça, je serais joliment content », grogna Croustillard.

Demayriol lui donna cette satisfaction, se promettant bien de récompenser plus tard ce fidèle et dévoué serviteur.

Naturellement Koumiha ne voulut pas non plus recevoir de gages; elle ne demandait qu'une chose : ne pas quitter sa chère petite maîtresse et se rendre le plus possible utile à la maison.

Au début, certainement, sa cuisine laissa beaucoup à désirer : les viandes étaient trop ou pas assez cuites; les légumes mal assaisonnés, les potages sans goût; mais voilà que venait la saison des fruits, et nos amis préféraient souvent un gros croûton de pain avec de savoureuses pêches ou de beaux raisins à un beefsteak aux pommes.

Quant à Demayriol, il était la sobriété même.

Avec quelle ivresse, dès l'arrivée à Monnières, les cinq enfants se précipitèrent au jardin, dans le bois, dans toute la maison!...

On revit Rageot, plus intime que jamais avec sa pipe, la mère Miquette devenue un peu sourde; Guillaume-Vendredi ne s'était pas déniaisé, mais il épanouit sa large figure en un non moins large sourire à la vue de ses anciens bienfaiteurs.

D'un air très digne, M^{me} de Saint-Trottin tendit sa patte aux cinq amis, et Paul et Virginie, plus futés que les souris qu'ils ne prenaient guère, grimpèrent comme des petits fous le long des épaules des fillettes.

Monnières parut un séjour plus délicieux encore à nos héros : jamais le verger n'avait eu de fruits aussi appétissants, ni les maigres parterres autant de fleurs; on trouvait tout plus beau que l'an passé.

« Regarde un peu cette *glycérine* qui défend la grille et grimpe à nos fenêtres! disait Pierrot à son frère. Est-elle assez chic? »

Celui-ci ouvrait des yeux énormes :

« De la glycérine? où ça? »

— Eh! oui, tu sais bien, la plante qui monte, qui a des grappes lilas d'abord, puis du feuillage. »

Henri pouffa de rire.



Demayriol lui tendit la main.

« Tu veux dire de la *glycine*.

— Ben oui, glycine, glycérine!... pour deux lettres de plus ou de moins! »

N'est-ce pas, ça ne valait pas la peine de le reprendre, ce bon Pierrot!

Et l'agréable vie des vacances précédentes recommença; on ne joua pas tant au sauvage et on fit de grandes promenades; si grandes, même, qu'on en rapportait un appétit formidable et que Koumiha secouait la tête en constatant que ses plats n'étaient jamais assez gros, quoiqu'elle les doublât presque.

Enfin, un jour que Demayriol fumait une cigarette (il ne fumait plus de cigares, maintenant), assis dans le jardin sous le grand platane qui donnait une ombre délicieuse, ses neveux et ses nièces étant assis autour de lui et *espérant* une belle histoire, il leur parla ainsi :

« Je ne sais, mes enfants, si je vous ai dit que je suis ruiné; du moins, vous avez pu vous en convaincre.

— Qu'est-ce que c'est, ruiné? demanda Nénette.

— J'étais riche, je ne le suis plus.

— Vous avez donc perdu votre porte-monnaie dans la rue, oncle Xavier? fit Pierrot.

— Non, répliqua Demayriol en souriant; mais un homme indélicat a emporté mon bien...

— Qu'est-ce que c'est, indélicat? demanda Pierrot.

— C'est un homme qui se porte bien. N'interromps donc pas toujours, fit Gaston. Tu sais bien qu'on dit que Nénette est délicate de santé; par conséquent...

— Dispense-toi de donner des explications, mon ami, reprit l'oncle Demayriol, puisque tu les donnes de travers. Quand on dit un homme indélicat, cela signifie un voleur, et la santé n'a rien à y voir. Donc, pour parler plus clairement, on m'a pris mon argent...

— Tout?

— Une bonne partie; le reste, moins une très petite parcelle, a été englouti dans un malheur financier.

— Comprends pas, déclara nettement Pierre.

— Ça ne fait rien. Sachez seulement que je suis devenu pauvre.

— Pas tant que ça, oncle Xavier, puisque tu nous donnes encore à manger et que tu as pu nous amener à Monnières.

— C'est juste, mais pour cela j'ai dû prendre sur le maigre capital qui me reste, parce que j'ai l'assurance de gagner de l'argent à notre rentrée à Paris.

— En faisant quoi? demanda Henri inquiet.

— Tu ne vas pas te refaire officier comme ton ami M. Fréneq?... s'écria Minie; s'il y avait une guerre, on te tuerait...

— Rassure-toi, mignonne; j'aurai un emploi qui me ramènera chaque soir auprès de vous tous.

— Tu ne vas pas te faire cocher de fiacre, au moins? » s'exclama Pierre avec effroi.

Demayriol rit franchement.

« Non, Pierrot, calme-toi aussi; ce sont des écritures qui m'occuperont une partie de la journée.

— Comme nous, alors, fit le collégien avec importance.

— Oui, mais mon travail sera d'une autre nature que le vôtre. Maintenant... j'ai une autre nouvelle à vous apprendre, une nouvelle qui vous chagrinerà, mes pauvres petits.

— Tu vas peut-être ne plus vouloir de nous... commença Henri qui s'arrêta net en voyant le regard de reproche que lui lançait son oncle. Oh! pardon, oncle Xavier! J'aurais dû penser que toi, tu ne peux pas avoir une pareille idée. Pardonne-moi, j'étais fou.

— Oui, mais moi qui ne suis pas ta nièce ou ton neveu comme les autres, dit Nénette tout en pleurs, tu aurais raison de me renvoyer de chez toi, oncle Xavier... »

Demayriol prit la petite fille sur ses genoux et la consola tout de suite.

« Je devrais te gronder aussi de penser cela, Nénette, dit-il, car tu es mon enfant tout comme les autres et tu as droit, comme eux, à une place dans mon cœur et sous mon toit. Mais avec toutes vos sottises, mes mignons, vous ne me laissez pas achever; donc la chose ennuyeuse, triste, c'est que je suis obligé de vendre ma propriété de Monnières.

— Ah! » firent les cinq enfants en chœur.

Puis il y eut un silence.

Ils n'en disaient pas plus long afin de ne pas laisser voir leur amère déception. Vendre Monnières!... la chère maison où l'on s'amusaient tant! où l'on respirait la vie et la force avec un air si pur! la demeure familiale où l'on oubliait les petites peines et les fatigues du collège! où l'on pouvait vagabonder à l'aise, en liberté, comme de jeunes chevaux échappés!

Vendre Monnières!

Henri se baissa pour ramasser quelque chose qu'il ne trouva pas.

Gaston regarda résolument ses deux pieds.

Nénette gratta, du bout de l'ongle, une tache invisible sur le bas de sa jupe.

Minie et Pierrot feignirent de se disputer afin

de permettre à une grosse larme qui les gênait au coin de l'œil de rouler tranquillement sur leur joue pâlie.

Tout cela afin de ne pas pleurer devant l'oncle Xavier qui devait avoir encore plus de peine que ses pupilles.

Quand les gorges un peu desserrées permirent aux voix de passer, Henri s'écria :

« Écoute, oncle Xavier, est-ce que nous, les aînés, nous ne pouvons pas commencer à gagner notre pain ?

— Et nous aussi donc, firent Nénette et Pierrot, indignés.

— Et comment cela, mes chéris ? demanda Demayriol en souriant.

— Henri et moi pouvons faire des commissions ; à bicyclette on va très vite et ainsi on peut gagner quinze à vingt sous par jour, dit Gaston.

— Moi je peux m'engager comme enfant de troupe, ajouta Pierre.

— Moi, fit Minie, on dit que j'ai du goût pour habiller les poupées : cela peut devenir un métier.

— Koumiha et moi, nous chanterons dans les rues, s'écria Nénette, ce qui provoqua cette fois un rire général et point du tout forcé.

— Mes chéris, dit enfin Demayriol en caressant le frais minois de la petite Stellan, il ne s'agit pas

de cela et je vais vous parler comme à des hommes et comme à des jeunes filles raisonnables. Vous, Henri, Gaston et Pierre le paresseux, vous devrez continuer vos études avec plus de courage que jamais, afin de devenir très vite assez savants pour gagner votre vie à votre tour et reconnaître ainsi ce que j'aurai fait pour vous.

« De leur côté, Minie et Nénette s'appliqueront beaucoup à l'externat où elles passeront la journée, car plus tard elles aussi devront gagner leur vie.

— Oh! nous travaillerons pour elles, nous, les hommes, dit Henri, que son oncle embrassa pour cette bonne pensée.

— Quant à la maison de Monnières, elle sera vendue, absolument, continua Demayriol, et l'argent que j'en retirerai servira à payer les frais d'éducation des garçons. Pour le reste, j'y subviendrai par mon travail. »

L'entretien était clos et l'oncle Xavier se leva en terminant par ces paroles :

« Et maintenant allez jouer et profitez bien de votre cher Monnières, que vous n'aurez pas l'année prochaine. »

Cette après-midi-là fut moins gaie que les précédentes; la nouvelle ne pouvait moins faire que d'attrister les enfants.



On regarda... de loin les boutiques des forains.

« Tout de même, disait Pierrot, on pourrait réunir ce que nous avons d'argent et l'offrir à l'oncle Xavier. »

L'idée fut trouvée bonne : on assembla les fortunes, ce qui fit un total de vingt et un francs quatre-vingt-cinq centimes, Henri et Gaston ayant été récompensés des prix obtenus au collège.

On mit toutes les pièces blanches dans une même bourse et l'on offrit le tout au cher tuteur à l'heure du dîner.

Touché, Demayriol embrassa les bons petits et, leur affirmant qu'il n'avait besoin de rien pour le moment, il les obligea à garder leur fortune.

Les enfants durent obéir, mais Pierrot ne put s'empêcher d'ajouter :

« Et tu sais, oncle Xavier, ne te gêne pas ; quand tu seras à court d'argent, puise dans notre caisse.

— Je n'y manquerai pas », répondit l'ancien officier.

Les plaisirs de la petite bande furent donc restreints cette année-là, et parfois nos amis en souffrirent tout bas.

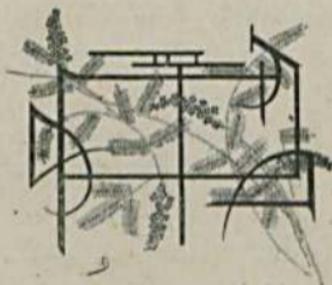
Ainsi, plus de promenades à cheval ni en voiture ! plus d'excursions lointaines ou de petits voyages ; plus de charmants goûters chez le meilleur pâtissier de Dole !

Le jour de la Saint-Roch, fête de Monnières, on regarda... de loin les boutiques des forains, les carrousels, les montagnes russes ; dire que l'an passé on s'était tant amusé à faire emplette de jouets à bon marché, pour les distribuer aux petits paysans trop pauvres pour en acheter !

Et que d'heureux on avait faits avec les pains d'épice redorés à l'œuf et les sucres d'orge remis à neuf depuis la dernière foire !

Aujourd'hui on circulait... sans s'arrêter devant les éventaires et les étalages.

Tels sont les coups de la fortune.



XIX

Fermé pour cause de décès.

Ce matin-là, on lisait ces mots affichés et encadrés d'une ligne de deuil sur la porte de la salle d'étude de nos jeunes héros.

Même pendant les vacances, tous les matins, nous nous le rappelons, les pupilles de Demayriol faisaient leurs devoirs et apprenaient leurs leçons.

« Ce serait trop de quinze heures par jour pour faire des sottises, disait l'oncle Xavier en riant; et puis, avec des congés complets, vous perdriez l'habitude du travail.

— Ce serait une perte moins ennuyeuse, toujours, que celle de ta fortune, oncle Xavier », fit Pierrot, qui avait la réplique drôle, mais que Demayriol feignit de ne pas entendre.

Ce jour-là, cependant, on eut congé dès le matin : d'abord, Demayriol avait promis au doc-

teur Marcacin d'aller à Dole avec lui, dans la petite voiture que traînait toujours vaillamment Bistouri, un peu étonné de ne plus recevoir de sucre à la maison de Monnières.

Ensuite, un grand malheur était arrivé chez la Miquette : on se rappelle M^{me} de Saint-Trottin et ses rejetons Paul et Virginie?

La première se portait bien et continuait à être une digne matrone; les autres étaient deux gamins qui se livraient à de tels ébats chez le père Rageot et au village, qu'on leur prédisait une fin prompte et probablement tragique.

Cela arriva pour Paul, et, depuis ce jour, assagie et calmée par l'exemple, Virginie ne donna plus à sa famille que des satisfactions.

Donc, Paul, ayant couru après de mignons poussins, fut puni par un bouledogue sévère qui, d'un coup de dent, l'étendit privé de vie dans la poussière.

Rageot dit : « C'est bien fait ! »

Miquette poussa des cris de paon.

M^{me} de Saint-Trottin regarda cet événement d'un œil résigné, du haut de sa sérénité.

Virginie miaula.

Dora, Pétulante, Snapp et Knox aboyèrent en chœur, en guise d'oraison funèbre.

Croustillard chantonna : « Fallait pas qu'y aille ! »

Nénette pleura.

Koumiha consola Nénette.

Minie soupira.

Pierrot proposa de creuser une tombe, Gaston de demander un congé du matin à l'oncle Xavier; Henri d'écrire sur la porte de la salle d'étude :

Fermé pour cause de décès.

On se vêtit de noir le plus possible; en grande pompe, on alla chercher le cadavre du chat que l'on coucha sur un lit de fleurs; on s'arma de pioches et l'on alla dans le petit bois choisir une place au pied d'un chêne séculaire pour creuser une tombe à Paul de Saint-Trotin.

Quand on fut las de creuser, Henri prononça à haute et intelligible voix un panégyrique du défunt.

Gaston devait consigner cet éloge funèbre dans son journal.

Puis, Henri prit son violon et joua une marche funèbre... de sa composition; Minie et Nénette chantèrent.

Au moment où l'on allait descendre dans la fosse les restes mortels du jeune Saint-Trotin, Henri s'écria :

« Mais creusez-moi donc ça ! Il n'y a pas de bon

sens d'enterrer un chat si près du sol ! Il y a de quoi donner le choléra au village. »

La sagesse de ces paroles fut comprise par tous :

« Le fait est qu'il ne faut pas tomber malades, ajouta Gaston en reprenant sa pioche. Ici, passe encore, parce qu'on a le docteur Marcacin qui soigne gratuitement, mais à Paris le médecin coûte très cher.

— Aussi pourquoi qu'il ne suit pas mon conseil, l'oncle Xavier ? dit Nénette. Je lui ai conseillé de prendre, pour nous soigner, le vétérinaire, que ses visites coûtent moins cher.

— Mais, Nénette, le vétérinaire ne soigne que les animaux, fit observer le sage Henri.

— Qu'est-ce que ça fait ? les maladies sont toujours les maladies.

— Aidez-moi donc, au lieu de discourir ! cria Gaston qui s'escriyait à déblayer le trou ; il y a là une pierre qui résiste... tas de fainéants, travaillez donc ! »

La dispute s'engloutit avec les instruments aratoires dans la future tombe de Paul de Saint-Trotin.

Soudain, Gaston s'arrêta, et, s'essuyant le front :

« N'y a pas à dire, fit-il, c'est pas une pierre,

c'est un corps très dur, mais qui ne sonne pas comme la pierre.

— Déblayons-le, nous saurons ce que c'est! s'écria joyeusement Henri.

— C'est cela! A l'ouvrage! »

Et les gentils fossoyeurs se remirent vaillamment à la tâche.

Cependant, l'objet, assez gros et de forme carrée, était fort difficile à déterrer et il fallait l'attaquer par trois côtés à la fois.

Sur le bois de la caisse, un beau bois de noyer sculpté, se voyaient distinctement, quoique souillées de terre, les initiales A. D.

« Tiens! s'écria Gaston; presque les lettres de l'oncle Xavier. C'est donc à lui, ça? Il aura fait exprès de le mettre ici et nous avons peut-être tort d'y toucher. »

Tout à coup, Henri laissa tomber sa pioche et, pâle d'émotion :

« Et si c'était le trésor? dit-il.

— Quel trésor?

— Le trésor du grand-oncle; vous ne vous rappelez donc plus l'histoire que nous a racontée la vieille Miquette?

— Ah! oui! ah! oui! s'écrièrent Gaston, Pierre et les deux petites filles. Ce ne peut être que cela. »

Et, lâchant aussi leurs instruments de travail, ces dernières se jetèrent à genoux et, de leur petit cœur, s'exhala une fervente action de grâce.

Ce n'étaient pas pour eux qu'ils se réjouissaient, les chers mignons, mais pour leur oncle seulement, qui n'aurait pas besoin d'entrer dans un bureau pour y écrire du matin au soir, qui n'aurait plus de soucis pour l'avenir et qui pourrait encore, comme autrefois, donner beaucoup aux malheureux, car son cœur généreux devait souffrir de ne plus pouvoir le faire.

« Pourtant, si nous nous trompions? s'exclama Gaston, le plus prudent de tous.

— Ça, non, déclara Pierrot qui, une fois une idée empoignée, ne la quittait plus. Que veux-tu que soit cette caisse, sinon celle que le gars de la Miquette a enterrée en 70? et ces initiales A. D. ça ne veut-y pas dire Adolphe Demayriol?

— Justement l'oncle au trésor était le parent de notre tuteur et lui avait donné son argent avec sa maison. »

Un éclair de joie brilla dans tous les yeux et l'on se remit au travail.

« Hop! déblayons la cassette et nous verrons bien ce qu'il en est au juste. »



L'objet était assez gros et de forme difficile à déterrer.

La sueur coulait de leur front, aux pauvres chéris, mais que leur importait !

Et si vous croyez que l'on pensait encore à la dépouille mortelle du pauvre Paul de St-Trottin.

Ah ! bien oui ; elle gisait là, oubliée ; dans leur hâte à achever leur travail, les fossoyeurs faisaient voler la terre autour d'eux, et le corps du chat en était couvert ; les fleurs dont on l'avait entouré étaient piétinées, foulées sous les petits pieds impatients, et Henri ne pensait plus au magnifique panégyrique dont il était si fier tout à l'heure.

Enfin un hurrah ! de triomphe retentit : le vide était fait autour de la caisse qui mesurait bien un demi-mètre carré et que les trois garçons, en réunissant leurs forces, purent tirer à eux au moyen d'un anneau dont elle était pourvue.

Un « ouf » de satisfaction sortit de toutes les poitrines quand la cassette fut « amarrée » à terre, pour employer l'expression de Henri.

Oui, mais maintenant il fallait l'ouvrir pour s'assurer qu'on ne se faisait pas illusion.

« Nous n'en avons peut-être pas le droit », fit observer Gaston.

Les enfants hésitèrent.

« Qu'en dis-tu, Henri ? » fit Minie.

Henri réfléchit.

« Eh ! bien, dit-il enfin, je crois que nous pou-

vons nous permettre d'ouvrir cela nous-mêmes ; d'autant plus, ajouta-t-il en se courbant pour examiner la caisse, que la serrure est rouillée et ne tient plus.

— C'est dit, allez ! fit Pierrot. Et puis, si nous voulons faire une surprise à l'oncle Xavier, il faut au moins être sûrs de ce que nous faisons.

— Le fait est, ajouta Nénette, que si nous offrions une caisse pleine de cailloux au lieu d'une caisse pleine d'or, nous causerions à l'oncle Xavier une fière... comment dit-on ?

— Déception.

— Oui, une fière déception et nous serions ridicules. »

Henri prit son couteau fit sauter la serrure ; tous les petits cœurs battaient avec force ; qu'allait-on découvrir?... Si, tout de même, la vieille Miquette radotait !...

Crac ! le couvercle fut ouvert.

« C'est tout du papier ! fit Nénette déçue.

— Bah ! attends un peu, murmura Henri qui commença à tirer une grande feuille blanche sur laquelle étaient inscrits ces mots :

« Ceci a été déposé au pied de ce chêne afin d'être soustrait aux Prussiens qui vont envahir Monnières incessamment. Cette cassette renferme six cent mille francs en billets de banque et en

or. Tout ceci m'appartient, mais au cas où je viendrais à mourir avant la fin de la guerre, le fils de ma fermière Miquette sait où est caché le trésor; en ce cas aussi, ce trésor irait de droit, avec la maison et le jardin, à mon neveu et filleul Demayriol. »

« Là! qu'est-ce que je disais? fit Pierrot triomphant. N'y a pas à s'y tromper; tout ça, contenant et contenu, appartient à l'oncle Xavier. Oh! quelle joie! quelle joie! »

Et le petit bonhomme se mit à danser une sara-bande folle que ses frères et sœurs imitèrent bientôt.

Non, mais penser que le cher oncle Xavier redevenait riche, comme cela tout à coup, sans peine, sans s'y attendre!... c'était trop de bonheur.

Et six cent mille francs! Cela paraissait aux enfants le Pactole, une fortune énorme.

Ils se rappelaient avoir entendu dire qu'en héritant des biens de son oncle, Demayriol n'avait pas retrouvé une certaine somme qu'on croyait avoir été soustraite par les Prussiens lors de l'invasion de Monnières.

C'était la somme de la cassette.

Oh! la bonne surprise qu'on allait faire à l'oncle Xavier!

S'il pouvait ne pas rentrer trop tôt!...

« Et le chat? dit tout à coup Nénette, il ne faut pas l'oublier; en définitive, c'est à lui que nous devons la découverte du trésor!

— Le chat? Oh! nous allons lui faire des funérailles encore plus belles : commençons par lui, c'est justice. »

Et sur un lit de fleurs embaumées et d'herbes odorantes, le cadavre du jeune Saint-Trottin fut couché à la place même où gisait la cassette du feu oncle Demayriol.

Un peu plus tard, sur la fosse comblée, on devait placer une pierre sur laquelle serait gravée cette inscription composée par Henri en personne et revue et corrigée par l'oncle Xavier :

« Ici repose

PAUL SAINT-TROTTIN

Qui fut un peu trop lutin,

Mais devint la cause

D'un bonheur inespéré

Pour son maître vénéré.

Rendons hommage à la mémoire

De Saint-Trottin;

Sa fin

Fit sa gloire. »

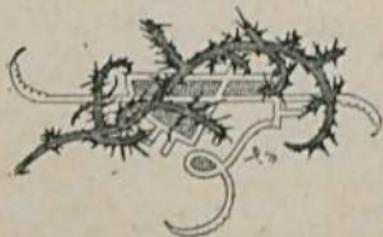
Dans le paradis des chats, le pauvre Paul dut être joliment fier des honneurs rendus à sa dépouille.

Quand la cérémonie à la fois funèbre et glo-

rieuse fut terminée, comme il ne restait pas même une heure avant le déjeuner qui allait ramener à la maison Demayriol et son ami Marcacin, les enfants hâtèrent les préparatifs d'une autre cérémonie non moins belle et plus gaie encore, dont le cher oncle allait être le héros.

Minie et Nénette coururent à la cuisine donner des ordres à Koumiha qui perdait la tête au milieu des plats exquis dont devait se composer le menu, ce matin-là.

Par une instinctive délicatesse qui les portait à n'instruire personne avant leur tuteur de la découverte de la cassette, les enfants turent leur secret à Croustillard, et ils mirent eux-mêmes le couvert des jours de fête, c'est-à-dire la vaisselle fine et la belle argenterie.



XX

Où l'oncle Xavier est bien étonné,
puis bien content.

« Parce que, disait Demayriol au docteur Marcacin auquel il contaït ses peines en revenant de la ville, ce qui m'est le plus triste en tout cela, c'est de penser que mes chers petits, les fillettes surtout, vont être privés....., *sont* déjà privés de bien-être, de plaisirs.....

— Ah! sapristi, s'écria Marcacin en colère, voilà-t-il pas que vous allez vous faire du mauvais sang pour ces gamins qui vous doivent tout! Si c'est Dieu possible de pousser le dévouement jusque-là! — Et quand ils mangeraient un peu de vache enragée, la belle affaire! Ça les formera, ces mômes, ça les trempera, et ça en fera des hommes solides, à toute épreuve; des femmes qui ne seront pas des mijaurées, des poules mouillées,

des chiffons. Ça les dressera, les uns à la lutte pour la vie, au travail; les autres à l'économie, à l'existence sérieuse, au ménage.

— C'est si jeune, mon ami, et ça a si bonne volonté! Si vous saviez comme ils ont tous accueilli avec courage la communication que je leur ai faite de la vente prochaine de la maison qu'ils aiment tant! Les petites filles ne voulaient-elles pas aller chanter dans les rues, les petits garçons se faire commissionnaires afin de gagner tout de suite leur pain?

— Ça ne m'étonne pas de leur part, grommela Marcacin attendri. J'ai toujours dit que ces enfants-là étaient des bijoux, des amours.

— Et quand j'ai dû vendre mes chevaux à Paris, et qu'ils sont allés leur faire leurs adieux, c'était un spectacle curieux; j'étais caché dans un box vide, je les écoutais.

— Que disaient-ils?

— De fort jolies choses : ils expliquaient à ces pauvres bêtes que la nécessité me forçait à les vendre; qu'ils ne seraient sans doute jamais aussi heureux chez leurs nouveaux maîtres que chez moi, mais que la vie est faite de sacrifices et qu'ils devaient se résigner. Récemment, quand j'ai amené mes pupilles à Monnières pour la dernière fois, ils ont fait leurs recommandations

aux chiens et aux chats, leur prêchant la sobriété, parce qu'on n'avait plus de douceurs à leur donner et qu'on devait vivre avec économie.

— Ce que ça me privera, de ne pas les voir ici, l'an prochain! gronda Marcacin dans sa moustache; ma maison n'est pas grande et mon ordinaire est piètre, mais si vous voulez m'envoyer aux grandes vacances Henri et Gaston... »

Demayriol pressa la main du bon docteur :

« Merci, mon ami, cette offre ne m'étonne pas, car je connais votre excellent cœur; mais Henri et Gaston, qui vous aiment sincèrement, vous le savez, se sépareraient difficilement de moi et de leurs sœurs; ne craignez rien; si nous ne pouvons aller à la campagne, je tâcherai que les chers petits n'en souffrent pas; les environs de Paris offrent un air suffisamment pur : je les promènerai le plus que je pourrai.

— Mais vous aurez donc des vacances, vous? »

Demayriol eut un mouvement de dépit.

« C'est vrai; j'oubliais que je ne serai plus qu'un petit employé tenu à son bureau trois cents jours par an, du matin au soir. »

Il y eut un moment de sombre silence, puis Demayriol reprit :

« Eh! mon Dieu! pourquoi me plaindre? J'aurai de l'avancement un beau jour et, enfin, je dois

m'estimer encore heureux d'avoir de quoi nourrir mes enfants et de quoi subvenir à leur éducation. »

Le docteur toussa pour raffermir sa grosse voix :

« Demayriol, mon ami, ne me refusez pas ce que je vais vous demander : écoutez, je ne suis pas riche (un médecin de campagne ne fait pas fortune), mais je suis célibataire et je n'ai pas de charges ; laissez-moi fournir la pension de Henri : ce sera ça de moins pour vous et...

— Cher bon ami, répliqua l'ancien officier, êtes-vous assez généreux et noble ! Mais je vous jure que je puis faire face à tous mes devoirs sans en souffrir. Je vous promets seulement de recourir à vous dans les cas extrêmes.

— Bon ! j'y compte.

— Mon ami Fréneq m'a fait la même proposition et je lui ai fait la même réponse ; il a éprouvé comme moi de grosses pertes d'argent ; seulement, lui, il peut se marier...

— Tiens ! et vous ? pourquoi pas ?

— Oh ! moi, déclara Demayriol, je n'ai pas le droit d'y songer : je suis chargé de famille, je me sens très vieux déjà.

— Té ! pourquoi pas un patriarche ? Mon bon ami, vous vous mariez, c'est moi qui vous le

dis; vous avez des enfants, soit! mais raison de plus pour leur donner une gentille maman.....

— Oui, mais je n'ai plus de fortune, je suis plus pauvre que jamais..., répliqua doucement Demayriol, et... Mais, que diable! ont donc inventé ces gamins, aujourd'hui? ajouta-t-il en voyant Bistouri enfile la petite avenue au bout de laquelle s'ouvrait la grille de sa propriété.

— C'est quelque jeu nouveau qu'ils ont imaginé », dit le docteur.

C'était assurément fort joli, mais, en général, les arcs de triomphe coûtent cher, et Demayriol faisait la grimace.

Bistouri franchit le seuil et s'arrêta dans la cour, devant l'écurie, avec la résignation d'un cheval qu'on a déshabitué du sucre et qui recevra beaucoup plus de caresses que d'avoine.

Aussi, quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant Nénette porter d'une main plusieurs gros morceaux de sucre, de l'autre, un magnifique croûton de pain frais et croustillant.

Ses vieilles narines en frémirent et il avança d'un pas, au risque de faire chavirer son maître qui descendait justement de son siège.

Celui-ci roula des yeux terribles.

« Qu'est-ce que cette prodigalité, petite fille? vous avez failli me faire rompre le cou, dit-il.



« Qu'est-ce que c'est que cette prodigalité? » dit le docteur.

— Ah! docteur, s'écria la mignonne, qu'est-ce que ça fait?

— Comment! qu'est-ce que ça fait que je me rompe le cou? Elle est aimable, la petite vampire!

— Je veux dire : qu'est-ce que ça fait, la prodigalité? — Tout à l'heure vous aurez votre tour.

— Merci je n'aime pas le sucre et, quant au pain, mes vieilles dents ne me permettent plus que la mie.

— Ne vous fâchez pas, docteur; si vous saviez ce qui nous arrive d'heureux, vous ne feriez pas cette grosse voix méchante.

— Quoi d'heureux? Ah! oui, vous aurez attrapé un serin ou quelque chose comme ça! »

Nénette sourit d'un air mystérieux :

« Vous verrez ça au dessert », dit-elle simplement.

Intrigués, les deux amis entrèrent dans la maison également fleurie et en fête.

Demayriol fronça le sourcil en apercevant ses neveux et ses nièces parés de leurs plus beaux atours. A quel propos?

« Il paraît qu'on a fait toilette exprès pour vous, docteur, dit-il, car nous ne sommes pas à dimanche, aujourd'hui. »

Comme il ouvrait la bouche pour gronder, les cinq enfants se jetèrent à son cou en criant :

« Ne dis rien, oncle Xavier, ne dis rien ! Nous t'expliquerons tout au dessert et, alors, tu nous gronderas tant que tu voudras, si tu veux. »

Que répondre à cela ? Demayriol se tut, se promettant bien de ne pas épargner les remontrances un peu plus tard, car il ne pouvait se figurer ce qui était arrivé en son absence.

En entrant à la salle à manger, son étonnement redoubla : non seulement de nouvelles fleurs égayaient la table et la pièce, mais le couvert des grands jours étincelait sous le soleil, et trois verres de fin cristal, y compris la flûte à champagne, s'alignaient devant chaque convive.

« Qu'est-ce que cela ? » murmura encore Demayriol.

Le docteur se tourna vers lui :

« C'est sans doute la Saint-Xavier, dit-il.

— Mais pas du tout... — Ce ne serait pas votre fête, docteur ? »

Marcaicin poussa un soupir comique.

« Hélas ! répliqua-t-il, mes parents ont eu le mauvais goût de m'appeler Annibal ; or, ce nom ne figure pas dans le calendrier. »

Demayriol interrogea Croustillard qui, rouge et suant, apportait plusieurs bouteilles poudreuses,

restes de la cave autrefois réputée de feu l'oncle Demayriol, l'homme au trésor.

Croustillard posa ses bouteilles sur le buffet pour lever les bras au ciel.

« Ah! mon capitaine, vous me le demandez? Et moi je n'y comprends goutte; c'est à en devenir fou. Ces messieurs et demoiselles m'ont commandé d'agir ainsi, j'ai obéi, un peu malgré moi; y paraît qu'ils ont un secret..... — plutôt agréable — et j'ai suivi la consigne, parce que je sais bien que ces agneaux du bon Dieu sont incapables de faire rien de répréhensible. »

Demayriol se rendit à la cuisine où il trouva la Havanaise, le visage brillant comme un soleil de cuivre, se démenant au milieu de ses casseroles d'où s'échappaient d'odorants fumets.

A la vue de son maître, elle posa son écumoire et, à son tour, leva les bras au ciel.

« Ah! moussi! s'écria-t-elle, pas gronder Kou-miha. Petite Nénette ordonner et moi faire bonnes choses, mais coûteuses, pour déjeuner. »

Demayriol la calma du geste et, résolu à ne plus rien demander jusqu'au dessert, il se résigna à s'asseoir auprès du docteur devant les hors-d'œuvre qui attendaient les convives.

Tous avaient faim et firent honneur au repas. Demayriol remarquait, avec un certain étonne-

ment, que les chers petits visages de ses neveux et nièces rayonnaient d'une joie plus intense que d'ordinaire.

« Cristi! qu'ils se portent bien! marmonnait le docteur sans perdre un coup de dent. Et avec ça ils font bien les choses; tous mes compliments, mes petits, si c'est vous qui avez composé le menu. »

On ne savait de quoi parler : les deux hommes sentaient le mystère autour d'eux; les enfants retenaient à grand'peine leur secret.

« Eh bien! vous avez enterré votre chat? demanda Demayriol, pour dire quelque chose.

— Oui, oh! oui, oncle Xavier. »

Et tous se regardaient en pouffant de rire.

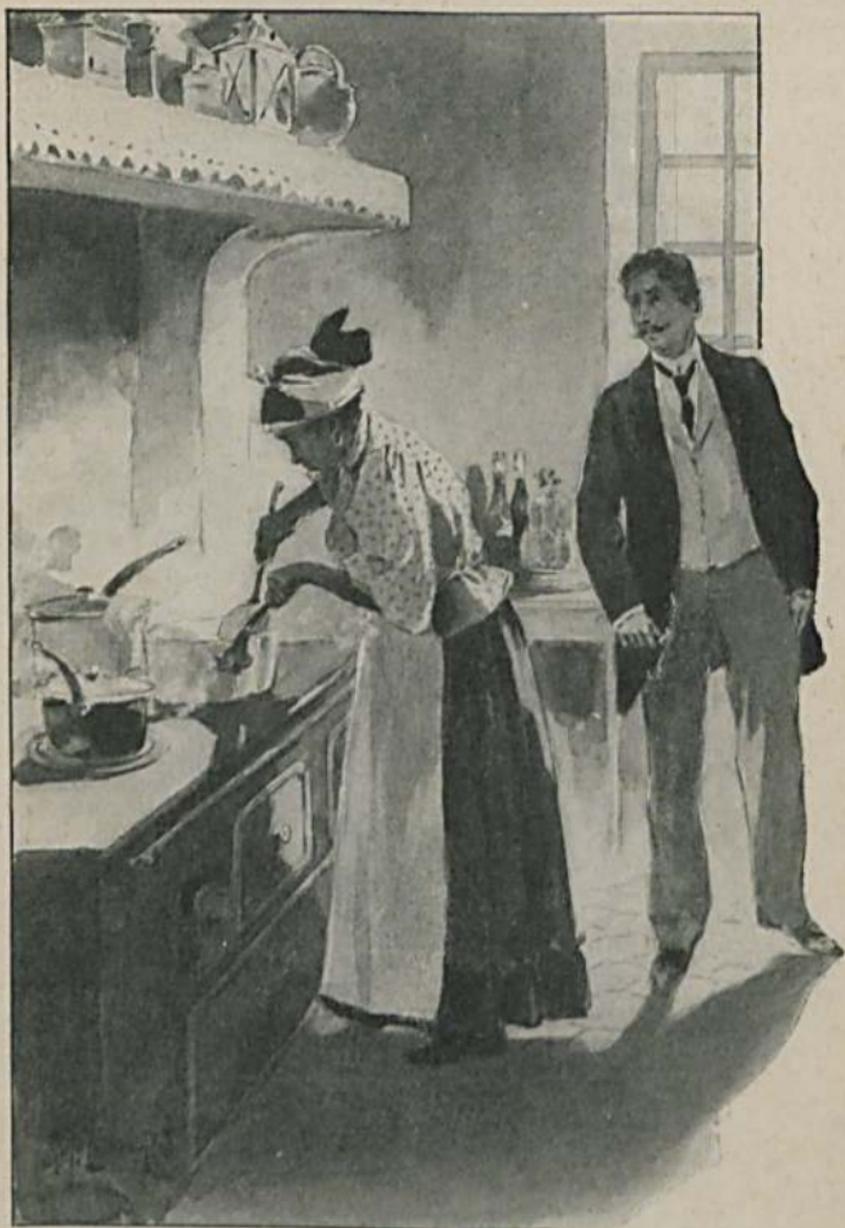
« Bon! pensa l'ancien officier; l'affaire a rapport au minet; ça manque de sérieux.

— Ils auront découvert une mine de dragées en creusant sa fosse, murmura le docteur qui ne croyait pas si bien dire.

— Notre bon ami brûle! s'écria Nénette.

— Tais-toi, Nénette, fit sévèrement son frère; nous ne sommes pas encore au cliquot! »

Car, c'était du cliquot que ces messieurs avaient fait monter de la cave, et, quand l'heure fut venue, Croustillard fit sauter le bouchon de la bouteille carte blanche, avec un gémissement de regret



Demayriol trouva la Havanaise se démenant au milieu des casseroles.

pour ce délicieux liquide versé en pure perte, croyait-il.

« Si encore c'était la fête de mon capitaine, pensait-il, ça aurait sa raison d'être, mais une telle prodigalité, à présent qu'on est pauvre, c'est à s'en arracher les cheveux.

— Pas vers la table, au moins, fit Henri en souriant, car Croustillard pensait souvent à mi-voix. Sois un peu plus généreux, hein ! mon vieux Croustillard, ajouta le bambin, en maintenant sa flûte sous le goulot par lequel l'ancienne ordonnance ne laissait filtrer qu'un mince filet de la liqueur rosée. Quand la bouteille sera vide, on en débouchera une autre. »

Gentiment, Henri se tourna vers son tuteur :

« Oncle Xavier, permets-tu que Croustillard, qui est presque de la famille, ait sa part au toast et à la grande nouvelle? »

Demayriol fit un signe d'assentiment et le petit garçon mit lui-même dans la main du brave homme un verre de la liqueur pétillante.

Croustillard se tenait immobile, comme au port d'armes.

« Une ! deux ! trois ! fit de nouveau le jeune de Moreillon. Gaston et Pierre, amenez la machine. »

Aussitôt les deux enfants, pliant sous le faix, apportèrent à leur oncle la cassette encore mal

débarrassée de la terre qui l'avait si longtemps souillée.

« Qu'est-ce que cela ! fit Demayriol.

— Oncle Xavier, attendez un peu avant d'ouvrir, supplia Henri. Le toast d'abord. »

Et, élevant son verre comme le ferait un lord-maire à la fin d'un banquet officiel, le petit bonhomme prononça ces mots d'une voix émue :

« A la santé!... non, je veux dire à la mémoire de Paul de Saint-Trottin, notre regretté chat, qui, en mourant, nous a obligés à l'enterrer, et a fait ainsi découvrir le trésor de l'oncle Demayriol.

— Qu'est-ce que cette plaisanterie? murmura l'ancien officier mécontent; je savais bien qu'il ne s'agissait que d'un chat!

— Ça, c'est trop fort! grogna Croustillard; nous faire boire du champagne de marque à la santé d'un chat mort; ça, c'est trop fort! Le docteur fera bien de soigner m'sieu Henri..... et les autres avec, car ils m'ont tous l'air d'avoir la tête un tantinet fêlée. »

Seul, le docteur souriait et ne disait rien. Tout à l'heure, il brûlait : peut-être que maintenant il flambait.

Machinalement, Demayriol souleva le couvercle de la caisse que les enfants posèrent sur une chaise afin de se soulager, et son visage exprima

autant de stupéfaction que si on lui eût annoncé la découverte d'une sixième partie du monde.

A la stupéfaction succéda la joie; quand il eut achevé la lecture de la feuille explicative qui lui conférait le trésor, il inspecta le contenu de la boîte où les six cent mille francs étaient intacts.

Il avait passé le document au docteur qui le savourait avec la béatitude d'un ours qui lèche un rayon de miel; puis, on apprit la nouvelle à Croustillard qui, d'émotion, laissa choir son verre sur le parquet où il se brisa en mille pièces..., vide heureusement.

S'il eût été plein, Croustillard l'eût regretté toute sa vie.

Six cent mille francs! les trois hommes n'en revenaient pas.

Il fallut pourtant bien en revenir et, au milieu de leurs explications plus ou moins claires, les enfants emmenèrent leur oncle, son ami et l'ancienne ordonnance au fond du jardin, devant la fosse de Paul de Saint-Trottin, que ne recouvrait pas encore la fameuse pierre commémorative.

Ensuite on revint à la maison pour prendre un café exquis et faire part à Koumiha, ébahie par l'agitation générale, de la grande et agréable nouvelle.

On ne risquait pas de la voir aller colporter

cette histoire dans tout le village puisqu'elle n'y parlait à personne; quant à Croustillard, il était la discrétion même; on n'avait rien à craindre non plus de Miquette, à laquelle on ne pouvait cacher la bonne aubaine arrivée à son maître.

La brave femme en pleura de joie et, coup sur coup, son homme fuma trois pipes.

Eux aussi firent bombance, car on n'oubliait personne dans l'allégresse générale.

Les enfants emmenèrent à la cuisine M^{me} de Saint-Trottin et Virginie qui ne se firent pas prier pour recommencer à déjeuner.

Elles rêvèrent toute la nuit aux choses exquis qu'elles mangèrent là.

Les quatre toutous furent invités également à se partager un dessert idéal, et ils se dirent les uns les autres, en leur langage, que les beaux jours étaient revenus.

L'après-midi s'écoula délicieusement; les enfants jouissaient plus encore du bonheur de leur oncle que de la perspective, pour eux-mêmes, de nouveaux plaisirs et d'une vie facile comme autrefois.

Ils l'aimaient tant, ce cher tuteur, qui leur dévouait toute sa vie et leur donnait tout son cœur!

Le soir, comme Demayriol et le docteur, se

payant une journée complète de vacances, causaient en fumant, assis devant la maison sous le ciel radieusement étoilé, Marcacin dit au premier, avec un soupir de satisfaction sincère :

« Eh, bien ! mon ami, ne trouvez-vous pas que vous êtes amplement récompensé de la belle action que vous avez faite en prenant à votre charge quatre enfants qui n'étaient que vos neveux, et un cinquième qui ne vous était rien du tout ? Sans ces amours de gamins-là, vous ne vous seriez jamais douté de l'existence du fameux trésor.

— C'est vrai, docteur, répondit l'ancien officier, et cela prouve que le bien que l'on fait trouve toujours sa récompense, tôt ou tard.

— Je suis bien heureux, Demayriol, car je vous avoue que je n'étais pas sans inquiétude sur votre avenir et sur celui de vos pupilles. J'admets que



« C'est trop fort ! » grogna Croustillard.

vous soyez fort, laborieux et intelligent ; mais la maladie s'attaque à tout le monde sans distinction, et, en ce cas, que seraient devenus nos chers petits ?

— Je vous avoue que j'y songeais aussi, répliqua Demayriol, et, quoique j'eusse confiance dans l'avenir, ce n'était pas le moindre de mes soucis. Seulement, bon docteur, comme mes trois neveux seront au collège et les fillettes confiées à une institutrice, je ne serai plus aussi occupé que par le passé : or, je n'aime pas l'oisiveté et, quoique je sois redevenu riche, je travaillerai.

« Certes, je laisserai les bonnes places lucratives à ceux qui en ont plus besoin que moi, mais je veux travailler suffisamment pour employer une partie de la journée et aussi pour augmenter mon revenu, car il me faudra songer plus tard à la dot des fillettes. »

Pendant que les deux hommes se faisaient ainsi leurs confidences en fumant de bons cigares devant la campagne que la lune faisait toute blanche et la nuit toute fraîche, les enfants s'endormaient, le cœur plein d'allégresse, en bénissant le petit chat victime de son étourderie ; et la vieille Miquette grommelait en déchaussant ses longues jambes maigres aux veines saillantes :

« Je l'avais bien dit, qu'il y avait un trésor au

jardin ; mon gas n'avait pas la berlue, je pense, mais on traitait la pauvre Miquette de radoteuse et...

— Allons, paix ! ma bonne, laisse-moi dormir, interrompait le vieux Rageot ; après une si belle journée on a besoin d'un fier somme ; fais comme moi. »



XXI

Ce que la bande Pierrot et C^{ie}
ne pouvait permettre.

La prospérité était revenue à la maison Demayriol et tout le monde était content; mais on ne faisait pas de folies pour cela.

Le bon M. Fréneq était accouru, de Paris, pour prendre sa part de la joie commune, et, s'il n'arrivait pas, comme autrefois, les poches bourrées de jouets et de bonbons (car il n'avait pas trouvé de trésor, lui!) il n'en fut pas moins reçu avec un enthousiasme sincère.

Lizzie et Gertrude (celle-ci rassérénée à jamais cette fois) reprirent leur place chez un maître généreux et juste auquel elles étaient attachées.

Les vacances s'achevèrent donc dans une quiétude absolue : aucun anthropophage ne dévora les poupées des fillettes; aucun taureau ne renversa Minie, aucune jaunisse ni aucune maladie

ne vint terrasser nos amis, et M^{me} de Saint-Trottin redonna naissance à deux jumeaux qu'on nomma, cette fois, Méli et Mélo.

Mais figurez-vous que, revenu à Paris, l'oncle Xavier s'imagina de montrer de nouveau un visage préoccupé.

Franchement, était-ce de saison ?

« Il n'a pourtant pas de raisons maintenant, disait Minie à ses frères, un jour de parloir, les trois garçons étant rentrés fidèlement au collège le 6 octobre. Il est *veriche*, il n'a plus d'inquiétudes pour l'avenir, et Croustillard dit qu'il est plus heureux que jamais.

— Y a des gens très heureux qui peuvent être préoccupés, fit observer Gaston d'un air grave.

— Comment ça ?

— Préoccupé ne veut pas dire ennuyé.

— C'est peut-être d'aller au bureau tous les jours, s'écria naïvement Nénette. Sans doute que l'oncle Xavier aimerait mieux se promener ou jouer avec nous que d'aligner des chiffres et des mots sur les grands cahiers du gouvernement ! » ajouta-t-elle avec emphase.

Henri haussa les épaules.

« Tu dis des bêtises, Nénette : l'oncle Xavier n'est pas paresseux et museur comme toi.

— Alors qu'a-t-il ?

— Si nous demandions à Croustillard? insinua Pierrot.

— Croustillard n'en sait pas plus long que nous; et puis, quand même il saurait, il ne dirait rien.

— Ainsi nous ne sommes pas plus avancés... » commença Minie, chagrine.

Gaston prit un air fin.

« Je crois que je me doute de quelque chose, dit-il.

— Oh! toi, fit Henri, tu te figures toujours deviner ce que les autres ne devinent pas. »

Gaston ne se formalisa point.

« Voilà, reprit-il. J'ai dans ma classe un type qui a une grande sœur.

— Eh bien, qu'y a-t-il d'extraordinaire à ça?

— Tu ne me laisses pas achever; il y a huit jours, ce type me disait : « Ma sœur est très préoccupée depuis quelque temps... »

— Qu'est-ce que ça nous fait? » cria Pierrot agacé.

Sans s'émouvoir, Gaston poursuivit :

« Et, hier, mon camarade m'annonce que sa grande sœur se marie.

— Ah!... fit Henri, soudain rêveur.

— Ah! s'exclama Minie très étonnée.

— Tiens! tiens! » murmura Nénette.

Il y eut un silence; soudain, celle-ci, se levant, dit avec animation :

« C'est ça, ce doit être ça!... je sais! j'ai vu la photographie d'une dame, d'une belle dame, même, dans la chambre de l'oncle Xavier, sur son bureau.

— Tu en es sûre?

— Absolument sûre.

— Et puis, ajouta Minie, notre tuteur, qui restait toujours avec nous le soir, s'en va aussitôt après le dîner, et si bien habillé!... Il a des fleurs blanches à la boutonnière.

— Et puis il dîne souvent en ville et pas chez les Fréneq, où il nous emmène toujours avec lui. »

Il y eut un nouveau silence.

« Sûrement, c'est ça, répéta Henri.

— Et elle est jolie, la dame de la photographie? » demanda Gaston.

Nénette allongea ses lèvres roses dans une moue à croquer.

« Tu sais, faut pas se fier aux portraits; oui et non; elle a une bouche ordinaire, des yeux ordinaires, un nez ordinaire et pas de robe.

— Comment, pas de robe?

— Non, ses épaules sont décolletées et le reste se perd dans le papier. Alors tu conçois...

— Je conçois. »

Après une dernière pause émaillée de gros soupirs, les enfants, moins Nénette, s'écrièrent tous :

« Eh ! bien non, ça, nous ne pouvons pas le permettre !

— Qu'est-ce que nous ne pouvons pas permettre ? demanda doucement Nénette.

— Que l'oncle Xavier se marie.

— Avec ça qu'il vous consultera.

— Après tout, il est à nous, rien qu'à nous, l'oncle Xavier !

— Nous ne le céderons à personne.

— On n'a pas le droit de nous le prendre.

— Il ne nous aimera plus quand il aura une femme et des enfants.

— Comment ! il aura des enfants aussi ? s'écria Pierrot indigné.

— Dame ! quand on se marie...

— Et des enfants, il peut en avoir là tout de suite une demi-douzaine.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Ah ! bien, ça va être amusant ! »

Tout à coup, Nénette s'écria, toute rouge et vibrante de colère :

« Eh bien ! vous êtes tous des ingrats, des jaloux, des égoïstes !... »

Les quatre enfants demeurèrent interloqués, sentant peut-être déjà la justesse de ce jugement.

« Oui, reprit la petite toujours frémissante ; vous vous figurez donc que l'oncle Xavier est créé et mis au monde exprès pour vous?... que votre compagnie est amusante et consolante ? Il est vieux, l'oncle Xavier...

— Non, il est encore jeune, rectifia Henri.

— Il est jeune encore si tu veux, mais il est vieux pour nous ; il ne peut pas passer sa vie à nous regarder étudier, dormir et jouer. Je voudrais bien vous y voir, vous, Henri, Gaston, Pierre, quand vous aurez... quand vous aurez... Quel âge a-t-il, l'oncle Xavier ? ajouta la mignonne.

— Trente-six ans à peu près.

— Quand vous aurez, donc, trente-six ans à peu près !... Vous aurez tous envie de vous marier si vous ne l'êtes pas déjà. »

Elle reprit haleine et poursuivit son petit sermon :

« Je dis, moi, que si l'oncle Xavier a trouvé une femme bien gentille, il a raison de faire comme tout le monde. Y ne manquerait plus qu'il reste vieux garçon pour nos beaux yeux ! Et je vous le répète, vous êtes des égoïstes : notre pauvre tuteur nous a tous recueillis quand nous étions des orphelins, que personne ne voulait de nous, et il ne s'est pas chargé d'un seul, mais de cinq pupilles... Il nous a caressés, aimés, instruits,

amusés, promenés, soignés, nourris, et vous voudriez que toute sa vie il fasse ce métier-là sans se donner une joie à lui-même? Vous *êtes des in-grats!* scanda Nénette, qui se rassit, tout essoufflée d'avoir parlé si vite.

« C'est qu'elle a raison », murmura généreusement Henri, qui sentait la justesse de ces paroles.

Et il ajouta sans périphrases :

« Nous sommes des imbéciles!

— Des rustres! appuya Pierrot.

— Des idiots! fit Gaston.

— Nous ne pensions pas à ce que nous disions, poursuivit Minie, qui avait envie de pleurer.

— Eh! certainement », reprit Nénette, emportée par le désir de consoler ceux qu'elle venait de malmener si fort.

Un revirement complet se fit dans l'esprit des trois garçons et de la fillette.

« Après tout, ce sera très agréable d'avoir une tante, dit celle-ci.

— Mais oui; une tante qui nous gâtera.

— Qui nous choiera.

— Nous aimera.

— Nous racontera des histoires.

— Viendra nous voir au collège.

— Nous donnera des petits cousins.

— Nous servira de maman.

— C'est même une très bonne idée qu'a l'oncle Xavier de se marier; ce n'était pas assez pour nous d'avoir un oncle.

— Un oncle et une tante, c'est plus complet. »

Tout à coup, Henri, qui écoutait ces dernières réflexions, éclata de rire :

« C'est ce qui s'appelle vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, s'écria-t-il; nous ne savons même pas si l'oncle Xavier se mariera; nous ne faisons que le supposer.

— C'est vrai, fit Minie.

— Eh bien ! au moins s'il nous l'annonce, nous ne tomberons pas des nues, conclut Gaston, et nous aurons l'air moins bête ainsi. »

La cloche sonna la fin du parloir; les enfants s'embrassèrent, et Croustillard, qui causait plus loin avec le portier, vint reprendre les deux fillettes afin de les ramener rue du Général-Foy.

Car, en revenant à Paris, on s'était réinstallé dans l'appartement que Demayriol occupait avant sa ruine et qui était agréable et confortable.

Et voilà que le matin du 1^{er} janvier, comme les cinq pupilles, alors en vacances depuis la veille, et encore mal éveillés d'une grasse matinée, venaient lui offrir leurs vœux de nouvel an, Demayriol les embrassa avec plus de ten-

dresse qu'à l'ordinaire, s'il est possible, et posa cette question :

« Devinez ce que je vais vous donner cette année pour vos étrennes ?

— Des livres ? dit Henri.

— Un poney ? dit Gaston.

— Une séance au cirque ? s'écria Pierrot.

— Des bonbons ? » murmura Nénette.

Seule, Minie ne disait rien.

« Et toi, Minie, ne devines-tu pas ?

— Peut-être bien une tante, répondit la mignonne en rougissant jusqu'aux yeux.

— Ah ! ah ! fit Demayriol en caressant sa joue satinée, tu as du flair, ma chérie ! Eh bien ! oui, une tante, mes chers petits, que vous aimerez et qui vous aimera comme moi...

— Oh ! non, oncle Xavier, interrompit Pierrot, nous t'aimerons toujours plus qu'elle, parce que nous te connaissons depuis plus longtemps. Mais, nous serons très gentils pour elle, tu verras.

— Quel âge a-t-elle ? murmura ingénument Nénette.

— Vingt-quatre ans », répondit Demayriol en souriant.

La petite fille eut une moue éloquente :

« Elle n'est plus très jeune, dit-elle, mais,

enfin, oncle Xavier, si elle te plaît telle quelle, tu fais bien de la prendre.

— Quand la verrons-nous ?

— Aujourd'hui même je vous présenterai à Mlle Élisabeth Prairiel.

— Oh ! elle s'appelle comme moi ! s'écria Nénette ; ça t'embrouillera souvent, oncle Xavier, deux Élisabeth !

— Non, mignonne, car tu resteras longtemps encore : Nénette. »

Puis, Demayriol fit quelques recommandations à ses neveux et à ses nièces, leur offrit un petit cadeau approprié au goût de chacun et les renvoya, car il avait des lettres à écrire.

Une heure plus tard, il sonna pour se faire apporter de l'eau chaude et achever sa toilette ; Croustillard entra, l'air vague, préoccupé.

« Mons Croustillard, dit l'ancien officier, j'ai une communication importante à vous faire.

— Comme ça se trouve, mon capitaine, j'ai une autorisation à vous demander.

— Je vais te donner une maîtresse, mon vieux Croustillard, je me marie.

— Je voulais dire à mon capitaine que, s'il nous y autorise, la Lizzie et moi nous nous épouserions bien, continua le brave serviteur toujours distrait, sans écouter ce que disait Demayriol.

— Hein? fit celui-ci.

— Oui, mon capitaine, y a pas de mal à ça, n'est-ce pas? »

L'oncle Xavier se mit à rire :

« Assurément non; mais tu ne me quitteras pas, dis, mon vieux Croustillard? »

Croustillard se redressa comme sous une insulte :

« Oh! mon capitaine peut-il penser cela? — La Lizzie et moi nous sommes dévoués corps et âme à mon capitaine et à ses enfants, et nous aimerions mieux rester *garçons* comme devant, plutôt que de nous en séparer.

— Bien, mon ami, bien, je reconnais là ton cœur fidèle. As-tu compris ce que je te disais tout à l'heure, que je vais me marier? »

Croustillard ouvrit les yeux, la bouche, les referma, les rouvrit et dit :

« J'approuve tout à fait mon capitaine, et puis, pour les enfants, ça sera bon.

— Ma fiancée les aime déjà, ces chers petits qui font la joie de ma vie depuis deux ans; elle ne les a vus encore que de loin, aujourd'hui elle les embrassera. »

Croustillard posa sa bouilloire sur le marbre de la table à toilette et se retira en murmurant :

« Je suis content, doublement content. Mon capitaine et *sa dame* que je ne connais pas, feront



« Je vais te donner une maîtresse, mon vieux Croustillard, je me marie. »

un bien beau couple. Moi, c'est différent : j'ai quarante-sept ans d'âge, la Lizzie, trente-deux ; je suis un peu déplumé, mais elle ne l'est pas. J'aime pas les Anglais en général, mais la Lizzie en particulier, c'est différent. »

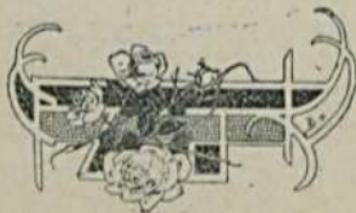
Quand les enfants apprirent le second mariage qui se préparait dans la maison, ce fut de la stupeur qu'ils éprouvèrent.

« Mais tout le monde se marie donc ? fit Nénette suffoquée par la surprise.

— Ce que nous allons croquer de dragées ! » s'écria Pierrot qui voyait toujours le beau côté des choses.

Puis ils coururent à la cuisine pour demander à Gertrude et à Koumiha si elles n'avaient pas non plus d'intentions matrimoniales, ce qui fit rire la Havanaise et grommeler la cuisinière :

« Se moquent-ils de moi ? Plus souvent qu'on m'y prendrait à m'embarrasser d'un mari ? »



XXII

Dragées et baisers.

En effet, on croqua beaucoup de dragées entre les deux cérémonies qui eurent lieu à trois jours de distance l'une de l'autre.

Croustillard et Lizzie commencèrent et furent comblés de présents par leur maître et leur future maîtresse.

Ils étaient très fiers de voir l'ancien officier servir de témoin à son serviteur, et les cinq enfants, en jolie toilette de circonstance, assister à la messe et à la bénédiction nuptiale.

Ils eurent deux jours de congé, puis ils se réinstallèrent chez Demayriol la veille du mariage de celui-ci, car il y avait beaucoup à faire à la maison.

C'était un touchant coup d'œil que celui des

cinq orphelins escortant leur père adoptif à l'autel,
tous mignons et gentils à ravir.

Les chers petits avaient constaté avec plaisir



« Mon bon Croustillard, embrassez la femme de votre capitaine. »

que leur nouvelle tante était beaucoup plus belle
que sur sa photographie.

De fait, Élisabeth Prairiel était charmante :
des yeux intelligents, une peau mate, de lourds
cheveux châains, de belles dents, un joli sou-
rire, des traits réguliers, une taille fine et une

réelle distinction faisaient d'elle une digne compagne de Demayriol.

Et puis elle adorait les enfants et raffolait de Henri, de Gaston, de Pierre et des deux petites filles.

« J'ai peur que vous ne les gâtiez trop, lui disait Demayriol en la voyant les caresser avec passion.

— Vous serez là pour m'arrêter si je vais trop loin dans mes gâteries, mon ami », lui répondait-elle avec son beau sourire.

Après le mariage, arrivée à la maison de la rue du Général-Foy, où un joli lunch attendait la famille, Élisabeth Demayriol s'approcha de Croustillard qui semblait porter les armes, tant il se tenait raide et respectueux pour ouvrir les portes à sa nouvelle maîtresse :

« Mon bon Croustillard, lui dit-elle de sa voix harmonieuse, je sais quel serviteur dévoué vous avez été pendant les mauvais jours, et vous êtes encore pendant les heureux ; embrassez la femme de votre capitaine. »

Et, avec une grâce charmante, elle lui présenta sa joue satinée.

Rouge d'orgueil, l'ancien soldat s'essuya la moustache du revers de sa grosse main et embrassa le plus délicatement qu'il put « sa capitaine ».

Le même soir, un peu attristés, les enfants dinaient avec l'institutrice des fillettes qui couchait à la maison en l'absence de leur tuteur; Demayriol et sa jeune femme étaient partis pour un court voyage et, le lendemain matin, Henri, Gaston et Pierre devaient rentrer au collège.

« C'aurait été amusant de voyager avec eux et de revoir le Midi, fit observer Minie.

— Oui, mais ils ne nous l'ont pas offert, soupira Nénette.

— Ils auraient bien pu nous emmener, ajouta Pierrot; mais ils avaient peur, sans doute, d'interrompre nos études.

— C'est probable », conclut Gaston.

Et comme ils trouvaient très gaies les fêtes accompagnant les mariages, ils cherchèrent autour d'eux qui ils pourraient bien marier; ils ne trouvèrent que l'ami Fréneq et le docteur Marcacin.

« Nous travaillerons ces deux projets cet été à Monnières, dit Henri; en attendant, piochons notre grec et notre latin au collège pour faire honneur à l'oncle Xavier et à notre nouvelle tante.

Ainsi fut fait.

C'est la grâce que je souhaite à mes gentils lecteurs s'ils sont aux prises avec les langues mortes.

TABLE DES CHAPITRES

7 I.	— Où l'on voit un capitaine démissionner à cause de deux gamins.....	1
2 II.	— Il faut décidément changer de logis.....	15
3 III.	— Un quatuor.....	20
4 IV.	— Oiseau sans nid.....	30
5 V.	— Trois tout petits tuteurs.....	45
6 VI.	— Un essai malheureux (<i>Journal d'Henri</i>).....	57
7 VII.	— En route!.....	62
8 VIII.	— Beaucoup de nouveau.....	78
9 IX.	— Le trésor de Miquette.....	98
10 X.	— La broche des anthropophages.....	107
11 XI.	— Le serment des trois Suisses.....	127
12 XII.	— Poésies, tableaux vivants, etc., etc.....	146
13 XIII.	— Nouveaux exploits des trois sauvages.....	160
14 XIV.	— Correspondance graduée.....	179
15 XV.	— Un taureau et une jaunisse.....	187
16 XVI.	— O soleil!.....	200
17 XVII.	— On demande des fonds sérieux.....	209
18 XVIII.	— Pour la dernière fois.....	213
19 XIX.	— Fermé pour cause de décès.....	231
20 XX.	— Où l'oncle Xavier est bien étonné, puis bien content.....	244
21 XXI.	— Ce que la bande Pierrot et C ^{ie} ne pouvait permettre.....	264
22 XXII.	— Dragées et baisers.....	278

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 2 fr.; relié toile, tranches dorées, 3 fr.

Les Filles du Clown (Tante Dorothée)

par MARIE DELORME.

Ce volume se rattache à l'ouvrage du même auteur qui a pour titre *Rita*. Bien qu'il se suffise à lui-même et forme un tout complet, il présente la suite et la conclusion de son aîné.

Les nombreux lecteurs et lectrices qui ont pris tant de plaisir aux touchantes aventures des *Filles du Clown* aimeront à retrouver ici des personnages auxquels ils s'étaient attachés. Comme sa sœur Rita, Tante Dorothée a de grandes épreuves à supporter, de nombreux ennemis à vaincre. Par sa bonté, sa générosité et son abnégation, elle triomphe finalement et rencontre en M. Harding le bonheur qu'elle avait mérité par toute une vie de lutte et de souffrances.

De nombreuses et pittoresques illustrations de M. Ch. Weisser ornent ce récit à la fois simple et poignant, et en rendent la lecture plus facile et plus agréable.

Frères de Lait,

par ACHILLE MÉLANDRI.

Ouvrage admis par la Commission ministérielle des Bibliothèques scolaires

C'est un dramatique épisode de la Révolution française qui sert de cadre à ce charmant récit. Deux jeunes gens de classes, de mœurs et de situations différentes sont unis par les liens d'une franche et solide amitié. Dans le conflit d'opinions et d'idées qui divise alors la France, souvent même les familles, en deux partis contraires, nos jeunes héros se séparent. L'un, le descendant des croisés, Hector de Fleurange, s'enrôle dans l'armée de Condé pour reconquérir ses privilèges, et l'autre, l'enfant du peuple, Pierrotin, s'en va grossir les rangs des va-nu-pieds qui s'immortalisent à Valmy. Après des épreuves sans nombre dont ces temps troublés furent si souvent les témoins, Hector, assagi par les cruelles expériences de l'exil, et Pierrotin, devenu général de la République, retrouvent enfin au château de Fleurange une vie plus tranquille et un bonheur bien mérité.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque vol. in-18 Jésus, broché, 2 fr. ; relié toile, tranches dorées, 3 fr.

Le Sapeur Camember,

par CHRISTOPHE.

« Histoire naturelle, véridique et compilatoire d'un sapeur qui portait la hache et le tablier à la fin du Second Empire. — Si l'auteur a choisi cette époque, ce n'est pas qu'il y ait été poussé par des considérations politiques : c'est simplement afin d'avoir l'occasion et le prétexte d'orner l'occiput de son héros d'un de ces triomphants bonnets à poil, dernier écho de ceux qui furent les panaches blancs de la Grande Armée. — On admirera combien il a fallu de génie à l'auteur pour faire du neuf avec du vieux. — On y verra également comme quoi ce n'est pas sans avoir passé beaucoup de temps à l'ombre que le héros de ce remarquable ouvrage parvint à épouser mam'selle Victoire, ce soleil resplendissant de toutes les vertus domestiques. »

C'est sur ce vaste thème que Christophe exerce sa verve. Il égaye le lecteur en montrant les mauvais tours du désopilant sapeur Camember dont les bons mots et les facéties sont d'une naïveté qui confine au génie.

L'Apprentie du Capitaine,

par PIERRE PERRAULT.

*Ouvrage admis par la Commission ministérielle
pour les Bibliothèques scolaires.*

Le capitaine dont il s'agit est un de ces vieux braves qui cachent la sensibilité la plus vive sous des dehors bourrus. L'apprentie est à la fois la plus naïve et la plus futée des petites filles. Il est très intéressant de suivre les chocs qui se produisent forcément, chaque jour, entre ces deux natures si disparates. Ces désaccords et ces froissements passagers sont prétextes à notre héroïne pour nous montrer les beaux côtés de son caractère et les nobles aspirations de son cœur. Elle finit par triompher de certaines préventions du Capitaine et trouve moyen de parfaire, sans qu'il s'en doute, l'éducation de ce bon M. Rugle.

Ce petit roman, alerte et spirituel, plein de fantaisie et d'émotion, offre aux petits garçons et aux fillettes une lecture ravissante, rendue plus agréable encore par les délicieuses illustrations de M. Lecoultré.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 2 fr. ; relié toile, tranches dorées, 3 fr

Histoire d'un Honnête Garçon,

par JEANNE LEROY.

Médaille d'honneur de la société d'Encouragement au bien.

Jean est un garçon bon, courageux et droit, mais il manque de l'entregent nécessaire pour arriver au succès et à la fortune. Comme beaucoup de jeunes gens au cœur généreux, mais sans force de volonté, il aurait végété dans une situation médiocre, sans chercher à mettre à profit les heureuses dispositions dont il était doué. Mais il rencontre sur sa route le père Cacouèche, un bohème assagi par l'âge et la raison, qui devient sa bonne fée. Grâce aux conseils du sage vieillard qui le contraint doucement à développer son esprit d'initiative, à secouer sa volonté endormie, et à agir par lui-même, Jean, non sans avoir traversé de rudes épreuves, sort de l'ornière commune, acquiert rapidement honneurs, richesses, et, ce qui vaut assurément mieux, un bonheur tranquille et durable.

Une Histoire de Sauvage,

par EDM. PASCAL.

Le sauvage n'est autre que le petit Barbisson, le propre fils du pharmacien de 1^{re} classe Jérôme Barbisson. Ce nouveau Tartarin n'est pas de Tarascon, comme son illustre devancier, mais de Beaucaire ; c'est ce qui explique la moins haute visée de ses projets et de ses ambitions. Il est modeste, sage et croit prudent de ne pas s'aventurer au loin. C'est dans la belle Provence, ce pays merveilleux du gai soleil, du bon vin, des folles chansons, qu'il accomplit ses prouesses. Des reporters des quatre coins du monde viennent interviewer ce sauvage qui va au lycée avec des tatouages dans le dos et des plumes sur la tête et passionne ses concitoyens en leur contant ses voyages extraordinaires qui n'ont d'autre source que sa féconde imagination. Et cependant on a de la peine à n'y pas croire, quand on voit ces scènes merveilleuses reproduites avec tant de verve par le crayon de Kauffmann.

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Chaque vol. in-18 jésus, broché, 2 fr. ; relié toile, tranches dorées, 3 fr.

Le Portefeuille rouge,

par GUY TOMEL.

Ce *Portefeuille rouge* a obtenu le succès le plus éclatant auprès des lecteurs du *Petit Français illustré*. Par une très heureuse innovation, l'auteur a réussi à fondre dans une œuvre d'imagination très attachante par elle-même des éléments réels et saisissants empruntés à l'histoire contemporaine. Ce caractère de réalité donne à tout le livre une saveur que l'on ne trouve pas toujours aux œuvres dont l'imagination seule fait les frais. Ajoutez à cela que les péripéties sont nombreuses et accidentées, les personnages vivants et dessinés d'un trait spirituel et juste, vous aurez les raisons du très vif intérêt que présente le *Portefeuille rouge*.

Tous les enfants voudront connaître ce ravissant et très original petit roman, dont les nombreuses illustrations de G. Redon rendent la lecture agréable, en même temps qu'instructive.

Une Famille parisienne à Madagascar,
avant et après la campagne du général Duchesne, par
A. BADIN. Illustrations par Lalauze. Un magnifique
volume in-4^o, relié toile, tranches dorées. 10 fr.

Le Roi des Jongleurs, texte et illustrations
par A. ROBIDA. Un magnifique volume in-4^o, 100 gra-
vures dont 14 hors *texte*, avec reliure artistique,
tranches dorées 10 fr.

**Album de timbres-poste Armand
Colin et C^{ie}.** — 1. Europe. Un volume in-4^o
oblong, 700 gravures dont 600 reproductions origi-
nales photographiques de timbres en 110 planches,
relié toile 6 fr.

